

HISTOMAG'44

N° 72 - JUILLET/AOUT 2011



Premier bimestriel historique gratuit

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés



Dossier special Front de l'est (2eme partie)



Avec la participation de

Antony Beevor, Omer Bartov, Xavier Riaud...


HISTOMAG'44



Modèle N° 1

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

METROPOLE



LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier bimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre rédacteur en chef.

Contact : Histomag@39-45.org

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine. Le Ministre de l'Air.



REDACTION

Rédacteur en chef :

Daniel Laurent

Conseillers de rédaction :

Prosper Vandembroucke et Vincent Dupont

Responsables qualité :

*Nathalie Mousnier, Germaine Stéphan
et Laurent Liégeois*

Responsable mise en page :

Alexandre Prétot

Responsables rubriques :

Jean Cotrex et Philippe Massé

AUTEURS

*Omer Bartov
Antony Beevor
Frédéric Bonnus
Philippe Chollier
Jean Cotrex
Daniel Laurent
Philippe Massé
Antoine Merlin
Alexandre Prétot
Xavier Riaud
Alexandre Sanguedolce
Philippe Save
Olivier Vallois
Michel Wilhelm*

SOMMAIRE

N°72

L'édito	3
Dossier : Le Front de l'Est, 2 ^e partie	
- La LVF devant Moscou	4
- Le journal du caporal Istvan Balogh	9
- Guerre sauvage	14
- Le maréchal Rokossovski	24
- Le siège de Varsovie	26
- La chute des états baltes	36
- Les espagnols dans l'Armée rouge	43
- Armée rouge contre chemises noires	45
Récit d'évasion du 1st Lt Paul herring	49
Les montres de la seconde guerre mondiale	53
Churchill et ses dentiers	55
Le coin lecteur	56
BTP : L479 Anton - Un PC de chasse	59
Modelisme - Le KV2	62
Lien à visiter - site Oradour	64
Lien à visiter - Le forum Ostfront	65
Livre à découvrir :	
Tant que je vivrai de F. Eisenbach et D. Boimare	66



L'édito

Par Daniel LAURENT

Chères lectrices, chers lecteurs,

Ce numéro de votre Histomag'44 est principalement consacré à la seconde partie de notre dossier spécial Front de l'Est. Un riche sommaire et près de 70 pages.

Des professionnels de haut niveau sont encore là, Omer Bartov, Antony Beevor, Xavier Riaud, ce dernier venant juste d'être élevé au rang de chevalier des Palmes Académiques. Merci à eux !

Mais, fidèles à notre tradition, le sommaire accueille aussi de jeunes pousses de demain comme Antoine Merlin et rend hommage au travail énorme réalisé par un autre jeune très prometteur, Mahfoud.

Ces mois de mai et juin 2011 ont été marqués par la disparition d'un grand criminel de guerre qui, s'il n'avait pas l'envergure d'Adolf Hitler, a eu une fin similaire à la sienne, mort sans avoir été jugé et sans avoir de tombe, je parle évidemment d'Oussama ben Laden.

Le parallèle avec le Führer n'est pas sans intérêt : voici un homme responsable du massacre gratuit de nombreux innocents au nom d'une idéologie basée sur la haine de certaines catégories de l'humanité et qui camouflait sous des prétextes religieux, ce qui apparaît dès la première analyse comme étant, en fait, une forme de racisme notoirement dirigé, au travers de la volonté de détruire l'État d'Israël, contre les Juifs et quiconque les soutient.

Tout comme Hitler, ben Laden a recruté grâce à une propagande démoniaque, des jeunes prêts à tout, y compris aux pires crimes, y compris à sacrifier leurs vies, pour « la cause ». Les candidats aux attentats-suicide sont morts sans crier « Sieg Heil » mais une phrase du même ton.

L'aspect dictatorial de la façon dont il gérait Al-Qaeda n'est pas non plus sans rappeler certaines pratiques nazies.

Mais les différences sont évidentes.

Contrairement à Hitler qui a réussi à conquérir l'Europe et la tenir sous le joug pendant des années, Ben Laden a échoué à bâtir son Empire hors de quelques territoires en Afghanistan et au Pakistan. De même, son score de meurtres gratuits fait pâle figure à côté des environ 6 millions de Juifs exterminés par les nazis sans parler des Tziganes, des Slaves et autres victimes.

Mais il reste la différence essentielle : si Hitler s'est soustrait au jugement des hommes en mettant fin lui-même à ses jours, ce ne fut pas le cas de Ben Laden, semble-t-il ?

L'absence d'Adolf Hitler à Nuremberg en 1945 ne peut pas être reprochée ni aux juges ni aux troupes alliées, ainsi d'ailleurs que celle de Heinrich Himmler et de quelques autres.

Par contre, l'absence de Oussama ben Laden devant un tribunal susceptible de le juger équitablement et, par là, de rendre justice à ses victimes et à leurs proches, peut être reproché, et avec vigueur, à un

Président qui aurait ordonné son exécution immédiate et en a conclu que « justice était rendue », suivi dans ce raisonnement primaire par quelques politiciens français dont, entre autres, des ministres. Ainsi donc, si j'en crois tous ces dirigeants de haut niveau, la Loi du Talion est justifiable ?

Peut-on en conclure que tout un chacun peut ainsi se faire « justice » lui-même, par exemple en assassinant l'assassin de l'un de ses proches ?

Dans ce cas, est-ce qu'un descendant de l'une des victimes du sinistre Demjanjuk, bourreau de Sobibor récemment passé en justice, peut se présenter à sa prison, les armes à la main, et le tuer sans être inquiété ?

Ce droit à la Justice ne fut accordé ni aux victimes d'Oussama ben Laden ni à leurs proches.

Une fois de plus, en regardant CNN qui est probablement disponible en enfer, Hitler doit bien rire. Son influence semble se faire toujours sentir en 2011 alors que nous venons de passer le 66ème anniversaire de sa mort.

Je rappelle que l'Histomag'44, tout en étant très fier de bénéficier de l'aide d'historiens professionnels, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Une idée, un projet, contactez la rédaction !

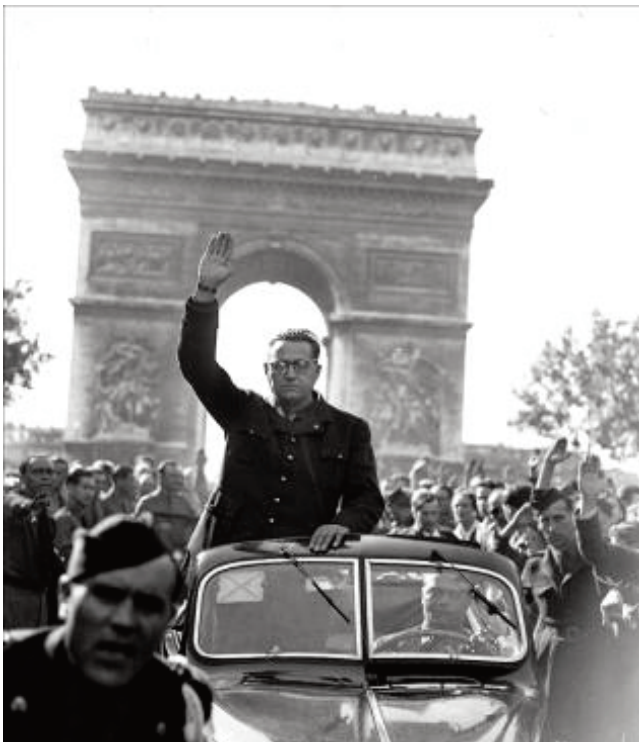
À bientôt.



La Légion des Volontaires Français devant Moscou.

Par Daniel LAURENT

Le 22 juin 1941, très exactement le jour où l'attaque de l'Allemagne contre l'URSS est annoncée, Jacques Doriot (1898-1945, croix de fer 1943), chef du PPF (Parti Populaire Français, le plus actif de tous les partis collaborationnistes français) lance l'idée d'une Légion de volontaires Français pour aider à combattre l'Armée rouge dans l'idée de la « *Croisade contre le bolchevisme* ».



Jacques Doriot lors d'une manifestation de son parti en août 1943

© LAPI / Roger-Viollet

Le 23 juin, un de ses concurrents politiques, Marcel Déat, rencontre Otto Abetz, ambassadeur du IIIème Reich en France, pour traiter du sujet. Abetz fait un rapport à Berlin et reçoit le 5 juillet le télégramme numéro 3555 du Conseiller Ritter, confirmant l'approbation de von Ribbentrop.

Cette initiative coïncide avec la politique du Reich qui souhaite créer des unités de volontaires dans plusieurs pays européens. Ainsi, Berlin accepte « l'engagement de citoyens français dans la bataille contre l'Union Soviétique ».

Mais il y a de nombreuses limitations à cette approbation : recrutement limité à la zone occupée, nombre de recrues limité à 15 000 (chiffre jamais atteint)¹. Beaucoup pensent aujourd'hui que, en fait, Hitler ne voulait pas se trouver à devoir quelque chose aux Français. Mais ceci est une interprétation a posteriori. Comme dans tout projet d'envergure, en temps de paix ou de guerre, il y a un coût, une budgétisation à programmer. La lenteur de la fourniture d'équipements appropriés à l'hiver russe

est un des éléments qui montre qu'il ne s'agit pas de recruter seulement des volontaires, mais il faut aussi subvenir à leurs nécessités d'instruction, de formation et de matériel.

Le 6 juillet, une réunion a lieu à l'ambassade allemande à Paris. Le 7, une deuxième réunion se tient à l'hôtel Majestic, QG de la Wehrmacht en France. Tous les chefs des groupes collaborationnistes français sont là : Doriot, Déat, Bucard, Costantini, Deloncle, Boissel, Clementi. Ce jour, un Comité central du LVF est créé avec tous les présents comme membres. Un centre de recrutement est établi et Abetz offre pour l'héberger les anciens bureaux de... l'Intourist, l'agence soviétique de tourisme, 12, rue Auber à Paris !



Fernand de Brinon
Ambassadeur de Vichy... à Paris

William Vandivert, Time & Life Pictures

De la part des Allemands, ce n'est pas la valeur combattante des Français qui est considérée importante, mais la signification symbolique du fait que même les ennemis héréditaires de l'Allemagne servent dans les rangs de l'armée allemande².

Immédiatement, la LVF est embarquée dans les concurrences politiques franco-françaises, chaque organisation collaborationniste essayant de diriger les opérations, espérant augmenter sa propre influence. Le MSR (Déat) et le PPF (Doriot) auront le plus de succès, en utilisant intensivement la propagande « de croisade Anti Bolchevik » à laquelle une partie de l'opinion française est réceptive. On peut distinguer différents groupes. Le premier est celui des militants fanatiques des partis collaborateurs (surtout du Parti populaire français, du Rassemblement national populaire et du Mouvement social révolutionnaire) qui revendiquent la primauté pour leur groupement et où se trouvent de nombreux antisémites. Le deuxième est celui des anticommunistes qui haïssent le bolchevisme et sont prêts à lutter contre l'Union soviétique qui représente pour eux « l'Empire du mal ». Il faut mentionner les patriotes qui veulent

¹ : Aziz, Ph., Les Dossiers noirs de l'Occupation, tome 2 p. 195.

² : IHTP 72 AJ 258, 232 14. Texte du général Merglen p. 3.

revendiquer la gloire militaire française perdue en 1940 sur les champs de bataille dans la défense de l'Europe. Il y a aussi des idéalistes qui veulent servir les intérêts « européens » et défendre la culture et la civilisation occidentales contre la menace constituée par la Russie communiste. Mais la grande majorité des volontaires sont motivés par la somme de la solde qui est bien supérieure aux salaires français de cette époque-là. Ces derniers n'ont pas de motivation idéologique, ils sont de simples mercenaires ou autrement dit de la chair à canon³.

Le 5 août 1941, la LVF est officiellement créée comme association privée. Fernand de Brinon, délégué du gouvernement de Vichy, accepte d'être président du comité de soutien auquel plusieurs personnes influentes adhéreront, comme le cardinal français Mgr. Baudrillart.



Cantonement de Deba en Pologne

Le fait que, à l'origine, la LVF ne soit « qu' » une Association privée, a fait l'objet de nombreux commentaires négatifs. Il convient de remettre cela dans le contexte de l'époque : la France a certes rompu ses relations diplomatiques avec l'URSS mais ne lui a pas déclaré la guerre. Envoyer sur le front de l'Est des combattants sous uniforme français, donc uniforme d'un pays n'ayant pas déclaré la guerre à l'URSS, exposerait les volontaires faits prisonniers au traitement réservé aux francs-tireurs, à savoir le peloton d'exécution.

De juillet 1941 à juin 1944, 13 400 volontaires se présentent, mais seulement environ la moitié d'entre eux sont acceptés par l'équipe de sélection composée de médecins militaires allemands⁴. On a beaucoup dit que cette sélection est exagérée par les Allemands, anti-français.

S'il y a certainement des francophobes, il faut noter surtout que la sélection médicale de l'armée allemande est avant-gardiste, et intransigeante notamment sur l'aspect buccal. La France a encore de grands progrès à faire au niveau de l'hygiène buccale ou de la correction oculaire.

La première unité atteint Deba, base arrière de la LVF en Pologne, en septembre 1941. Avec ces

2 500 volontaires, deux bataillons et unités régimentaires sont créés. Le premier commandant de la LVF est le colonel Roger Labonne (1881-1966), ancien commandant d'une unité coloniale française, le RICM. La LVF est enregistrée par la Wehrmacht comme le Franzosischer Infanterie-Regiment 638, 638ème régiment d'infanterie français.

Les volontaires doivent porter un uniforme allemand avec un écusson français bleu-blanc-rouge sur la manche droite. Le drapeau régimentaire est également bleu-blanc-rouge et les ordres sont donnés en français. Mais tous les volontaires doivent prêter un serment d'obéissance à Adolf Hitler (en tant que chef des Armées) et cela crée dès le début puis ponctuellement plusieurs problèmes :

« *Je fais le serment solennel devant Dieu d'obéir strictement au chef des armées allemandes et alliées, Adolf Hitler, dans la lutte contre le bolchevisme et d'être prêt à tout instant à faire en brave soldat le sacrifice de ma vie.* »⁵

Ainsi, il ne faut pas être devin pour imaginer que ceux qui ont combattu en 39-40, doivent éprouver un sentiment douloureux. Surtout pour le premier contingent de volontaires de la LVF qui ne pensent pas du tout être contraints à porter cet uniforme. Il est donc nécessaire de donner ici quelques explications. La « croisade contre le bolchevisme », qui prend son



«...avec un écusson français bleu-blanc-rouge sur la manche droite...»

<http://did.panzer.pagesperso-orange.fr/Signal5.html>

essor dans la quasi-totalité des pays européens, ne connaît pas partout la même expression. En effet, certains pays déclarent la guerre à l'URSS et peuvent donc combattre en revêtant leur uniforme national. Pour les Français, c'est progressif et en quelque sorte inachevé : ainsi, notre ambassadeur est rappelé, les relations diplomatiques sont rompues, mais sans ultimatum et sans aucune déclaration de guerre. Il faut rappeler que les premiers engagements se font en août 41 : tout ceci est donc précipité et l'on manque de recul. Les premiers livrets d'information de recrutement ne précisent pas en effet que les volontaires porteront l'uniforme de l'ancien ennemi.

3 : SHD 2 P 14. Rapport Ourdan p. 8.

4 : Service Historique de la Défense 2 P 14.

5 : Plait, A., La LVF (1941-1944). La collaboration militaire vouée à l'échec, p. 48.

Par contre, lorsque le rythme de croisière est atteint, les livrets suivants porteront, au Chapitre IV, la mention :

« LE DRAPEAU DE LA L.V.F. EST LE DRAPEAU TRICOLEURE FRANÇAIS

Équipement – L'équipement et le matériel sont ceux de l'armée allemande. Il faut d'ailleurs souligner à ce sujet que les volontaires français ont été équipés avec les armes les plus perfectionnées qui existent actuellement et dont l'usage n'a toujours pas été généralisé même dans l'armée allemande.

Uniforme – Chaque soldat a deux uniformes : l'uniforme kaki pour le service courant, et l'uniforme de combat qui est l'uniforme allemand comportant un écusson tricolore sur le bras droit. Il ne saurait en être autrement ; en effet, la France n'étant pas en guerre avec l'U.R.S.S., les volontaires seraient considérés comme francs-tireurs s'ils se battaient sous notre uniforme. »

Mgr Mayol De Lupe (1873-1975, croix de fer 1942), aumônier général de la LVF, élément fédérateur pour certains réticents au "vert de gris", célèbre une messe au matin du 5 octobre, jour de cette première prestation de serment.

Un message du Maréchal Pétain figure dans le livret de recrutement de la LVF :

« Le message de fidélité que vous m'adressez, en votre nom et au nom de vos amis, avant de monter en ligne, a aussi profondément touché en moi le soldat que le chef de l'État à la veille de vos prochains combats.

Je suis heureux de savoir que vous n'oubliez pas que vous détenez une part de notre honneur militaire. Il ne peut pas être de tâche plus utile à l'heure présente que de rendre à notre pays confiance dans sa propre vertu, mais de servir aussi la France d'une manière plus directe.

En participant à cette croisade dont l'Allemagne a pris la tête, acquérant ainsi et à juste titre la reconnaissance du monde en contribuant à écarter de nous le péril bolchevique, c'est votre pays que vous protégez ainsi en sauvant également l'espoir d'une Europe réconciliée.

Pour ces raisons, je vous souhaite bonne chance, dans l'accomplissement du devoir que vous avez choisi. Pour ma part, je vous suivrai dans vos épreuves de toute ma sollicitude, jusqu'au jour glorieux du retour dans votre patrie. »

En 1941, Vichy pariait toujours sur une victoire allemande...

Les deux bataillons quittent Deba les 28 et 30 octobre 1941, le premier bataillon sous le commandement du capitaine Leclercq, puis du commandant de Planard, le second avec le commandant Girardeau. Ils atteignent Smolensk d'où ils prennent la route de Moscou le 6 novembre, marchant dans le terrible climat de l'hiver russe. L'équipement lourd est transporté avec de grandes difficultés dans des chariots à chevaux. Ce voyage est une tragédie : les uniformes et l'équipement individuel ne sont pas adaptés pour les températures d'hiver, tempêtes de neige et pluies glaciales tombent, un tiers des hommes est affecté par la dysenterie. Avant d'atteindre la ligne de front, le LVF perd 400 hommes, malades ou morts.



« L'équipement lourd est transporté avec de grandes difficultés dans des chariots à chevaux... »

Par la suite, ils atteignent l'extrémité de l'avancée allemande, à 63 kilomètres de Moscou. Positionnés à l'extrême pointe Est du front, certains nostalgiques s'imaginent que l'armée allemande veut rendre un hommage guerrier aux Français, eu égard à leur Campagne de Russie...

Le régiment 638 est alors incorporé, tout d'abord, à la 7ème Division d'Infanterie du général von Gablenz (ancienne division d'infanterie d'Adolf Hitler lors du premier conflit mondial.).

Le 24 novembre 1941, les 4 pelotons du 1er bataillon se dirigent vers la ligne de front près du village de Djukovo. Le QG régimentaire atteint Golowkovo. La terre est gelée. Après plusieurs jours d'attente dans des conditions épouvantables, l'ordre d'attaque est donné le 1er décembre dans une tempête de neige mémorable, avec des températures qui ont baissé de 20 degrés durant la nuit, sans équipement d'hiver, sans l'appui de Panzers.



Fusil antichar en batterie

Du côté opposé, la 32ème Division sibérienne, bien équipée, bien formée, est soutenue par de l'artillerie lourde.

C'est un désastre. Les Français morts et blessés jonchent le sol ; des armes automatiques sont bloquées par le gel. Au poste médical, le médecin capitaine Fleury lutte pour traiter tous les blessés, les malades et les hommes avec des membres gelés. Après une semaine, le 1er bataillon est presque disloqué et doit être remplacé. Les lieutenants Dupont et Tenaille, des commandants de pelotons réputés, ont été tués par le même obus d'artillerie, le capitaine Lacroix est grièvement blessé.

Plus au Nord, le deuxième bataillon est moins affligé par la bataille, mais autant par les conditions climatiques. Tandis que la 7ème division d'infanterie demeure sur la ligne de front, la totalité du régiment

638 est retirée les 6 et 9 décembre.
Il a perdu 65 morts, 120 blessés, plus de 300 hommes malades ou ayant des membres gelés.

Les rapports publiés par les inspecteurs militaires allemands ne sont pas tendres, comme cet extrait daté du 23 décembre 1941 :

« [...] Les hommes font généralement preuve de bonne volonté mais manquent de formation militaire. Les sous-officiers sont bons en général mais ne peuvent pas vraiment être actifs, car leurs supérieurs sont inefficaces. Les officiers sont incapables et recrutés seulement selon des critères politiques [...] » (oberstleutnant Reichet, commandant le Bureau Opérations de la 7ème Division d'Infanterie).

Alors tombe la conclusion :

« [...] La Légion ne peut pas être engagée dans le combat. Une amélioration ne peut seulement être obtenue que par le renouvellement du corps des officiers et une forte formation militaire. [...] »



La retraite se fait dans des conditions vraiment horribles, les hommes ayant perdu confiance dans leurs officiers. La LVF est enlevée de la ligne de front et regroupée en Pologne pour y être complètement réorganisée et formée, 1 500 recrues étant enlevées et renvoyées en France, incluant la plupart des officiers.

Reconstituée avec l'arrivée de nouveaux volontaires, la LVF de 1942 sera plus dure, plus qualifiée et plus homogène. La LVF connaît à ce moment une véritable mutation.

Maintenant organisée en trois bataillons d'environ 900 hommes chacun, la LVF est engagée à l'arrière du front pour combattre les partisans soviétiques.

Type de combat très spécifique et particulier qu'est la guerre contre les partisans et la guerre de poste. Les

Allemands qui n'ont aucune expérience en ce domaine et n'excellent pas de fait dans cette tactique de combat, savent, à travers leurs critiques cinglantes mais justifiées, relever les réelles compétences militaires françaises tout en évitant, bien sûr, de parler des conséquences, à savoir les massacres de civils pudiquement appelés par la LVF « Zabralisation ».



Bas-relief à la mémoire des membres de la Légion des volontaires français tués sur le front russe. Paris, août 1943.

© LAPI / Roger-Viollet

Cet aspect criminel, indéniable, fera l'objet d'un prochain article dans l'Histomag'44, contentons-nous ici de ne citer qu'une seule source en guise de conclusion :

« Je distinguai sur quelques manches de capotes l'écusson tricolore : des légionnaires français en permission. J'en abordai un et lui offris une choppe au buffet. C'était un grand bougre rigolard de Parisien, très peuple, et même un peu truand.



«...sans équipement d'hiver, sans l'appui de Panzers...»





- Je suis français moi aussi, journaliste, du même bord que toi. Alors, tu en viens ou tu y retournes ?

- J'en viens. J'ai été épouillé avant hier à Kruszyna.

- À part les poux, était-ce très dur ? Le froid ?

- Oui, il y a le froid. Moins 35 ° l'autre semaine. Mais y paraît que c'est printanier à côté de décembre 41, devant Moscou. Et puis, on s'arrange.

- Vous opérez contre les partisans, n'est-ce pas ? Comment cela se passe-t-il ?

- À chaque coup, y décrochent, se perdent dans la nature. C'est grand là-bas. Les forêts... Alors on brûle les villages d'où ils sont sortis, où ils pourraient revenir se ravitailler. Ça brûle bien, tout en bois.

- Les habitants de ces villages ?

- On les zabralize.

- Comment dis-tu ?

- On les rectifie, quoi !

- Tous ?

- Tout le paquet.

- Les mêmes ?

- Les mêmes aussi. On ne va pas les laisser seuls sur la neige. On est humains !

Il avait un gros rire, que l'on ne pouvait même pas qualifier de sadique, de sardonique : l'homme était trop peu évolué.

- Dans l'ensemble concluait-il, c'est un boulot plutôt marrant.

Il rigolait encore plus largement. J'étais assez écoeuré. »⁶



Bibliographie

Krizstian Bene, La collaboration militaire française pendant la Seconde Guerre mondiale, Thèse de doctorat, Département d'Études françaises et francophones de l'Université de Pécs (Hongrie), 2010.

Robert Forbes, Pour l'Europe, L'Aencre, 2005.

Dominique Venner, Histoire de la Collaboration, Éditions Pygmalion, 2000.

Pierre Giolitto, Volontaires Français sous l'uniforme allemand, Perrin, 1998.

Ouvrages consultés mais non utilisés

Jean Mabire et Éric Lefèvre, divers livres et articles. Saint Paulien, Les maudits, Plon, 1958.

Fernand Costabrava, Le soldat Baraka, Compte d'auteur, 2007.

Sources photos quand pas indiquées

Bundesarchiv, avec un grand merci à Krizstian Bene qui a eu l'amabilité de les communiquer à l'auteur.



⁶ : Lucien Rebatet, Mémoire d'un Fasciste II 1941 - 47, Pauvert, 1972, pp 87-88, Extrait, Gare du Nord, Paris, janvier 1943

Le journal du Caporal Istvan Balogh Juin-septembre 1942

Par Antony Beevor

Texte original et inédit traduit de l'anglais par Mademoiselle Zerga Seddik Khodja que l'Histomag'44 remercie de ses efforts et de son temps.

Dans des archives moscovites, j'ai trouvé un petit cahier, caché dans une pile de documents jaunis. Il était rempli d'une écriture minuscule en Magyar. Une traduction en russe était attachée. Il s'avéra que c'était l'agenda d'un Caporal Istvan Balogh du 3^{ème} bataillon de la Première Brigade Motorisée Hongroise. Selon la note d'explication adressée au « Camarade G. F. Alexandrov, Chef du Service d'Agitation et de la Propagande, Comité Central du PC de l'URSS », cet agenda avait été retiré des vêtements de Balogh sur les rives du Don dans le district de Storozhevoe.

Balogh fut tué le 17 septembre, juste au moment où la bataille terrible de Stalingrad atteignait son stade le plus critique. Trois jours auparavant, Staline et Zhukov s'étaient mis d'accord sur un nouveau plan qui leur permettrait de transformer cette bataille d'usure en un énorme piège pour les Allemands et leurs malheureux alliés roumains, italiens et hongrois sur le front du Don. L'agenda de Balogh donna aux services d'espionnage soviétiques exactement le genre d'information dont ils avaient besoin quant au moral de leurs ennemis.

Budapest, 17 juin de l'année 1942

Au nom de Dieu, nous partons pour la Russie et sa terre trempée de sang et nous Lui demandons de nous laisser rentrer sains et saufs et de nous accorder la victoire ! Mère de Dieu qui protège la Hongrie, prie pour nous et protège-nous de tout péché et désastre ! Amen. Saint Roi Stefan, lève ta miraculeuse main droite sur nous et plaide pour ton peuple orphelin. Amen !

Budapest (gare des trains), 18 juin. À 6 h 40, nous sortons en silence et parmi les bruits tristes des clairons. Nous partons, tristes et confiants en notre victoire.

19 juin. Nous traversons la Slovaquie, puis la Pologne. Partout les gens cultivent leur terre mais les traces de la guerre peuvent se voir sur leurs visages. Ils se tiennent comme un mur le long du chemin, mendiant du pain. Les enfants nous demandent constamment "un petit morceau de pain !". Si quelqu'un leur jette un quignon, ils commencent à se battre pour l'avoir.

20 juin. Nous quittons le train dans une petite ville polonaise. Nous partons en camions pour l'Est. Que le Dieu de la Hongrie nous aide !

23 Juin. À 6 h, nous commençons à bouger. Nous passons à côté des sites des grandes batailles de 1941. Nous voyons des chars russes détruits partout. Nous les regardons et sommes pris de peur à l'idée de cet enfer rouge faisant chemin vers la Hongrie. Nous offrons nos louanges au Seigneur et Le remercions de nous avoir aidés à l'arrêter. Nous

sommes sûrs de nous : nous allons détruire la menace rouge qui règne sur l'Europe.

24 juin. Lvov. Nombre de chars russes brûlés. Il y a des fusils détruits partout. Il est clair que ces armes de mort étaient des instruments de musique dans le paradis russe.



« 24 juin. Lvov. Nombre de chars russes brûlés... »

25 juin. Il s'est produit un incident honteux hier. Le commandant d'un détachement ingénieur est allé à un camp de femmes, malgré les ordres...

26 juin. Zhitomir.

27 juin. À Kiev. Ce que l'on voit de notre fenêtre est remarquable. Ça fait peur de penser que tant de personnes se sont sacrifiées. Combien de nos héroïques camarades allemands ont donné leur vie ici.

29 juin. Nous avons quitté Kiev. Nous sommes prêts à nous battre. La rumeur court que des partisans ont attaqué le 1^{er} bataillon.

30 juin. Une cigarette a mis le feu à un camion.

1er juillet. Ivanovka. On entend des tirs d'artillerie. Nous allons probablement rejoindre la bataille bientôt. Partout, on peut voir les restes des véhicules allemands brûlés. Les Allemands ne sont-ils pas en train de perdre leur bonne fortune militaire ? Nous



« 1er juillet. Ivanovka. On entend des tirs d'artillerie... »

devons croire en Dieu afin que la chance continue à nous accompagner malgré quelques défaites.

2 juillet. On entend des bombardements devant nous. L'artillerie est en train de tirer. Il paraît que les Allemands ont repoussé le front. L'avance commence.

3 juillet. Un homme est allé voir un ami sans la permission de son commandant de détachement. Ils voulaient l'exécuter, mais ils ont transformé la punition en huit heures de garde de nuit, mais celle-ci aussi a été reportée. Depuis trois autres soldats ont reçu cette punition. À ma grande tristesse, c'est comme si nous vivions encore au XIV^{ème} siècle.

7 juillet. Kurst. On peut voir les traces de grandes batailles. On peut constamment entendre des avions au-dessus de nous. Que Dieu nous aide.

8 juillet. On peut voir les tombes de soldats allemands et hongrois. Les premier et second bataillons sont dans la bataille alors que l'on est toujours en réserve.

11 juillet. Avons bougé de 50 km. Il y a des cadavres partout ainsi que des fusils, des véhicules et des armes dispersées.

12 juillet. Pour la seconde fois depuis le début de notre service en Russie, un prêtre nous a demandé de nous rassembler. Durant la nuit, des partisans ont essayé de nous attaquer. Les sentinelles ont tiré pendant toute la nuit. À l'aube, un partisan fut tué. *[Des sentinelles effrayées, tirant sur les ombres dans l'obscurité, pouvaient entraîner des fusillades tout le long du front].*



« ...Pendant la nuit, des partisans nous ont à nouveau attaqués... »

13 juillet. Pendant la nuit, des partisans nous ont à nouveau attaqués. L'un de nos hommes a été blessé. À sept heures, nous sommes partis dégager le district. Nous avons tué cinq soldats russes. Deux autres furent capturés pour être interrogés et ils furent ensuite abattus.

4 août. Une rumeur nous est parvenue selon laquelle Stalingrad serait tombée. *[En fait, les Allemands ne parvinrent pas à la Volga et aux limites de Stalingrad avant le 23 août].* À l'évidence, on nous garde ici pour effectuer une tâche importante.

7 août. Les Russes ont traversé le Don. On nous

envoie couper leur ligne de retraite. Nos unités sont constamment en mouvement. Vers sept heures du soir, nous avons atteint nos positions de tir. Il y a deux régiments d'infanterie ici ainsi que nos chars. Plusieurs membres du 1^{er} bataillon ont été blessés. Nous avons été attaqués trois fois par des avions, d'abord par quatorze bombardiers et cinq avions de chasse, ensuite par quinze avions à basse altitude et finalement par quatre avions dont un fut probablement endommagé. Nous avons perdu quatre chars. Nous sommes en réserve maintenant.



« ...Nous avons été attaqués trois fois par des avions... »

8 août. Des bombardiers nous survolaient constamment et un colonel des forces armées a été tué. La seconde compagnie du 1^{er} bataillon a subi des pertes considérables avec quatre ou cinq officiers tués. Grâce soit rendue à Dieu que la nuit s'est passée tranquillement. Toujours pas de pertes pour nous. Nous avons été bombardés dans la matinée et avons subi un lourd bombardement d'artillerie. Pendant la journée nous avons été attaqués par des avions russes. Un prisonnier de guerre a été abattu.

9 août. Bombardement d'artillerie incessant de trois à six heures du matin. Les obus sifflaient au-dessus de nos têtes. À la maison, ils doivent se préparer pour les vacances mais ici la mort peut nous rattraper à chaque moment. Les orgues de Staline commencent à parler. Nos cœurs ont arrêté de battre. Le village a pris feu immédiatement. Tout le monde a pris la fuite. Les Russes ont détruit un canon antichar. Le feu s'est apaisé mais il y a une masse de fumée. Il y a des blessés. Nous avons été bombardés par quinze à vingt avions. Ceux qui sont encore à la maison ne peuvent pas s'imaginer comment on doit lutter avec soi-même pour survivre à cette bataille.

10 août. Nous retournons à notre position précédente car les troupes russes ont de nouveau fait une percée. Nous avons atteint Uryy. Une bataille très dure. Nous avons battu en retraite. Après cela, un régiment d'infanterie commença vraiment à paniquer. Ils furent arrêtés et ramenés. Bombardement d'artillerie. Des obus russes ont atteint les véhicules de munitions du 6^{ème} régiment. Ils ont explosé l'un après l'autre.

11 août. Bombardement d'artillerie. Dix-huit avions ont lâché des bombes sur l'autre rive du Don.

12 août. Je pensais que nul d'entre nous ne survivrait à un tel bombardement. Nombre de Hongrois furent tués près de Voronezh. Les Russes utilisent ça dans

leurs tracts comme arguments pour convaincre nos soldats de rejoindre leur prison.



Tract russe incitant les soldats de l'axe à la désertion

<http://tampow.skyrock.com/6.html>

13 août. Nous avons atteint l'endroit où nous étions vendredi. Le capitaine nous a informés que dans la courbe du Don, les Allemands ont capturé 570 000 soldats russes. [Une exagération grossière]. Les orgues de Staline parlent à nouveau. Les Russes ne veulent pas reculer.

14 août. J'ai découvert la raison pour laquelle notre infanterie s'est enfuie. Un lieutenant supérieur a déserté pour rejoindre les Russes et a trahi nos positions et la position de nos dépôts d'approvisionnement. Pendant la nuit, les Russes commencèrent leur avance et chassèrent notre infanterie. Un grand nombre de soldats et d'officiers furent tués. Les Russes ont bombardé notre base d'approvisionnement et l'ont détruite. Nos unités repoussent les Russes et dans le 1^{er} bataillon, il y a cinquante morts et environ 100 blessés. Le lieutenant supérieur qui a déserté et rejoint les Russes était serbe. Comment pouvons-nous faire confiance en ceux qui ne sont pas hongrois ? La plupart des fantassins qui ont battu en retraite étaient Ruthènes et Roumains. Il y avait peu de Hongrois.

Nos pauvres camarades Hongrois... Ils sont restés à leur poste et sont morts.

15 août. L'avancée débute à 5 h du matin. Les Russes persévèrent. L'horreur est indescriptible. Nous avons nombre de blessés. Les orgues de Staline ont tiré cinq salves. Dieu et la Vierge nous protègent toujours. Nous croyons en Eux. Les orgues de Staline ont tiré deux fois de plus.

16 août. Un dimanche triste. De nombreux camarades hongrois ont versé leur sang en sol russe. La terre est couverte de cadavres. Nous n'avons aucune chance d'emporter les blessés. Hier et aujourd'hui, nous avons été bombardés par notre propre artillerie. Nous avons occupé la ville. Nous espérons que nos sacrifices ne furent pas vains. L'infanterie allemande est sur la droite.

17 août. Nous avons été bombardés par l'aviation russe. Nos propres avions hongrois nous survolaient de haut. Soit ils ne pouvaient pas nous trouver pour nous aider, soit ils avaient peur. Notre aviation ne nous aide pas. Dans la matinée, notre artillerie nous a pilonnés. Que Dieu nous aide et fasse que cette bataille soit courte. Nous allons attaquer une fois de plus. Tout le monde nous bombarde. Nous avons avancé deux fois mais à chaque fois, il a fallu que l'on batte en retraite. Nombre de blessés et de tués. Seul Dieu peut nous aider maintenant. Nous n'avons confiance qu'en Lui.

18 août. Le côté droit du village est sous les bombardements des orgues de Staline. Je suis sorti en patrouille et j'ai été moi aussi sous ce bombardement. Dieu m'a sauvé de la mort.

19 août. Nous sommes fatigués d'attendre que la situation s'améliore. Les snipers russes tirent très bien. On a juste besoin de se montrer pour qu'ils nous fassent un trou dans le corps. Généralement c'est fatal.

20 août. Korotovak. La fête de Saint Stefan. L'avancée commença à 5 h 15. Nos chars tirèrent sur les Russes. Le chaos. Les balles sifflent et pleuvent dans l'air. La terre tremble sous les explosions. Six bombardiers apparaissent. Je pense que l'on va nous renvoyer après ça. Il reste juste deux sous-officiers dans la compagnie – moi et un caporal qui est l'assistant du commandant de la compagnie.

6 h 30. La bataille continue toujours. Que la Sainte Vierge soit avec nous.

8 h 00. Nous avons de nouveau été attaqués par six bombardiers. L'artillerie et les chars nous pilonnent. C'est comme l'enfer. Six de nos avions lâchent eux aussi des bombes partout. La terre se lève sous les explosions. Que Dieu soit avec nous.

9 h 00. Feu d'artillerie.

9 h 30. Six de nos bombardiers sont en train de remplir leur mission. Que Dieu nous aide. Que la Sainte Vierge soit avec moi.

11 h 00. Six avions russes nous ont bombardés. Des mitrailleuses nous tirent dessus sur le flanc droit. Il y a une heure, un orgue de Staline nous a tiré dessus. Il avait pris pour cible le camion de rations. Que Dieu nous aide. Sainte Vierge, ne me quitte pas.

Il court une rumeur ici que les Allemands ont subi de grosses pertes et qu'un lieutenant-colonel et plusieurs capitaines ont été tués. Notre unité doit avancer. Notre artillerie a pour cible les positions russes. Les Russes sont effroyablement braves. Ils se battent jusqu'au dernier. Ils ne veulent pas se rendre. Eux sont les vrais communistes. On dit que les meilleurs soldats de Russie se battent ici. Que Dieu nous aide. Sainte Mère de Dieu, aidez-moi afin que je ne souffre une quelconque mésaventure.

14 h 45. Neuf avions russes nous ont bombardés. Quand ils sont partis, nos avions sont arrivés.

16 h 00. Nous étions encerclés par les roquettes d'un orgue de Staline qui a tiré sur la ligne de front. Grâce à Dieu, il n'y eut aucun désastre. Deux avions russes. L'un fut abattu. Six avions allemands ont attaqué à deux reprises. À nouveau, nous avons entendu l'orgue de Staline tirer. Il y a encore de nombreux blessés dans notre bataillon aujourd'hui. Un feu nourri de l'infanterie, l'artillerie et les roquettes du côté russe. C'est le soir. À nouveau on entend l'orgue de Staline. Des roquettes explosent.



« Nous étions encerclés par les roquettes d'un orgue de Staline... »

21 août. On nous a bombardés tout au long de la nuit. Ô mon Dieu, que la vie humaine vaut peu ! Les Russes, ayant été repoussés à travers le fleuve Don, sont à nouveau en train d'attaquer. Nous avons recensé nos pertes dans la compagnie : vingt morts, quatre-vingt-quatorze blessés et trois disparus. Il y a eu deux grandes batailles aériennes. Que Dieu nous aide à terminer cette guerre aussi vite que possible avec une victoire allemande. Nous sommes en réserve. Le moral est très bas. Tous mes amis sont blessés. Dieu, donne-nous plus de force.

22 août. Repos. Un nouveau détachement nous a été envoyé en renfort. De nouvelles difficultés nous attendent. Ces fantassins auraient dû retourner chez eux mais au lieu de ça, on les a transférés chez nous. Ils n'ont pas eu de chance. Il y a une rumeur que nous aussi devons être renvoyés chez nous et pourtant, maintenant, de nouvelles batailles sont devant nous. Nous avons passé toute la journée à redistribuer les armes de ceux qui ont été tués ou blessés. Ô Dieu, arrête cette guerre terrible. Si nous devons continuer, nos nerfs vont céder.

23 août. Le village de Svistovka. On nous a lu un ordre du commandant de division, nous remerciant. Malgré de grosses pertes, nous nous sommes mieux battus que d'autres unités hongroises et nous avons maintenu nos positions.

Les Russes ont complètement détruit une division allemande. J'ai reçu une lettre de maman. J'étais très content de la recevoir mais triste d'apprendre qu'ils traversent tant d'épreuves à la maison.

Des avions russes volent pendant la journée, soit très bas ou très haut.

Est-ce que l'on aura à nouveau un agréable dimanche à la maison ? Est-ce que l'on aura la chance, une nouvelle fois, de nous accouder sur nos portails ? Est-ce que l'on entendra des chansons sous

nos fenêtres à la maison ? Quelle jeunesse heureuse ! Mais regarde où la vie nous a jetés. Très loin dans une terre étrangère. Nous suivons les pas de nos ancêtres. Est-ce qu'ils vont se souvenir de nous à la maison ? Est-ce qu'ils ne nous oublient pas ? Ils ne savent pas dans quel genre de lutte nous sommes impliqués et ils n'ont aucune idée de ce qui se passe ici. La terre tremble, le sol est couvert de sang. Les râles d'agonie des mortellement blessés remplissent les courtes pauses entre chaque période de combat. Et ensuite l'enfer recommence – explosions, feu et fumée jusqu'au moment où nos nerfs sont à vif. Un homme est tué ici, un autre là, un troisième se fera exploser en mille morceaux par une mine. La mort cueille sa récolte. Elle vient même du ciel avec un bruit terrible. Nos nerfs et nos cœurs palpitent. Nul ne sait quand le souffle de la mort l'atteindra – nous ne pouvons que croire en Dieu.

24 août. Silence. Nous écrivons des lettres et nettoyons nos fusils.

25 août. Cinquante-deux hommes ont rejoint la compagnie en tant que renforts.

26 août. Plus vite on rentrera à la maison, mieux ce sera.

28 août. Moral en berne.

29 août. Hier, mon rang de caporal a été confirmé. Ça ne m'excite pas vraiment. Je préférerais de loin rentrer chez moi et porter des vêtements civils. On a passé toute la journée en entraînement militaire. Et c'était notre journée de repos.

30 août. Ils voulaient nous jeter dans la bataille encore une fois mais ils ont envoyé le 32^{ème} Régiment d'Infanterie à la place. Eux ne s'étaient pas encore battus.

31 août. On nous a interdit d'envoyer du courrier chez nous. On nous prive de notre seul plaisir.

1^{er} Septembre. Au front, il n'y a aucun combat. Ici, on est face à la meilleure armée, sous le commandement de Timonshenko. [*Les soldats hongrois avaient une connaissance très inexacte de l'ennemi et de la situation en général*]. Les Russes sont soldats depuis leur enfance. Leurs tirs sont très précis. Espérons que les Allemands les encerclent bientôt afin que l'on puisse rentrer à la maison. On a reçu de mauvaises nouvelles. Notre commandant de division a été remplacé par un officier Panzer allemand. Je peux m'imaginer notre sort. Peu de chance de rentrer à la maison. Pourvu que la guerre se termine bientôt ou alors on va tous être tués. La moitié d'entre nous sont déjà morts.

2 Septembre. On nous a lu un ordre. Le nouveau commandant de la division est un général allemand : Baron Herman Lang.

3 Septembre. Mon ami est mort à l'hôpital. Il était grièvement blessé mais s'il avait été mieux traité, il aurait peut-être pu être sauvé.

4 Septembre. Nos rations sont du maïs et des pommes de terres volés.

6 Septembre. J'ai entendu que Budapest a été bombardée. Une petite église a été touchée. On dit que huit personnes ont été tuées et vingt-cinq blessées. Je ne sais pas si c'est vrai. On se prépare

pour une nouvelle bataille. Toute notre division blindée et quelques régiments allemands avancent.

7 Septembre. Borschevo. L'avance sera générale, sur tout le front. Dieu, aide-moi. À la maison, c'est un jour férié et nous, on sera en train de se battre et chaque minute, on attendra la mort. On nous a donné le meilleur repas possible – des carrés de chocolat, de la confiture, du lard, du sucre et du goulasch.

8 Septembre. L'offensive est repoussée de vingt-quatre heures. Toutes les unités n'étaient pas arrivées à temps. Toute la journée, j'ai souffert d'un mal de ventre. Un homme ici n'a pas l'habitude de ce genre de repas. Nos propres chars et des unités de panzer SS sont en train de passer à côté de nos positions. Nous aussi on va bouger, à six heures trente.

9 Septembre. À cinq heures du matin, l'avancée commence. L'ouragan de feu de notre artillerie est amplifié par nos avions qui bombardent les lignes russes. Des chars hongrois et allemands avancent et apportent la mort aux Russes. Nous sommes en réserve. Les Russes ripostent. Des avions nous survolent constamment et les pièces d'artillerie tirent. Pourvu que l'on ne nous envoie pas dans la bataille. Les Russes tirent. Les blessés sont transportés à l'arrière sans cesse. Les Russes tiennent bon. Vingt avions russes nous bombardent. Nos avions continuent à bombarder les Russes sans arrêt. Quinze avions russes attaquent.

17 h 15. L'orgue de Staline commence à tirer. Tirs nourris.

10 Septembre. Archangelskoe. La journée entière. "Le chien d'Hitler" a aboyé deux fois [*Le lance-roquettes « Nebelwerfer », est équivalent à l'orgue de Staline mais beaucoup moins efficace*]. Notre bataillon est en réserve de brigade, pourtant c'est dangereux ici aussi. L'artillerie nous pilonne. Dix de nos avions ont lâché des bombes sur la rive externe du Don. Dix et ensuite quatorze de plus ont attaqué. Un orgue de Staline a tiré. Des villages sont en feu. Qu'est-ce que la guerre est en train d'accomplir ? Elle ruine tout. Les familles deviennent des réfugiés. Treize avions bombardent les Russes. Huit avions russes nous bombardent à basse altitude. Un orgue de Staline tire deux salves.



Lance-roquettes allemands « Nebelwerfer »

11 septembre. Nous sommes en train d'avancer. Les Russes nous bombardent. Nombre de nos hommes

sont blessés. Nous sommes entrés dans un village [*Storozhevoe*]. Un grand nombre de corps d'Allemands et de Hongrois. Le village est en fumée. Les Russes résistent avec force. Bombardements d'artillerie intenses de chaque côté. Feu terrifiant. Viens à mon aide, Sainte Vierge. Orgue de Staline et chien d'Hitler [*Nebelwerfer*]. Les Russes se sont retirés dans un bois. La bataille n'est pas encore terminée.

12 septembre. Bombardement et feu tout au long de la nuit. Nos chars avancent. L'artillerie et les orgues de Staline tirent. Ça continue toute la journée. Nous avons bombardé les Russes et les Russes nous ont bombardés. Si seulement je pouvais ne pas prendre part à cette bataille.

13 septembre. Les Allemands avancent sur notre droite. Les coups de feu sont très nourris. Dieu, aide-nous à quitter cet enfer et rentrer chez nous. Dans le bois, il y a des chars lourds russes. Nos obus rebondissent lorsqu'ils frappent ces chars.

La deuxième compagnie a souffert de lourdes pertes. Ils étaient presque encerclés par les chars russes. Tirs farouches de chaque côté. Des avions volent au-dessus de nous et bombardent. Toi seul, Ô Dieu, sais ce que sera l'issue de cette guerre. Aide-nous à rentrer chez nous.

14 septembre. Dieu, aide-nous à rentrer bientôt sains et saufs de cette terrible bataille. Aide-nous, Dieu, à empêcher que tant de sang hongrois soit versé en vain. Mère de Dieu, protège le peuple hongrois de la destruction. Les canons anti-aériens russes tirent avec une très grande précision.

Qu'est-ce que vaut une vie humaine ici ? Un grain de poussière qui est détruit par le vent le plus léger et s'envole comme une bulle. Si quelqu'un meurt, personne ne pleure pour lui. Peut-être qu'un ami versera une larme. Ô Dieu, toi le Maître de la vie et la mort, pourquoi permets-Tu au mal de triompher ? Mets de l'amour dans tous nos cœurs. Finis cette bataille et qu'il y ait la paix dans le monde entier afin que l'on puisse vivre dans la tranquillité et aimer jusqu'au moment où Tu nous appelles à Toi. Amen.

15 septembre. Les Russes ont des tireurs d'élite extraordinaires. Dieu, fais en sorte que je ne sois pas leur cible. Nous faisons face aux meilleures unités russes, des fusiliers sibériens sous la commande de Timoshenko. [*Timoshenko n'était plus au commandement et il n'y avait aucune formation sibérienne face à eux. Tous les soldats de l'Axe étaient terrifiés à l'idée des Sibériens dont ils avaient entendu dire qu'ils étaient des chasseurs sans pitié et des tireurs d'élite légendaires*]. Nous avons froid mais ce n'est pas encore l'hiver. Qu'est-ce qui se passera en hiver si on nous abandonne ici ? Sainte Vierge, aide-nous à rentrer chez nous.

16 septembre. Dieu et la Sainte Vierge, aidez-nous. Ne nous laissez pas périr.

C'est la toute dernière inscription. Le journal de Balogh, retrouvé sur son corps au dehors de Storozhevoe sur le Don, fut traduit en russe quelques jours plus tard, au quartier général du Front Sud-Ouest du Général Vatutin et envoyé par avion à Moscou.

« Savage War. German warfare and moral choices in WW II » L'Allemagne en guerre et ses choix moraux lors de la Seconde Guerre mondiale

Par Omer Bartov - Traduction de David Jardin

Histomag'44 remercie Monsieur Omer Bartov de nous avoir confié un épais document qui a été ici résumé et traduit par Jardin David avec, bien entendu, l'autorisation de l'auteur.

1 - Faits de guerre

De 1941 à 1945 le troisième Reich a conduit la plus cruelle des campagnes militaires de l'histoire moderne. L'invasion de l'Union Soviétique, l'opération « Barbarossa » a coûté la vie à 24 millions de citoyens soviétiques dont plus d'une moitié de civils et a dévasté toute la Russie de l'Ouest, de Leningrad à Stalingrad. Plus de trois millions de prisonniers de guerre, soit 60 % des soldats soviétiques capturés, moururent lors de leur détention. Derrière l'image de la superpuissance soviétique de l'après guerre, il faut envisager les dizaines d'années nécessaires pour effacer les traces de la tragédie humaine et du désastre économique liés à l'occupation allemande.

La campagne de Russie soulève nombre de questions relevant aussi bien de l'histoire du troisième Reich que de l'histoire des guerres modernes. Tout d'abord, pourquoi « Barbarossa » fut-elle conduite de façon aussi violente, et quels buts cette stratégie poursuivait-elle ? Ensuite, dans quelle mesure les unités militaires engagées au front ont-elles participé aux actions criminelles du régime nazi ? Enfin, comparativement à d'autres conflits modernes, la guerre à l'Est fut-elle un phénomène unique et sans précédent dans l'histoire ?

1.1 - Des idées ...

La guerre est au centre de l'idéologie nazie. D'ailleurs Hitler a donné pour titre à son livre « *Mein Kampf* », c'est à dire « Mon Combat ». D'après la conception du monde imaginée par les nazis, la vie n'est qu'une lutte perpétuelle pour la survie et les meilleurs l'emportent. Dans cette lutte, c'est la supériorité physique et morale qui



conditionne la victoire sur un vaincu nécessairement inférieur sur ces deux plans. La protection des conventions légales, les normes habituelles d'éthique individuelle ou collective n'ont plus cours dans cette lutte sans merci jusqu'à la victoire et la destruction de l'ennemi. Dans ce contexte, la guerre est supposée épurer, sauver la nation de la dégénérescence et de

l'amollissement. La guerre devient ainsi non seulement inévitable mais aussi nécessaire et bienvenue pour forger une communauté issue du combat, la « *Kampfgemeinschaft* », au sein d'une communauté du peuple, la « *Volkscommunity* ». Ce terme traduit l'idéal nazi d'une société racialement pure, militarisée, fanatisée, dans laquelle la logique du sang et les conquêtes sans fin pallieraient l'inégalité des classes et le manque de libertés politiques.

D'après Hitler, la guerre idéale combine conquêtes, extermination et asservissement. C'est cette guerre qu'il a souhaité porter à l'Est, où le peuple allemand devait vaincre pour son espace vital, le « *Lebensraum* », nécessaire pour assurer l'avenir de sa pureté raciale et morale, comme pour matérialiser la race des Seigneurs « *Herrenvolk* », maîtres de l'Europe, de l'Asie et pourquoi pas, du monde entier. Cependant, pour des raisons militaires et politiques, cet idéal ne pouvait se réaliser à l'Est avant de s'assurer du front Ouest. L'Allemagne avait fait l'expérience en 1914-18 de la guerre sur deux fronts, situation sans espoir qu'Hitler voulait absolument éviter. Pendant que les puissances occidentales tergiversaient, Staline voulait surtout éviter de subir l'assaut principal des nazis. C'est pourquoi il signa le pacte germano-soviétique ce qui permit au troisième Reich tout d'abord de vaincre et de partager la Pologne, puis de se tourner vers la France.

La guerre à l'Ouest était conduite de façon radicalement différente pour des raisons idéologiques et par calcul politique. Les théories nazies plaçaient les Juifs au plus bas de l'échelle raciale, ils étaient à éliminer soit par expulsion -comme dans les premières années du régime - soit par extermination, procédé qui commença à être mis en œuvre lors de l'invasion de l'Union Soviétique. Dans l'échelle des valeurs, les Slaves étaient juste un cran au dessus des Juifs, et simplement des sous-hommes « *Untermenschen* », bons à laisser mourir de faim ou au travail, utilisables comme main d'œuvre esclave pour les domaines des colons germaniques.

Hitler a toujours cherché à trouver un arrangement avec les Anglais, aussi bien par proximité avec la race « *Anglo-saxonne* » que pour éviter un double front. L'armée allemande engagée à l'Ouest avait reçu des ordres très stricts pour respecter les lois habituelles de la guerre. De plus, le soldat allemand moyen avait moins de préjugés envers les Français et les Anglais qu'envers les Russes. La France et l'Angleterre lui semblaient plus proches de son pays que la Russie.

Une fois la France battue, et qu'il fut acquis qu'il ne serait pas possible de trouver un arrangement ou de détruire l'Angleterre par les airs ou d'y débarquer, l'armée allemande reçut l'ordre de préparer l'invasion de l'Union Soviétique. Hitler pouvait alors mettre en œuvre sa guerre d'anéantissement « *Vernichtungskrieg* », une guerre entrant dans le cadre de la

(nouvelle) vision du monde « *Weltanschauungskrieg* ». Il était loin d'être isolé, ses généraux étaient sur la même longueur d'onde que lui pour mener une guerre tout à fait inédite contre le « *judéo-bolchévisme* » et les « *hordes asiatiques* ».

Le décret « Barbarossa » était composé d'ordres opérationnels concernant les opérations strictement militaires et ce qu'il convient d'appeler les « *ordres criminels* », un ensemble d'instructions concernant la façon dont l'armée devait se conduire durant la campagne. Ces instructions comprenaient le célèbre ordre relatif aux Commissaires Politiques, prévoyant une exécution immédiate des officiers politiques de l'Armée Rouge capturés, l'absence de poursuites devant les juridictions militaires des soldats convaincus de violences envers des civils ou des soldats ennemis, dans la mesure où ils n'étaient pas coupables d'indiscipline, des dispositions appelant aussi à la plus grande rigueur en cas d'action de guérilla, ou contre les membres du parti communiste et les Juifs. Enfin l'armée était fermement appelée à collaborer, à apporter son aide militaire et logistique aux *Einsatzgruppen*, escadrons de la mort issus de la SS dont la tâche était l'assassinat collectif des Juifs et de tout ressortissant soviétique appartenant aux catégories désignées par les autorités du troisième Reich.

À ces ordres, l'armée ajouta une série d'instructions logistiques, pour conduire rapidement cette campagne dans les immensités russes dépourvues d'infrastructures et avec peu de moyens de communication, en imaginant de vivre sur le pays, quitte à s'approprier les maigres ressources nécessaires à la population locale. On imagine les conséquences sur leurs chances de survie. De plus, cette froide détermination se conjugait avec la volonté d'éviter les restrictions aux populations allemandes de l'arrière, contrecarrant ainsi la démoralisation qui avaient marqué l'Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale. En conséquence, l'armée et les autorités administratives civiles l'accompagnant en Union Soviétique avaient l'ordre d'exploiter les ressources agricoles, industrielles et la population des territoires occupés au profit de l'Allemagne. On estime à des dizaines de millions de Russes le nombre de morts par privations, ce qui allait également dans le sens d'une dépopulation souhaitée de l'espace vital ainsi rendu propice à une colonisation allemande.

C'était aussi l'opportunité d'éliminer les Juifs européens, une politique officialisée six mois après le début de l'invasion de l'URSS par la Conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942, durant laquelle la plupart des services impliqués dans la Solution Finale furent placés sous le contrôle de la SS. Jamais la « Solution finale à la question Juive » par le meurtre industrialisé de la population Juive d'Europe n'aurait pris sa forme définitive de 1941 à 1945 sans le concours militaire et logistique de

la Wehrmacht. Les conditions psychologiques pour la réussite de son lancement n'auraient pas été assurées. Ces conditions se trouvaient réunies lors de l'invasion de l'Union Soviétique par la façon dont la guerre y fut conduite.

Ainsi il est clair que « Barbarossa » fut conçue comme une guerre idéologique d'extermination, prévoyant une destruction de l'État soviétique et la réduction de son peuple en esclavage après un affaiblissement par la famine, l'exécution de tous les ennemis « biologiques » et politiques du nazisme comme les Juifs, les Gitans, les membres du Parti Communiste, les intellectuels, afin de transformer la Russie de l'Ouest en un paradis pour colons aryens servis par de véritables ilotes slaves.

1.2 -...à la mise en œuvre

Après la guerre, le caractère criminel du régime nazi, le rôle de la SS dans la politique d'extermination, étaient couramment admis alors que l'armée passait pour ne pas avoir trempé dans ces actions, avoir souvent résisté ou, au moins, avoir conservé un certain recul par rapport aux aspects les plus répugnants du nazisme. Des études plus récentes montrent que cette vision est totalement erronée, qu'elle était basée sur une littérature auto-justificatrice écrite par d'anciens combattants allemands et acceptée sans réserve par les historiens occidentaux. Ceux-ci étaient relativement ignorants des réalités du front de l'Est et appliquaient une grille de lecture valable pour l'Ouest. Or le contexte de la campagne de Russie de 1941 à 1945 était totalement différent.

Au lancement de l'opération « Barbarossa », le 22 juin 1941, les soldats firent preuve d'assez peu d'enthousiasme et de détermination dans la mise en œuvre des « ordres criminels ». Les commandants d'unités, en différentes situations, durent même ordonner à leurs hommes de faire preuve d'une plus grande agressivité envers les ennemis « raciaux » et politiques. Ainsi, les généraux Walther von Reichenau, Erich von Manstein et Hermann Hoth rappelèrent à leurs troupes que le « *système judéo-bolchévique devait être détruit une bonne fois pour toutes* », que



le soldat allemand était « porteur d'une conception raciale et devait venger les atrocités subies par la communauté germanique », qu'ils « devaient avoir une bonne compréhension de la nécessité d'une dure mais juste expiation concernant la sous-humanité juive ».

La très forte mortalité chez les civils et les prisonniers de guerre russes fut le résultat direct non pas de l'âpreté des combats mais de la mise en œuvre de la politique nazie. Hitler avait décidé sans ambiguïté : les Allemands ne reconnaîtraient pas les Soviétiques comme « camarades d'arme », ordre résumé en « *Keine Kamaraden* ». En conséquence, dans les premiers mois de la guerre, la Wehrmacht fusilla des milliers de commissaires politiques et aida le SD pour en exécuter au moins 140 000. À la fin du premier hiver, quelques deux millions de prisonniers de guerre soviétiques étaient déjà morts de faim. Contrairement à la campagne de l'Ouest, la Wehrmacht ne s'était pas encombrée de provisions pour les prisonniers. Les soldats de l'Armée Rouge capturés furent contraints de se déplacer sur des centaines de kilomètres vers l'arrière soit à pied, soit sur des wagons découverts en plein milieu de l'hiver. Les survivants furent alors parqués derrière des barbelés et condamnés à mourir de faim. Les soldats s'étaient tellement habitués à traiter les Soviétiques en sous-hommes (*Untermenschen*) que certains refusèrent par la suite de les relâcher, préférant les fusiller plutôt que de se conformer aux nouveaux ordres qui spécifiaient de les enrôler dans des unités de travail obligatoire.



« *Keine kamaraden* »

Comme l'approvisionnement de la Wehrmacht se détériorait fin 1941, les troupes reçurent l'ordre de recourir à la réquisition, ce qui priva la population de la plupart de ses ressources alimentaires, entraînant mort et famine. La guérilla contre la Wehrmacht, poussée par le désespoir résultant d'une telle occupation, engendra de sévères mesures de rétorsion comme la pendaison de toute personne impliquée dans une telle activité et aussi la destruction de milliers de villages avec, en représailles, l'assassinat de leurs habitants. Après la contre offensive de

l'Armée Rouge de décembre 1941 et partout où la Wehrmacht fut contrainte à la retraite, la stratégie de la « terre brûlée » fut appliquée, dévastant des régions complètes et condamnant à la famine les populations qui n'avaient pas été tuées ou emmenées comme main d'œuvre servile dans le Reich.

1.3 - Un phénomène unique

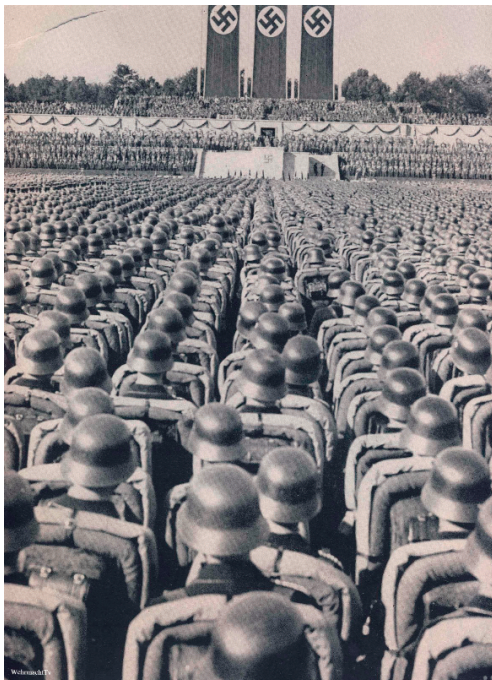
Tout ceci pose la question des comparaisons et de l'unicité, élément clé de la compréhension et du processus de réconciliation avec le passé (*Vergangenheitsbewältigung*). Ce terme quelque peu alambiqué résulte de la difficile confrontation entre mémoire individuelle et collective. Cela relève aussi de l'examen d'un passé largement manipulé par certains groupes en vue de légitimer leurs actions passées, comme leurs opinions et aspirations présentes. Le passé interagissant avec le présent, certains faits prennent une importance plus forte que d'autres. Il ne subsiste aucun doute sur le fait que le régime nazi a influé sur la conscience politique et la psychologie de la plupart des Allemands. En atteste dans les années 1980, en RFA, la « querelle des historiens » (*Historikerstreit*). La controverse, débutant à partir de 1986, est restée d'actualité après la réunification.

La « querelle des historiens », du nom d'une publication allemande, a pour enjeu la « controverse concernant l'unicité de l'extermination des Juifs par les Nazis ». Au sens large, le débat s'est étendu à son unicité au niveau historique. D'un point de vue strictement universitaire, l'argumentation contre l'unicité s'appuie sur un seul élément : unicité implique incomparabilité et introduit une terminologie anhistorique dissociant ce fait précis de la marche générale de l'Histoire, le rendant par le fait inexplicable voire mythique. En d'autres termes, l'historien ne pourrait accepter qu'un événement soit complètement unique, ce qui dénierait à cet événement toute analyse historique rationnelle et donc toute compréhension. Plus spécialement, les arguments en faveur d'une unicité de l'Holocauste n'impliqueraient pas une impossibilité de comparaison. Comparer ne signifie pas que deux événements soient similaires mais permet plutôt de mettre en lumière leurs différences et leurs similitudes. Actuellement les « révisionnistes », c'est à dire les universitaires allemands ainsi appelés car ils en appellent à une révision de l'histoire du troisième Reich, penchent pour une « contextualisation » et une « démythification » par une analyse dépassionnée. En fait, ils ont un objectif différent lorsqu'ils récusent l'unicité du Nazisme. Comme l'affirment leurs opposants, les révisionnistes, - ou tout au moins leurs éléments les plus radicaux - cherchent à relativiser l'histoire du Nazisme. Ils tendent à montrer que le régime nazi était certes pervers et criminel, mais comme beaucoup d'autres, et que, par conséquent, les Allemands n'auraient aucune raison de se sentir plus coupables envers leur passé que d'autres peuples, qu'il n'y aurait ainsi aucun obstacle à rétablir une identité nationale fière de son passé, de ses réalisations politiques et culturelles.

Ces arguments rencontrèrent une opposition acharnée en Allemagne et à l'étranger spécialement concernant l'assassinat des Juifs. Le révisionniste Ernst Nolte déclarait que la seule différence entre l'Holocauste et le Goulag Soviétique était la chambre à gaz et que, sur bien des aspects, le Goulag était précurseur

d'Auschwitz. Hitler aurait été poussé par sa peur des Bolcheviques, ce qui fut aussi très critiqué. Mais quand Andreas Hillgruber, un autre révisionniste, argua de la défense héroïque du Reich par les soldats allemands face à l'« orgie de revanche » de l'Armée Rouge menaçant les populations civiles allemandes, il touchait un point sensible pour les Allemands. L'assassinat des Juifs était ainsi attribué à un petit cercle de criminels bien distinct de la population et de la Wehrmacht issue de la conscription, donc représentative de la société allemande. De plus, le profond dégoût de la guerre en Allemagne après les destructions de 1945, avait rendu toute guerre détestable aux yeux des Allemands. Paradoxalement, cette façon de voir légitimait les actions des soldats allemands pendant la guerre, en ce qu'ils ne se seraient pas comportés différemment d'autres soldats. Ainsi, on trouvait une combinaison de sentiments défavorables à toute guerre, un sentiment d'admiration pour les hommes qui avaient sauvé l'Allemagne et pourquoi pas toute l'Europe des hordes « bolchevico-asiatiques » et aussi un profond rejet de l'affirmation que la Wehrmacht aurait pu servir d'instrument déterminant à Hitler pour mettre en œuvre sa politique de conquête et de génocide.

La théorie d'une Wehrmacht, armée « comme les autres », a été partagée longtemps, même par beaucoup d'universitaires hors d'Allemagne et particulièrement en Occident. L'ancien président Reagan affirma dans le cimetière militaire de Bitburg que ces soldats de la Wehrmacht étaient eux aussi des victimes du régime nazi. Il est par conséquent de la première importance de montrer comment l'armée allemande en guerre s'est conduite de façon radicalement différente de toutes les autres dans l'Histoire moderne.



La Wehrmacht : une armée comme les autres ?

La guerre est violente. Sans aucun doute, certains soldats deviennent violents et brutaux par leur participation directe aux combats. Individuellement, il n'y a pas de différence entre un soldat tuant un civil, que ce soit un Allemand en Russie, un Américain au

Vietnam, ou un Russe en Prusse Orientale. Mais en voyant les choses à un niveau un peu plus élevé, les différences apparaissent. En Russie, les soldats allemands étaient autorisés (c'était même un ordre) à commettre des assassinats de masse envers des populations qui ne présentaient aucune menace militaire. Ce n'était pas le cas des GI Américains au Vietnam, ou des soldats Soviétiques en Allemagne, même si cela a pu se produire localement. Parce que ce n'était pas une stratégie délibérée mais des actes isolés, les proportions de ces tueries furent bien différentes. L'Armée Rouge en Allemagne n'avait aucun ordre pour décimer la population allemande et transformer ce pays en future colonie russe. Dans ce cas, nous n'aurions pas pu assister à la réunification Allemande. Par contre, l'armée allemande en Russie suivait une stratégie très claire de domination et d'extermination. Si l'Allemagne avait gagné la guerre, la Russie aurait disparu en tant qu'entité politique et des millions de Russes auraient été assassinés, les survivants réduits en esclavage. Ce n'est pas ce qu'a fait l'armée américaine au Vietnam, même si elle a causé la mort de centaines de milliers de civils innocents. L'Union Soviétique a instauré des dictatures dans les pays de l'Est mais elles n'étaient pas génocidaires. De la même manière, une victoire américaine au Vietnam n'aurait pas signifié la destruction du peuple vietnamien même si les conditions de son existence n'étaient pas spécialement enviables après la victoire communiste. Les bombardements stratégiques en Allemagne sont souvent cités par les révisionnistes, mais ils n'avaient pas vocation à supprimer le peuple allemand bien que la question de leur utilité militaire soit discutable. N'oublions pas non plus que les Anglais, les Américains et les Russes luttèrent en réponse à une agression nazie.



« ...ce n'est qu'à l'Est que son comportement fut aussi brutal. »

La Wehrmacht ne s'est pas comportée de la même façon partout et ce n'est qu'à l'Est que son comportement fut aussi brutal. Cela ne fut possible qu'avec une étroite collaboration entre le régime et ses soldats, acceptant d'éliminer l'Union Soviétique, son système politique et la plupart de ses habitants. Des sentiments racistes bien ancrés furent une motivation puissante pour la conduite de la guerre à l'Est. Sans aucun doute, beaucoup d'autres armées firent preuve de racisme : l'armée Américaine dans le Pacifique et au Vietnam, l'armée Japonaise en Asie se sont comportées de façon très violente, avec une conception raciste de l'ennemi. Mais le racisme n'était pas le fondement de la politique américaine et l'éducation des jeunes Américains n'était pas aussi

imprégnée de racisme que celle des jeunes Allemands des années 1930. Le Japon occupé ne fut pas réduit en esclavage même si la plupart des GI avaient une vision très raciste des Japonais. Les Japonais ont développé une politique d'occupation hautement violente, à base d'impérialisme et d'un sentiment de supériorité raciale propagé par le régime. En Chine, les armées japonaises se sont comportées un peu comme la Wehrmacht en Russie, par exemple pour le traitement des prisonniers de guerre qui fut abominable. Mais les Japonais n'adoptèrent pas une stratégie réellement génocidaire. D'où un taux de survie des prisonniers de guerre détenus par les Japonais double de celui des soldats soviétiques aux mains des Allemands.

Bien entendu, à cause du génocide, l'armée allemande semble bien pire que toutes les autres armées modernes, à la fois parce que l'armée elle-même a mis en œuvre une politique de tueries de masse en Russie et parce qu'elle fut impliquée à chaque étape de la « Solution finale ». La tentative de séparer la Wehrmacht - armée régulière - de la SS, la première combattant au front et l'autre à l'arrière avec les camps de la mort, n'est pas conforme à la réalité. Comme cela a été démontré, l'armée régulière fut largement impliquée dans la Solution finale, de la conquête de zones où vivaient de nombreux Juifs, à l'aide logistique et matérielle aux *Einsatzgruppen*, à l'administration des camps de la mort, jusqu'à la détermination farouche des derniers combats alors que l'industrialisation de la mort atteignait des sommets. La Wehrmacht fut en fait un élément décisif du plus horrible crime jamais perpétré par aucune nation dans l'Histoire moderne.

2 – Les choix moraux

Le cas le plus significatif de résistance au régime nazi fut l'attentat combiné à la tentative de Putsch de juillet 1944. Cet acte de rébellion par un nombre significatif d'officiers a été traité par une abondante littérature, envisageant les angles techniques, politiques, et les aspects humains de ce coup d'État contre un régime criminel alors que la situation militaire devenait catastrophique. Inversement, un des aspects de la dictature nazie fut la remarquable loyauté envers le Régime témoignée durant toute la guerre par la Wehrmacht, du simple soldat aux officiers subalternes. Trois dimensions seront retenues afin de mieux comprendre les choix moraux auxquels furent confrontés les militaires allemands : une dimension formelle liée à la discipline et aux règlements militaires, une dimension individuelle intégrant le processus de lutte pour la survie, la peur, la camaraderie et la famille, et enfin une dimension plus idéologique, modelée par une organisation précocement militarisée et par l'endoctrinement.

2.1 - L'importance de la discipline

La discipline militaire est un argument souvent avancé pour expliquer une faible opposition. Sous le troisième Reich, et de façon croissante durant la guerre, la Wehrmacht se caractérisa par une discipline très sévère, légitimée par la politisation des règlements militaires pour lesquels tout relâchement potentiel était passible de sanctions très sévères. Ainsi, plus de 20 000 soldats furent condamnés à mort pour

désertion, lâcheté ou pour s'être automutilés. De plus, des milliers de soldats allemands furent tués en tentant de passer les lignes ennemies ou pour ne pas avoir exécuté les ordres jusqu'au bout. L'absence de révolte importante au sein de la Wehrmacht durant la guerre et la forte détermination avec laquelle elle combattit jusqu'à la fin témoignent de la crainte des troupes envers leur encadrement.

Toutefois, la discipline appliquée de façon excessive, surtout avec une armée de conscription, devrait engendrer des révoltes plus que les empêcher. Mais dans le cas de la Wehrmacht, surtout pour les unités engagées à l'Est, les règlements militaires évoluèrent, engendrant dans la troupe le sentiment d'une destinée partagée avec un objectif puis une culpabilité commune. La Wehrmacht secréta d'elle-même un mécanisme qui permit une incroyable augmentation de la violence chez les soldats. Ils projetèrent en fait leurs peurs et leurs frustrations sur d'autres cibles que leurs supérieurs puis prirent conscience collectivement des conséquences de la vengeance ennemie en cas de défaite. Ainsi, quand on envisage un choix individuel entre collaboration et résistance, on doit prendre en compte à la fois la brutalité de l'encadrement en cas de désobéissance et aussi l'appréhension de l'ennemi. C'est à ce dilemme que furent confrontés les soldats du front ; ce qui modela leur comportement.



« Au moment de l'invasion de la Pologne... »

Pour comprendre l'indiscipline comme indicateur potentiel de résistance de la troupe, il faut étudier l'évolution de ses manifestations et les moyens employés par la Wehrmacht pour la contrecarrer. Au moment de l'invasion de la Pologne, des officiers supérieurs allemands se plaignirent de la forte incidence de problèmes disciplinaires, ce qui était étonnant vu la rapidité de la campagne et le peu de pertes subies. La cause était plutôt à rechercher dans le manque d'enthousiasme des allemands pour la guerre et aussi par le fait que la Wehrmacht devait se familiariser avec de toutes nouvelles techniques de combat. Les officiers se plaignant d'actes de violence de soldats envers les civils les attribuaient aussi à l'exemple donné par les SS.

Durant la campagne de mai-juin 1940, les unités combattantes enregistrèrent une augmentation alarmante d'actes de violences en tous genres, les officiers supérieurs demandèrent des sanctions draconiennes, jusqu'à la peine de mort, afin d'en finir avec ces comportements. Ce fut une interaction entre discipline militaire et imprégnation idéologique ; les

soldats se comportèrent ainsi parce qu'en Pologne, ils avaient pris l'habitude de traiter l'ennemi en inférieur, une notion déjà présente chez eux avant leur incorporation. Toutefois, à l'Ouest, pour des considérations politiques et idéologiques, leurs supérieurs ne voulurent pas tolérer de violences spontanées et non autorisées envers les populations occupées.

La Wehrmacht s'attaqua ensuite à l'Union Soviétique munie d'un ensemble d'ordres qui traduisaient la notion chère à Hitler de guerre d'extermination et de domination en termes purement militaires. Il est intéressant de noter l'évolution des règlements militaires concernant les populations occupées et les prisonniers de guerre. Un lien étroit entre les règlements militaires et la discipline fut clairement mis à jour : d'une part les troupes obéissaient aveuglément à l'ordre de fusiller tout ennemi politique et biologique, de punir collectivement des populations et de vivre sans vergogne « sur le pays ». D'autre part, la discipline rigide de la Wehrmacht autorisait pourtant les troupes à rester impunies après des actes de violence non ordonnés, après avoir fusillé sans motif des prisonniers de guerre ou des civils, ou provoqué des destructions. Certains chefs souhaitaient pourtant que leurs hommes ne se conduisent pas d'une façon aussi peu chevaleresque. Toutefois, il leur était difficile de les punir pour ce genre d'actes. Avec la presque complète impunité procurée par le décret « Barbarossa », il était problématique et politiquement imprudent de mettre en cause des soldats pour ces motifs.



« ...les troupes obéissaient aveuglément à l'ordre de fusiller tout ennemi politique ... »

Les dirigeants de la Wehrmacht s'étaient inquiétés au départ de la violence croissante au sein de leurs troupes, craignant qu'elle ne les démoralisent. En fait, plutôt qu'une désintégration de la discipline, ce contexte a renforcé la cohésion des unités, leur force combattante et leur motivation. Entre les réalités d'une guerre excessivement violente et les perspectives de punitions sévères, les soldats avaient trouvé une issue pour se décharger de leurs angoisses, particulièrement quand les officiers détournaient volontairement leurs regards d'actions ouvertement illicites. Aussi longtemps qu'ils se comportaient correctement sur le champ de bataille, les soldats étaient autorisés à recourir à de tels exutoires, aussi bien en transgressant les normes comportementales usuelles du monde civilisé qu'en

commettant des actes illégaux, même dans le contexte du front. Légaliser de tels comportements les aurait privés de leur valeur unificatrice, celle qui soude la troupe en créant la conscience de sa responsabilité partagée dans d'horribles crimes. Les commandants ont pu aussi négliger de punir leurs soldats pour ces actions non ordonnées parce qu'en Russie ils souhaitaient seulement s'en tenir à maintenir la discipline au combat. Ils étaient réticents à emprisonner des soldats alors qu'ils manquaient justement d'effectifs et étaient – au moins pour une partie d'entre eux - imprégnés de la même idéologie anti-bolchevique, anti-slave et antisémite que celle affichée par le régime. Mais en agissant ainsi, ils renforcèrent la cohésion militaire de leurs troupes en rendant plus acceptable la dure discipline du combat au prix d'une impunité accordée pour agir avec la même violence envers leurs ennemis réels ou supposés. Ils rendaient aussi toute résistance envers la hiérarchie militaire (et le régime) très difficile pour les soldats, sur un plan moral, car ils étaient impliqués eux mêmes dans le genre de crimes qui auraient dû autrement leur causer une forte répulsion, les démoraliser et peut-être faire qu'ils se révoltent.

2.2 - Le poids de la camaraderie

Bien que la discipline draconienne ait montré son efficacité en évitant les désertions collectives et la désagrégation des unités, les soldats qui essayèrent d'échapper aux combats étaient rarement motivés par la morale, la politique ou l'idéologie. Les fichiers d'interrogatoires soviétiques de déserteurs de la Wehrmacht révèlent que ces soldats avaient tendance à se réclamer d'une opposition au régime nazi, pensant tirer profit de telles déclarations. Au contraire, les jugements de cours martiales allemandes condamnant des soldats pour lâcheté, désertion ou automutilations les accusaient plutôt de motivations idéologiques ou morales. La plupart des soldats convaincus d'automutilation étaient très jeunes, souvent peu éduqués et issus de classes sociales peu favorisées ; ils ne pouvaient se faire à l'idée de retourner au front ou déprimaient après avoir rejoint leur unité. Les règlements militaires définirent de telles fautes comme a priori politiques, légitimant ainsi la sévérité de la sentence. Par contre, les juges ne déclarèrent pas souvent que les coupables étaient



animés d'une quelconque intention politique. L'impression qui se dégage nous montre que ces déserteurs, ceux qui firent preuve de lâcheté ou qui cherchèrent à se dérober, furent le plus souvent des hommes qui n'arrivaient pas à s'intégrer socialement dans leur unité et à s'adapter aux conditions du front plus que des ennemis du régime. Dans ce sens, ils étaient exceptionnels psychologiquement et socialement, mais pas idéologiquement ou moralement.

La camaraderie fut un élément extraordinairement important de la cohésion sociale et militaire de la Wehrmacht. Aussi longtemps que le taux de pertes permit au groupe initial de subsister, les liens demeurèrent très solides dans ces unités. Mais même quand les combats de l'Est détruisirent la cohésion de ces groupes, le sens de la responsabilité restait extrêmement fort entre camarades, même si certains l'étaient de fraîche date.

Comme fonctionnement de cette loyauté mutuelle, il y avait le sentiment d'une obligation morale, sachant aussi que chacun pouvait s'attendre également à en bénéficier en retour. La cohésion du groupe initial s'expliquait par une longue expérience partagée et aussi par des affinités remontant avant l'incorporation. Rappelons que celle-ci était très régionale. Par la suite se développa un sentiment d'interdépendance entre ceux qui avaient connu l'expérience de la première ligne, ou avaient été confrontés aux mêmes dangers. Il est intéressant de noter que les acteurs et témoins de cette époque s'étaient eux-mêmes étonnés de la performance combative et de la cohésion de troupes soumises à des conditions difficiles tout en notant la désagrégation croissante de valeurs sociales auparavant considérées comme essentielles moralement. L'explication fut trouvée dans la volonté individuelle de survie, principal facteur permettant aux hommes de tenir au combat. Il n'est pas surprenant de trouver écho d'un certain darwinisme social à tendance nihiliste issu de la rhétorique national socialiste dans presque chaque témoignage écrit ou oral.

Cette camaraderie et ses relations d'un type tout à fait nouveau et issues d'un groupe initial dépassèrent le cercle strictement militaire et touchèrent les familles des soldats, leurs amis à l'arrière, jusqu'à la totalité de la société allemande et pourquoï pas jusqu'à engendrer la « culture Allemande » et la « civilisation Européenne ». La situation qui empirait au front et l'impact croissant d'une pression perçue de l'arrière renforçaient la conviction des combattants qu'ils luttèrent pour la défense des leurs et de tout ce qu'ils aimaient. De nombreux rapports montrent combien les troupes furent démoralisées par les dégâts des bombardements stratégiques des Alliés sur les villes allemandes et la façon dont ils en tirèrent une motivation proche de la vengeance. Bien entendu ces soldats n'avaient aucun moyen d'agir en faveur de leurs proches et d'éviter leur souffrance, mais ils en arrivaient à penser combattre pour eux en projetant ainsi leurs frustrations.

L'autre raison de la soumission à la discipline au combat était l'appréhension de l'ennemi, surtout en Union Soviétique. Les soldats virent très vite des scènes de violence attribuées aux troupes soviétiques et les mélangèrent dans leur esprit avec celles présentées par leurs services de propagande. C'est

bien la peur de l'ennemi qui poussa les soldats du front de l'Est à combattre vraiment jusqu'au bout. Par exemple le soldat Fred Fallnbigl écrivit du front à la mi-juillet 1941 que maintenant « *il comprenait qu'on avait été obligé d'entrer en guerre contre l'Union Soviétique* », « *Dieu ait pitié de nous, si nous avions attendu, ces êtres bestiaux nous auraient attaqués. Pour eux, même la mort la plus abjecte est trop bonne. Je suis heureux d'être ici pour mettre fin à ce système génocidaire* ». Un autre soldat, fin août 1941 : « *maintenant chacun sait parfaitement ce qui serait arrivé à nos femmes et à nos enfants si ces hordes russes avaient réussi à envahir notre Patrie ... merci Dieu* ». Il concluait : « *ces être bâtards et incultes ont été empêchés de piller notre pays* ». Le caporal-chef O. Rentzsch affirmait le 1^{er} septembre 1941 que « *si ces hordes avaient envahi notre pays, elles auraient causé de grandes effusions de sang* ». Il se sentait prêt à « *tout faire pour éradiquer cette plaie universelle* ». On en arrivait à parler d'une opération d'épuration, de « *la destruction de la Juiverie éternelle* » et « *des malheurs qui se seraient abattus sur notre pays si ces créatures avaient pris le dessus* ».



Contrairement à ce qui est arrivé, une telle peur aurait dû pousser les soldats à tenter de rejoindre l'arrière. Elle a toutefois limité les redditions de masse auprès de l'Armée Rouge, jusqu'aux derniers moments de la guerre, quand des divisions entières préférèrent se ruer vers l'ouest pour se rendre aux Anglo-Américains. À l'Est, il n'était pas évident de tenter de s'échapper vers l'arrière. Ainsi, les rapports des tribunaux militaires montrent que le taux de désertion en Russie resta plus bas qu'à l'Ouest. En effet, après avoir pénétré profondément vers l'intérieur de la Russie, les soldats allemands se sont retrouvés englués face à un ennemi continuant à combattre et en avant de vastes zones d'insécurité infestées de partisans. Ils avaient aussi le sentiment que le peuple russe était très différent de tous les peuples qu'ils avaient jusque là rencontrés. Chaque soldat était ainsi mentalement et physiquement piégé, ne pouvant ni avancer et vaincre, ni s'échapper, complètement dépendant de

ses camarades pour sa propre survie dans un environnement hostile dont il ne comprenait même pas la langue et dont les armées devenaient mois après mois plus menaçantes. Passer à l'ennemi, c'était la perspective de se faire mettre en joue par ses camarades, ce qui était courant, ou tuer par les Russes, ce qui ne l'était pas autant que ce qui a été dit. Désertre vers l'arrière, c'était risquer de se faire prendre et juger, de tomber aux mains des partisans soviétiques ou tout simplement de ne jamais réussir à rejoindre l'Allemagne. Le choix le plus fréquent fait par les soldats était simple : il semblait plus sûr de rester et de combattre que de partir et de se faire tuer. C'était aussi ce que répétaient leurs officiers.

Le respect de la discipline militaire prit différentes formes. En cas de pillage ou de violence, les officiers se plaignaient mais se gardaient d'engager des actions disciplinaires. Les officiers ne semblaient pas avoir trop d'états d'âme envers la politique officielle autorisant une certaine impunité et les soldats ne cherchaient pas à éviter de participer à ces violences. Les SS ou les unités de police donnaient de temps à autre le choix de prendre part ou non à leurs opérations criminelles. Les hommes se sentaient souvent tout simplement incapables de refuser d'y prendre part. Pour la SS, les assassinats collectifs étaient une raison d'être. Pour les soldats, c'était simplement un des aspects de la guerre à l'Est. De plus, la haute hiérarchie militaire avait désapprouvé les exécutions de femmes et d'enfants (pas celles d'otages mâles ou de partisans des deux sexes) craignant une démoralisation des soldats et une érosion de la discipline. À leur place, le SD était appelé ou les « éléments indésirables » étaient évacués de leurs villages dans des conditions ne laissant aucun doute sur leur mort prochaine. Ceux qui choisirent de ne pas prendre part à ces opérations criminelles – et n'en furent pas punis – déclarèrent après guerre qu'ils étaient devenus physiquement et mentalement incapables de continuer à accompagner les tueurs, ce qui revient à dire que leur choix n'était pas une opposition au régime. Autrement dit, ils se voyaient trop faibles pour réaliser ce à quoi ils croyaient, plus qu'ils ne se sentaient assez forts pour refuser de prendre part à ces atrocités.



« En cas de pillage... »

La façon dont les soldats se comportèrent face à cette évolution criminelle de la guerre nous permet de comprendre la différence entre les paramètres réels et perçus d'une collaboration ou d'une résistance à ces

actes. Il est certain que durant la guerre, les soldats furent très touchés par toutes sortes d'excès mais ils ont dirigé leur indignation contre leurs ennemis plutôt que contre le régime et l'armée. Les soldats voyaient leur propre action comme leur contribution à une juste guerre idéologique qui nécessitait, par définition et comme le proclamait la propagande nazie, des mesures extraordinaires. De plus, les soldats qui mirent en pratique les idées hitlériennes franchirent encore une étape supplémentaire. Ils étaient intimement convaincus de la nécessité de procéder d'une façon qu'ils auraient jugée criminelle en d'autres circonstances. La raison justificatrice était qu'ils estimaient que l'ennemi aurait fait encore pire : pour eux, les atrocités commises par la Wehrmacht étaient bien moindres que celles de leurs ennemis. Comme la limite morale admise pour leurs actions était toujours dépassée par celle attribuée à leurs ennemis, ils n'avaient en définitive plus aucune limite. Ce fut le mécanisme par lequel les militaires en arrivèrent très souvent à cette acceptation insoutenable sur un plan psychologique, physique et moral. De plus, quelle est la signification d'une opposition morale au régime de son pays quand celui-ci lutte contre un système encore bien pire ? Cela libéra chacun de la responsabilité de ses actes car « *la racine du mal pousse de l'autre côté de la colline* ».

2.3 - Décryptage d'une idéologie

La frontière entre l'acceptation et la résistance, de ce qui est admissible, interdit ou nécessaire, n'a rien à voir avec une analyse rationnelle et objective de la situation mais avec la perception de la réalité. Les façons de voir, les croyances chez les soldats du front reflètent l'efficacité de la propagande nazie laquelle doit plus aux préjugés populaires qu'aux idéologies bancales remontant à la période d'avant la prise du pouvoir. À nos yeux, la participation de la troupe à de telles actions nous semble criminelle alors qu'elle n'était que le résultat d'une stricte discipline et témoignait que l'image d'un ennemi exclu du genre humain avait réussi à entrer dans tous les esprits. Cela expliquait que les normes morales habituelles régissant les rapports humains ne puissent s'appliquer à lui.

Mais cela ne signifiait pas qu'en quelques années de régime nazi toute sensibilité morale ait été éradiquée. Bien des soldats furent choqués par ce qu'ils en arrivaient à faire et par ce qu'ils voyaient faire par les Einsatzgruppen. Mais les soldats s'auto justifiaient en invoquant l'inhumanité de leurs victimes. Leurs réactions venaient aussi de ce qu'ils avaient enduré au combat, ce qui les avait rendus insensibles à toute émotion et en particulier incapables de voir que l'apparence physique de « *sous-hommes* » qu'ils remarquaient chez leurs ennemis était justement due aux mauvais traitements qu'ils venaient de subir.

Quand on parle des dilemmes moraux auxquels furent confrontés les hommes de la Wehrmacht, on doit se rappeler que la plupart d'entre eux étaient de jeunes conscrits éduqués dans des écoles nazifiées, dans l'atmosphère endoctrinante des Jeunesses Hitlériennes (HJ) ou du Service du Travail (RAD). Ces jeunes furent attirés par la rhétorique rebelle du régime (contre les normes anciennes, contre les traditions), et aussi par l'image de l'Allemagne conquérante et invincible, chargée de purifier le



« ...dans l'atmosphère endocrinante des Jeunesses Hitlériennes... »

monde de la plaie du communisme, de la ploutocratie, identifiés avec la « Juiverie mondiale ». La HJ enrégimentait, demandait une obéissance aveugle et proclamait sa foi en la valeur de l'action, enseignait le mépris de la discussion. Elle mettait en avant la force du groupe, la volonté d'acier de l'individu et méprisait toute forme de faiblesse physique ou morale. Sur divers aspects, la HJ était une « bande », permettant aux jeunes de mettre en cause les symboles, les représentations de l'ordre social existant, les autorités parentales, scolaires, les valeurs bourgeoises, l'église ; elle était violente comme un gang et focalisée sur un leader charismatique.

Mais en devenant un des piliers de la société allemande, et par son association intime avec le culte du Führer, elle satisfaisait à la fois le besoin d'une certaine conformité pour la jeunesse et devenait une véritable pépinière pour ce qui était en train de devenir une armée hitlérienne. Cette combinaison de complète révolte et de soumission absolue, d'obéissance et de transgressions, cette fascination pour dompter le présent au nom d'un idéal et d'un futur nébuleux issu d'un passé mythique a influencé fortement les soldats de la Wehrmacht.

Cela ne faisait pas de tous des nazis convaincus mais cela influait fortement sur leurs façons d'agir et de penser ; cela limitait leurs possibilités d'alternatives envisageables sur le terrain. Avec leur vision apocalyptique de l'Histoire, une division de l'humanité quasi darwinienne entre ceux qui doivent survivre et ceux qui doivent périr, avec cette abolition de toute norme et valeur, ils avaient bien peu de choix. Ces jeunes qui portaient la fleur au fusil avaient peu de notions précises de l'avenir pour lequel ils se battaient. Une rhétorique nihiliste remplaçait l'absence de perspectives. À défaut de victoire militaire tangible, il était question de victoire « finale » (Endsieg) devant surgir des décombres.

Jusqu'en 1980, les historiens du troisième Reich estimaient que les nazis n'avaient pas totalement réussi dans leurs projet de bâtir une communauté populaire (Volksgemeinschaft) dans laquelle les luttes sociales et les inégalités seraient remplacées par une unité nationale, raciale, sous l'œil d'un Führer bienveillant. Ces universitaires avançaient que les ouvriers allemands avaient conservé une solide

conscience de classe et continué à lutter pour améliorer leurs conditions matérielles afin de gagner en influence politique. Des grèves plus ou moins apparentes et la permanence d'une certaine structuration politique semblaient indiquer une forme d'opposition au régime à défaut d'une résistance active, laquelle avait été très vite annihilée. Pourtant nous ne retrouvons pas vraiment trace de cette opposition entre la classe ouvrière et le régime auprès des jeunes ouvriers une fois incorporés. Au contraire, ils sont restés disciplinés et motivés, sans que l'on puisse trouver trace de révolte basée sur une conscience de classe chez ces jeunes soldats.

Des travaux par interview dans les années 1980 concernant des ouvriers de la Ruhr vont dans le même sens et semblent montrer que nombre d'ouvriers étaient plutôt satisfaits des réalisations du régime, de la baisse du chômage suite au programme de réarmement ce qui se traduisait par une hausse du pouvoir d'achat. De plus, il semble que l'idéologie nazie a eu plus de succès dans les couches populaires que ce que l'on pensait, surtout chez les jeunes. 40 ans après, ceux qui avaient rejoint les rangs des jeunesses hitlériennes avec enthousiasme, n'y voyaient toujours pas de contradiction avec leur condition de travailleur.

Par exemple, G. Köppke, fils d'ouvrier communiste de la Ruhr, se souvenait en 1981, en visionnant un film de la Nuit de Cristal en 1938 alors qu'il avait 9 ans, de la vision « impressionnante des SA qui avançaient... J'étais du côté de ces gars costauds, les Juifs, c'était en face ». « Il n'y avait pas contradiction entre notre banlieue ouvrière et les HJ ; qui voulait devenir quelqu'un en faisait partie ». De plus « l'uniforme des HJ représentait quelque chose de positif pour nous les jeunes ». Köppke servit comme volontaire dans la division SS « Hitlerjugend » durant toute la guerre et la défaite tomba pour lui comme un traumatisme. « J'étais né dedans » dit-il 35 ans plus tard. « Au temps du National Socialisme on voyait le monde comme il nous était montré et soudain plus rien n'a eu de sens ». Gisberg Pohl, un autre enfant de la classe populaire interviewé en 1981 expliquait sa participation à la destruction du Ghetto de Varsovie en tant que membre d'une division SS : « Nous les jeunes, nous voulions détruire la sous-humanité. J'étais convaincu de la justesse de ce que nous faisons ».

Ces découvertes, ainsi que la forte motivation des troupes allemandes semblent indiquer que même si la Volksgemeinschaft tenait en partie du mythe, sa déclinaison militaire, la Kampfgemeinschaft, fut une réalité bien tangible.

Il est clair que le conformisme rebelle des jeunesses hitlériennes a joué un rôle considérable dans la transformation de la Wehrmacht, tout d'abord en lui fournissant un fort contingent numérique. Les généraux virent rapidement le changement, à la fois quand ils déplorent (quelle qu'en soit la motivation) la faible implication des militaires du rang et des cadres subalternes dans la tentative de Putsch contre Hitler et quand ils rappellent l'obéissance de leurs troupes quelle que soit la situation. Ces militaires du rang et cadres subalternes témoignent directement de la réussite de l'endoctrinement et de leur impossibilité à sortir de ce cadre de valeurs. Ces hommes montrent par leur comportement les effets de la propagande

bien plus concrètement encore que les officiers généraux quand ils rédigent les ordres dont nous avons parlé. Ainsi, il n'est pas étonnant de constater que les journaux de marche des soldats, les lettres et les témoignages sont dépourvus de toute référence à des oppositions qu'elles soient actives ou passives.

2.4 - L'après-guerre

Dans les toutes premières décades de l'après guerre, de nombreux romanciers et réalisateurs ouest-allemands illustrèrent eux aussi cette fameuse absence de choix moraux sous le régime nazi. Dans le film de seize heures, *Heimat* (1984), de Edgar Reitz, la seule courte scène avec des soldats les met face à une exécution de partisans ou de civils innocents. Ces soldats ne peuvent changer la réalité, ils peuvent juste intervenir, tirer, regarder ou enregistrer comme le fait l'un d'entre eux, membre d'une équipe de réalisation pour une firme de propagande. Le réalisateur ne donne aucune alternative à ses personnages, ils sont victimes d'une situation probablement immorale et ne peuvent lui échapper. De la même façon, dans le film de Helma Sander-Brahms, *Germany Pale Mother* (1980), les soldats partent à la guerre, quittant femme et enfants, puis reviennent des années plus tard, vidés et meurtris, jusqu'aux ruines de leurs maisons et dans leurs familles. Ici ils sont tous perçus comme des victimes d'une force sauvage, barbare, anonyme et sans contours précis. Les seuls choix à faire sont ceux destinés à assurer sa propre survie physique et mentale avant de devoir lutter pour se reconstruire. Dans ces films, la défaite de l'Allemagne est représentée habituellement par un GI américain, souvent noir. Pour Rainer Werner Fassbinder, *Le mariage de Maria Braun* (1979), qui se propose de nous montrer les travers et l'hypocrisie de la période du miracle économique des années 1950, le soldat qui revient est une fois encore victime de circonstances qu'il n'arrive pas à maîtriser. Dans ce film, il subit un adultère à épisodes commis par sa conjointe. Les époux semblent des victimes permanentes de circonstances remontant au régime nazi et à la guerre.

Le sens de l'impuissance et de l'absence de choix est évident dans la littérature traitant de la période de guerre. Dans l'une des premières histoires de Heinrich Böll, *Le train était à l'heure*, le jeune soldat repart au front la peur au ventre, mais sans envisager d'autre choix. Ce genre d'histoire montre les conséquences de son éducation et de son passage à l'armée. Dans ce film, le soldat est finalement tué par une résistante, mais semble rester parfaitement humain ; c'est un innocent qui est entraîné dans une spirale qui ne lui laisse comme choix que la mort ou la participation à des actes terribles. La désertion comme alternative, est présentée comme sans espoir, irraisonnée, correspondant plus à un processus abstrait qu'à une possibilité réelle, envisageable seulement par des individus hors normes comme chez Günther Grass, dans *Le chat et la souris*, ou alors comme un acte très secondaire et sans incidence possible sur le déroulement de la guerre comme chez Siegfried Lenz dans *La leçon d'Allemand*.

Concernant les choix moraux de résistance au niveau des combattants, il est clair qu'ils semblent accessibles seulement à des individus atypiques ou très différents de la grande majorité de leurs contemporains. L'acte de résistance, s'il se manifeste,

est causé par cette marginalité, il n'implique pas nécessairement une position morale particulière et reste du domaine de l'action individuelle et non collective. De plus, parce que la résistance est réservée dans ces écrits à des exploits quasi-suicidaires commis par des personnages hors normes, on a l'impression d'une impossibilité complète de résistance pour des individus moins extraordinaires. Il n'est donc plus question de résistance et de choix moraux mais de conséquences de coups du sort ou d'anomalies physiques ou mentales comme dans *Le Tambour* de Günther Grass.

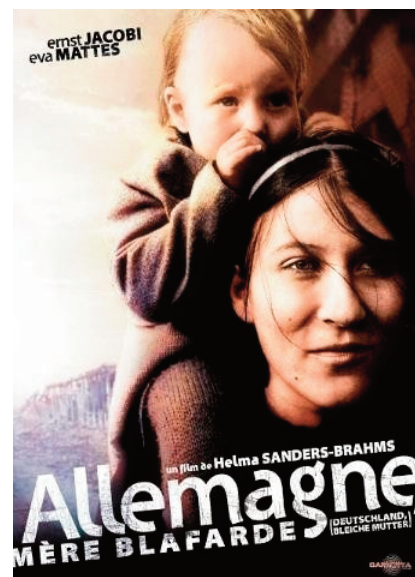
Pour conclure, les documents d'époque, les mémoires écrites après guerre et les fictions nous donnent une impression générale très nette de sombre détermination, d'engagement devenant de plus en plus désespéré chez des soldats qui tiennent avant tout à faire leur devoir. Comme la guerre devint de plus en plus difficile et sans issue favorable possible, ces écrits montrent une conviction très forte dans la nécessité de combattre pour une cause estimée juste contre un ennemi diabolisé. Ils montrent aussi un manque de possibilité de résistance qui n'est pas seulement la conséquence du système répressif. De plus, en se battant contre le diable, la fin justifiait tous les moyens et garantissait que cette lutte ne serait pas immorale. Seuls les conspirateurs, des officiers de très haut rang, semblent avoir pesé les aspects moraux de leurs actes, certains d'entre eux ayant une telle élévation morale qu'ils allaient jusqu'à douter de la moralité de supprimer Hitler. Pour la majorité toutefois, le choix se limitait entre continuer à servir, ce qui ne se justifiait que par une foi irrationnelle, et résister de façon suicidaire, par désespoir ou abattement. Ces alternatives pouvaient conduire à la mort mais la première en donnait une version comportant un certain espoir, une certaine camaraderie, une certaine confiance et une croyance. Ce fut celle que la plupart des soldats de la Wehrmacht choisirent de suivre.

Sources Photos :

<http://www.histoire-en-questions.fr>

<http://druga-wojna.site.vot.pl>

<http://ivarfjeld.wordpress.com>



Maréchal Konstantin Konstantinovitch Rokossovski (1896-1968) dentiste et deux fois héros de l'Union soviétique

Par Xavier Riaud*

(*) Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Épistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.

Konstantin Konstantinovitch Rokossovski naît le 21 décembre 1896, à Varsovie. Issu d'une vieille famille polonaise déchue de ses titres de noblesse, il est orphelin à l'âge de 14 ans et doit travailler pour subsister. Il est recueilli par la sœur de sa mère. À partir de 14 ans, Rokossovski fait de nombreux métiers pour subsister, dont la profession de dentiste. Il exerce cette profession pendant un temps, puis à 18 ans, il quitte définitivement son cabinet dentaire pour s'engager dans l'armée afin de défendre son pays. Il n'exercera jamais plus cette profession et ne quittera plus l'armée.



Maréchal Konstantin Konstantinovitch Rokossovski

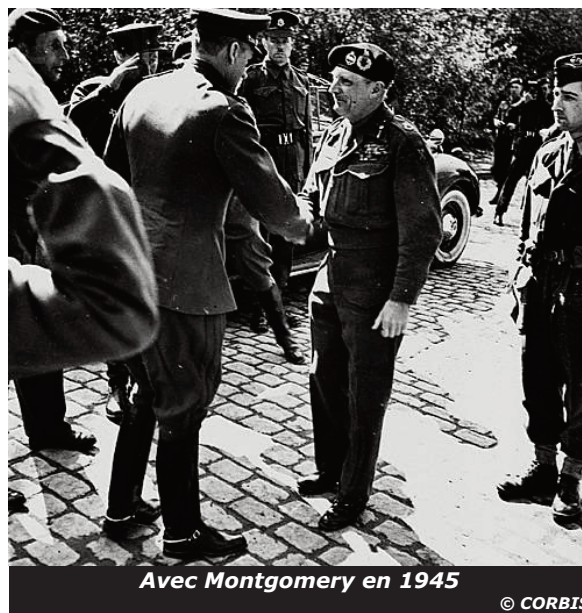
Domaine public

Il a 18 ans lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Par conviction, il s'engage alors dans l'Armée pour défendre son pays. Il ne la quittera plus. Il rejoint le 5^{ème} régiment de dragons de Kargopol. Ses actes de bravoure le distinguant, il est décoré plusieurs fois de l'Ordre de Saint-Georges. En 1917, il est nommé officier. À la fin de cette année-là, lorsque la révolte populaire éclate, ses sympathies bolcheviques le poussent à intégrer la Garde rouge, puis l'Armée rouge en février 1918. En 1919, le 7 mars exactement, il rejoint le parti communiste. Sa carte porte le numéro 239. Ses connaissances techniques lui permettent d'occuper des fonctions à responsabilités pendant la guerre civile. À la tête de la 5^{ème} brigade de cavalerie, il se bat avec acharnement sur le front de l'Est. En 1921, il reçoit la plus haute distinction militaire soviétique pour ses faits d'armes : l'Ordre du drapeau rouge.

Après la guerre civile, il obtient différents commandements en Extrême-Orient qu'il assume

avec brio. Le 30 avril 1923, il se marie. En 1925, il suit les cours de perfectionnement dans l'École de cavalerie. Il devient instructeur de 1926 à 1928, dans l'armée populaire révolutionnaire mongole. En 1929, il fait un passage à l'Académie Frounze. Il y apprend la notion d'opération en profondeur et est confondu par les théories développées par Toukhatchevski. En 1930, il reçoit le commandement de la 7^{ème} division de cavalerie de Samara. Un de ses subalternes n'est autre que Joukov. En 1936, il dirige le 5^{ème} corps de cavalerie de Pskov.

Lorsque Staline décrète l'élimination systématique de ses opposants et entreprend de purger son armée, Rokossovski est exclu du parti communiste le 27 juin 1937. Le 22 juillet, il est démis de ses fonctions et renvoyé de l'Armée rouge. Le 17 août, il est arrêté et emprisonné pour sabotage et espionnage au profit de son pays natal, la Pologne. Pendant près de 3 années, il reste enfermé et subit toutes sortes de sévices. Il perd 9 dents. Ses ongles sont arrachés. Il a 3 côtes brisées. À 3 reprises, ses geôliers lui font croire à sa prochaine exécution. Malgré tout, il s'accroche à la vie. Enfin, le 22 mars 1940, il est libéré grâce à l'intervention salvatrice du maréchal Chapochnikov. Il est blanchi de fait et peut rejoindre l'Armée rouge où il retrouve ses grade et fonctions. Le 4 juin 1940, il est promu au grade de major général. En novembre, il commande à un corps d'armée, la IX^{ème} blindée.



Avec Montgomery en 1945

© CORBIS

En 1941, Rokossovski est présent avec ses chars lors de l'affrontement de Lutsk-Dubno-Brody, pour retenir l'avancée de Von Runstedt en Ukraine. Il prend la tête de la 4^{ème} armée et parvient avec ses blindés à évacuer une partie des troupes soviétiques lors de la

bataille de Smolensk. En septembre, il dirige la 16^{ème} armée. Il le fait jusqu'en juillet 1942. Impliqué dans la défense de la capitale moscovite, tout comme à Dubno, il n'hésite pas à juste titre, à s'opposer aux directives de Joukov, son supérieur hiérarchique. Pour cela, la médaille de l'Ordre de Lénine lui est décernée¹.

Le 8 mars 1942, Rokossovski est grièvement blessé au cours des combats. Il séjourne à l'hôpital pendant de longs mois. Lorsqu'il retrouve son unité combattante, il est devenu lieutenant général. En juillet 1942, il dirige les opérations sur le front de Briansk. L'avancée des Allemands est si fulgurante qu'il limite les dégâts autant qu'il peut. Lorsque l'opération Uranus est décidée, il en commande l'aile nord. Alors que la VI^{ème} armée allemande est encerclée à Stalingrad par les troupes soviétiques, c'est encore lui qui reçoit des mains du maréchal Paulus, la capitulation des soldats allemands, le 31 janvier 1943².

Le 28 avril 1943, il est élevé au rang de général d'armée. Avec ses hommes, il combat les Nazis à Koursk du 5 juillet au 23 août 1943. Son dispositif défensif est si performant que les blindés allemands sont stoppés rapidement. Sa riposte vers Orel est d'une violence extrême. Les Allemands sont débordés. En octobre 1943, il devient chef des armées présentes sur le front de Biélorussie. L'opération Bagration, du 22 juin au 19 août 1944, voit le jour sous son impulsion, en parfaite association et coordination avec Joukov et Vassilievski.

Le 29 juin 1944, Konstantin Konstantinovitch Rokossovski devient maréchal de l'Union soviétique. Le 30 juin, il reçoit sa première étoile de héros de l'Union soviétique, distinction suprême. Il recevra la seconde le 1^{er} juin 1945.

De novembre 1944 à juin 1945, il est omniprésent en Prusse orientale et en Poméranie. Il entre dans la capitale allemande par le nord et fait la jonction avec les forces alliées dirigées par Montgomery, à la fin du mois d'avril.



Le 24 juin 1945, Staline lui demande de diriger la parade de la victoire sur la Place rouge.

En remerciements pour les services rendus, Staline le promeut commandant en chef des armées soviétiques en Pologne. En 1949, il est ministre de la Défense et vice-président du Conseil des ministres. En 1956, les manifestations populaires le conduisent à quitter ses fonctions et à regagner l'Union soviétique en 1957 où il retrouve ses prérogatives de vice-ministre de la Défense et du commandement du district militaire de Transcaucasie. En 1962, il prend sa retraite.

Il décède le 3 août 1968. Son urne funéraire a été scellée dans le mur du Kremlin.



Références bibliographiques

Beevor Antony, *Stalingrad*, Le Fallois (éd.), Paris, 1999.

Bertin C., *La Seconde Guerre mondiale*, Famot (éd.), Genève, 2004.

Boyle D., *La Seconde Guerre mondiale*, Gründ (éd.), Paris, 1999.

<http://fr.wikipedia.org>, *Constantin Rokossovski*, 2010, pp.1-4.

<http://www.universalis.fr>, *Rokossovski Konstantin Konstantinovitch (1896-1968)*, 2010, pp.1-2.

Krieg E., *La Seconde Guerre mondiale*, Crémille (éd.), Genève, 1994.



1 : Krieg, 1994 ; Boyle, 1999 ; Bertin, 2004.

2 : Krieg, 1994 ; Boyle, 1999 ; Beevor, 1999 ; Bertin, 2004 ; <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

L'insurrection de Varsovie (1ere partie)

Par Olivier Vallois

Nous vous présentons ici l'insurrection de Varsovie au jour le jour, du 27 août 1944 à son aboutissement cruel et héroïque le 5 octobre - date de la sortie des derniers régiments de l'AK (Armia Krajowa - Armée de l'intérieur NDLR). Une page de gloire dans l'histoire Polonaise, une page relativement sombre dans celle des Alliés. En tous cas, une page rarement considérée dans l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale.

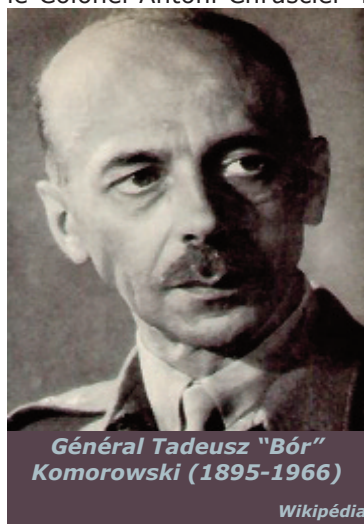
27.07.1944

Les Allemands réussissent à contrôler la panique. Des unités de la Police et de la SS, préalablement évacuées de la ville y reprennent leurs quartiers. Les bureaux reprennent leur travail.

- L'Armée Rouge s'empare de Garwolin et entame ses préparatifs en vue du franchissement de la Vistule à proximité de Magnuszew. Les unités motorisées allemandes arrivent dans le secteur de Modlin et Mlociny. Des renforts blindés se regroupent autour de Skierniewice et Żyrardów.

- À 10 h 00 du matin, commence un Briefing en présence de tout le commandement de l'Armée de l'Intérieur. Les opinions divergent quant à l'opportunité de déclencher une insurrection armée dans Varsovie. Après avoir discuté avec les représentants du gouvernement en exil, le Commandant en chef de l'Armée de l'Intérieur, le Général Tadeusz Komorowski "Bór" décide que la Bataille de Varsovie débutera au cours des jours suivants. La date exacte du soulèvement devra dépendre des développements sur le front et des actions allemandes.

- Vers midi, le Commandant du secteur de Varsovie, le Colonel Antoni Chruściel "Monter" tient le dernier briefing avec les commandants de district et les officiers de son état-major.



Général Tadeusz "Bór" Komorowski (1895-1966)

Wikipédia

- Vers 17 h 00, les autorités allemandes adressent un ordre de réquisition pour cent mille habitants, âgés de 17 à 65 ans, devant se présenter pour creuser des fortifications le long de la Vistule. Les travaux, devant durer dix jours, doivent commencer le lendemain.

- À 19 h 00, compte tenu de ces développements, le Colonel "Monter" ordonne la mobilisation, sans consultation préalable du Quartier-Général.

28.07.44

- Aux premières heures du jour, les unités de l'AK

reçoivent l'ordre du Colonel Antoni Chruściel "Monter". Partout dans la ville, la mobilisation se passe comme prévu, avec efficacité et rapidité. Aux environs de midi, des milliers de volontaires attendent l'heure « W » avec impatience...

- L'ordre de réquisition des cent mille habitants, tels que promulgué la veille par l'occupant est ignoré par la population. Il règne sur la ville une tension palpable.

- Devant l'absence totale de réaction de l'occupant, le commandement de l'AK décide de retarder le déclenchement de l'insurrection. L'ordre de mobilisation est annulé.

- À 16 h 00, par ordre du Colonel "Monter", la mise en alerte des troupes est annulée et celles-ci repassent en état « d'alerte simple ».

29.07.1944



Colonel Antoni "Monter" Chrusciel (1895-1960)

Wikipédia

- Tous les symptômes de la panique au sein de l'appareil militaire et civil allemand ont disparus.

- Les Allemands minent les ponts Poniatowski et Kierbedz et fortifient leur têtes de pont. Les rues sont sans cesse arpentées par des patrouilles de Police et de l'Armée.

- Le Général Tadeusz Komorowski "Bór" dé-cide que l'insurrection commencera à 17 h 00 le 1^{er} août 1944, de son côté, le Colonel Antoni Chruściel "Monter" rapporte qu'un laps de temps de 12 heures devrait être suffisant pour répéter la mobilisation.

30.07.1944

- Les Unités Soviétiques atteignent les abords de Praga à proximité de Radzymin, Wolomin et Okoniew.

- À Śródmieście, les journaux diffusés de façon confidentielle sont pour la première fois distribués dans la rue à la criée.

- Malgré une présence importante de la Police et de l'Armée allemande dans les rues, une atmosphère de détente prévaut dans la ville.

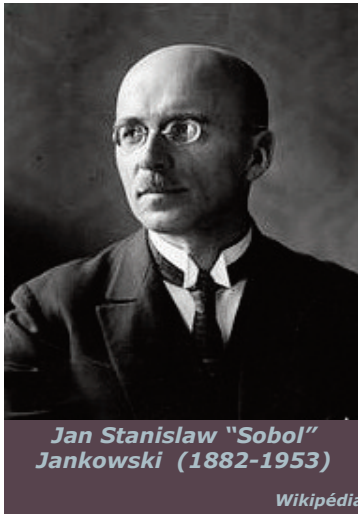
- Le Premier Ministre en exil à Londres, Stanisław Mikołajczyk arrive à Moscou pour entamer des discussions avec Staline.

31.07.1944

Le Général Reiner Stahel, nommé Commandant de la Garnison de Varsovie par Hitler, arrive en ville. Il a ordre de défendre les carrefours clés contre toute

insurrection avec tous moyens et force en sa possession.

- Lors du briefing du matin - au Quartier Général de l'AK - les chefs de l'armée secrète décident de retarder le déclenchement de l'insurrection.



Jan Stanislaw "Sobol" Jankowski (1882-1953)

Wikipédia

- Lors du briefing de l'après-midi, la reddition de la 73^{ème} Division allemande - défendant les faubourgs de la ville - est annoncée, ainsi que de vastes mouvements d'enveloppements effectués par les forces soviétiques autour de Varsovie. De plus, le Colonel Kazimierz Iranek-Osmecki "Heller" fait état du redéploiement de la Division Blindée « Hermann Göring » dans

Praga en fin d'après-midi. Après avoir analysé la situation, en présence et avec l'assentiment du Délégué du Gouvernement de la République de Pologne Jan Stanislaw Jankowski "Sobol", le Général "Bor" donne l'ordre au Colonel "Monter" de déclencher les opérations militaires le lendemain à 17 h 00.

- Les ordres encodés sont prêts à 20 h 00. À cause du couvre-feu, plusieurs groupes ne le recevront pas dans les temps.

- La mobilisation des forces insurgées sera applicable à 40 000/45 000 hommes, organisés en huit districts subordonnés au Commandement de l'AK de Varsovie et ses unités séparées. Ils conservent leurs codes d'origine :

I. Śródmieście - code "XXI", commandeur Lt. Col. Edward Pfeiffer "Radwan" ;

II. Żoliborz - code "XXII", Commandeur Lt. Col. Mieczysław Niedzielski "Żywiciel" ;

III. Wola - code "XXIII", Commandeur Maj. Jan Tarnowski "Waligóra" ;

IV. Ochota - code "XXIV", Commandeur Lt. Col. Mieczysław Sokołowski "Grzymała" ;

V. Mokotów - code "XXV", Commandeur Lt. Col. Aleksander Hryniewicz "Przegonia" ;

VI. Praga - code "XXVI", Commandeur Lt. Col. Antoni Żurawski "Bober" ;

VII. Province [Powiat] - code "XXVII", "Obroża", Commandeur Maj. Kazimierz Krzyżak "Bronisław" ;

VIII. Okęcie - code "XXVIII", Commandeur Maj. Stanisław Babiarczyk "Wysocki", "Gniewosz".

01.08.1944

À partir de 07 h 00, des messagers parcourent la ville en tous sens, portant l'ordre du Commandant de l'AK pour la ville de Varsovie, le Colonel Antoni Chruściel "Monter", de déclenchement de l'insurrection pour le 1^{er} août à 17 h 00.

- À 17 h 00, Heure "W", l'insurrection de Varsovie -

initialement appelée "soulèvement d'août" - est déclenchée. Dans certains districts de la ville, les combats commencent avant l'heure dite, c'est aux environs de 14 h 00 à Żoliborz, à Śródmieście et enfin à Wola juste avant 16 h 00.

- Près de 30 000 combattants de l'AK participent aux combats pour la ville de Varsovie. Les insurgés sont sous armés : on estime que moins de 10 % d'entre eux portent les armes. Ils font face à une garnison allemande de 20 000 hommes, entraînés et équipés pour la guerre. Les Allemands savent pouvoir compter de plus sur des unités blindées de première ligne, concentrées sur les deux rives de la Vistule, ainsi que sur un soutien aérien et d'artillerie.

- Le commandement de l'AK pour la région de Varsovie, avec à sa tête le Colonel "Monter", s'installe sur Jasna, dans le Victoria Hôtel tombé aux mains des insurgés.

- En de nombreux endroits, la Garnison Allemande parvient à repousser les rebelles. Parmi les objectifs prioritaires, les insurgés mettent la main sur :

- un magasin de vivres et uniformes sur Stawki,

- des casernements situés dans les bâtiments de l'école St Kinga sur Pkopowa, l'Institut Géographique Militaire sur Aleje Jerozolimskie,

- le bâtiment de l'Office municipal des transports à l'angle des rues Swietokrzyska et Marszałkowska,

- du plus haut gratte-ciel de la ville, le Prudential sur la Place Napoléon,

- le Bureau principal des Chemins de Fer au coin des rues Targowa et Wilenska dans Praga.



Les soldats de l'AK montent au combat

Le seul secteur de la ville que les insurgés parviennent à nettoyer de toute présence ennemie est la Vieille Ville. En clair, la Varsovie insurgée se compose de plusieurs centres de combat, divisés par les forces ennemies.

- Des objectifs stratégiques de première importance, tels que les ponts sur la Vistule, les gares, les terrains d'aviation ainsi que de nombreuses casernes allemandes restent aux mains de l'ennemi.

- Durant la nuit plusieurs milliers d'insurgés des secteurs de Żoliborz, Wola, Ochota et Mokotów évacuent la ville et se replient dans les forêts avoisinantes.

- Les civils, spontanément, se joignent aux opérations

des insurgés, aidant les soldats à édifier barricades et fortifications, à creuser des tranchées antichars, leur apportant de la nourriture, de l'eau, etc.

- D'après le commandant en chef des forces allemandes de Varsovie, le Lieutenant-Général. Reiner Stahel, les pertes en date du 1^{er} août se montent à 2 000 Polonais et 500 Allemands.

02.08.1944

Vers 09 h 00 une station radio, située dans l'usine Kamler, au coin de Okopowa et Dzielna dans le District de Wola commence à émettre. Le commandement de l'AK envoie une série de câbles à Londres, rapportant le déclenchement de l'insurrection et faisant état de la violence des combats. Les câbles réclament aussi aide et assistance.



Volontaires de l'AK combattant dans la vieille ville

- Les insurgés se rendent maîtres de l'ensemble de la vieille ville, et s'emparent d'un certain nombre d'objectifs prioritaires dans d'autres parties de la ville, tels que the State Securities Plant on Sanguski Street.
- Dans le nord, à Śródmieście, les insurgés s'emparent de différents centres de résistance, incluant le Bureau de Poste principal sur Napoleon Square, ainsi que le bâtiment de l'Arbeitsamt sur Malachowski Square. Dans la partie sud de Śródmieście, le chaos des premières heures de l'insurrection continue. Les insurgés s'emparent de la Centrale de Powisle et du bâtiment de la Sécurité Sociale à Czerniaków.
- À Żoliborz, les insurgés ne parviennent pas à s'emparer des positions allemandes essentielles. Au cours de la nuit du 1^{er} août, le commandant du district ordonne un retrait de ses forces dans la forêt de Kampinos. À l'aube, les troupes du secteur VIII du District VII « Obroza » commandées par le Capitaine Józef Krzyckowski "Szymon", lancent une attaque avortée sur le terrain d'aviation de Bielany.
- À Wola, les forces ennemies essayent de repousser les insurgés et de pénétrer dans la cité par l'ouest et Powazki. Les insurgés mettent en place une résistance efficace. Les soldats du bataillon "Zoska" s'emparent de deux Panthers.
- À Ochota, où il s'avère impossible de prendre le contrôle total du district et d'établir des communications avec les secteurs voisins de Wola et Śródmieście, le commandant du District, le Lt. Col. Mieczysław Sokołowski "Grzymała", déplace une quantité considérable de ses forces dans les forêts

voisines pendant la nuit du 1^{er} août. Tôt le matin, quelques uns engagent l'ennemi, à proximité de Peçice, et subissent de très lourdes pertes. Les unités qui sont restées en ville couvrent les arrières.

- À Mokotów, l'essentiel des unités du District V battent en retraite dans la forêt de Kabacki pendant la nuit du 1^{er} août. Les troupes restantes réussissent à surmonter la crise des premières heures de combat et s'emparent de la partie sud du District. Parmi leurs objectifs, les insurgés s'emparent d'une école sur Woronicza, mettant du même coup la main sur un stock considérable d'armes et de munitions.



Krystyna Kraheńska (1914-1944)

Wikipédia

- À Praga, les insurgés sont chassés des bureaux de la Direction des chemins de fer, à l'angle de Wileńska et Targowa.

- Krystyna Kraheńska, toubib "Danuta" au Poste de commandement "Jeleń", grièvement blessée au tout début de l'insurrection, meurt à l'hôpital. Elle avait rédigé une chanson populaire "Hej, chłopcy, bagnet na broń!", et façonné la statue de la Sirène de Varsovie.

03.08.1944

La Brigade RONA (Russkaya Osvoboditelnaya Narodnaya Armia) sous le commandement du Général renégat Bronisław Kamiński entre dans Ochota.

- Dans Ochota, Śródmieście et Wola l'ennemi utilise des civils comme boucliers humains, couvrant leurs attaques contre les tirs insurgés.
- Les unités ennemies mettent le feu aux maisons, massacrent les civils, essentiellement dans Wola, Mokotów et Ochota.
- À Śródmieście, les insurgés s'emparent de plusieurs objectifs stratégiques d'importance, le Centre de tri postal ferroviaire sur Aleje Jerozolimskie, à proximité de Zelazna, l'hôtel Dom Turystyczny sur Starynkiewicz Square et la caserne de la Police Allemande « Nordwache », à l'angle de Chlodna et Zelazna dans la partie sud de Śródmieście, et ils réussissent à s'emparer de l'essentiel de l'Institut de Technologie.
- Les Allemands attaquent depuis le Pont Poniatowski progressant vers la Gare centrale.
- Dans la Vieille Ville, les Forces polonaises s'emparent du Palais Blanc et prennent position dans l'Arsenal sur Długa ainsi que dans le Palais Mostowski.
- Par ordre du Commandeur de district, les unités du Lt. Col. Mieczysław Niedzielski "Żywiciel" retournent à Żoliborz.
- À Wola, l'ennemi exerce une pression forte sur les troupes insurgées. Vers 20 h 00, la Luftwaffe déclenche son premier raid de bombardement sur

Wola et le reste de Varsovie.

- Dans Mokotów, les insurgés fortifient la partie sud du district.



Bombardement sur Varsovie

• Réalisant que ses chances de s'emparer du district sont virtuellement nulles, le Lt. Col. Antoni Żurawski "Bober", commandant de l'AK, décide de cesser le combat. Les insurgés reprennent les travaux souterrains. À la mi-août, quelques-uns parviennent à traverser la Vistule à Silece, Sadyba et la forêt de Kampinos.

- Le Cadet Józef Szczepański "Ziutek" du Bataillon "Parasol" écrit le texte de la chanson "Pałacyk Michla".

04.08.1944

Les violents combats continuent autour de l'Aleje Jerozolimskie. Tôt le matin, une unité allemande de la 9. Panzer Division se fraye un passage depuis le Pont Poniatowski vers Grojecka.

- Pendant la nuit du 3 août, les insurgés s'emparent du rez-de-chaussée du bâtiment PAST situé sur Zielna. Après de féroces combats, ils abandonnent le bâtiment à l'aube.
- À l'est de la rue Krakowskie Przedmiescie, le groupe "Krybar" fortifie ses positions.
- Dans le sud de Śródmieście, les insurgés lancent une attaque de nuit contre le "Soldatenheim" situé dans l'école maternelle Królowa Jadwiga Grammar.
- L'état-major de l'AK pour le district de Śródmieście émigre des ruines de l'hôtel Victoria à l'immeuble de la Banque PKO à l'angle Świętokrzyska et Jasna.
- Les Troupes du Capitaine Józef Krzyczkowski "Szymon" se redéplient dans les secteurs d'Izabelin, Sierakow et Truskaw.
- À Żoliborz, les positions des insurgés en contact constant avec l'ennemi sont renforcées. Les troupes du Lt. Col. Mieczysław Niedzielski "Żywiciel" s'emparent de tout le secteur s'étendant entre Wilsona et l'Inwalidów Square et Aleja Wojska Polskiego.
- À Wola, les Allemands attaquent les barricades sur Wolska et Górczewska de manière ininterrompue. La Luftwaffe survole sans cesse la ville, soutenant l'infanterie et gênant la défense polonaise.
- Les troupes du Lt. Col. Jan Mazurkiewicz "Radosław" lancent une attaque contre le Ghetto de 1944 (Le Grand Ghetto de Varsovie à cette date n'existe plus Celle-ci échoue.

- Heinrich Himmler envoie de nouveaux renforts, dirigés par le Général de la Police Heinz Reinefarth et le SS BrigadeFührer Oskar Dirlewanger, qui disposent leurs formations dans le secteur occidental de Wola.



Gruppenführer Heinz Reinefarth (à gauche)

• La Brigade RONA du Gen. Kamiński passe de Okęcie à Ochota et entame des massacres de masse, assortis de violences, sacs et pillages. De petits groupes d'insurgés tiennent encore par ci par là.

• Mokotow est le théâtre de combats sanglants. Les Allemands massacrent 200 personnes dans le secteur de la Rue Olesinska.

- Le Poète, Cadet Krzysztof Kamil Baczyński "Krzyś", soldat au Bataillon "Parasol", meurt au Palais Blanc.

05.08.1944

• À partir de 01 h 00, le premier parachutage a lieu, annoncé par la radio la veille. Trois appareils britanniques lancent du ravitaillement dans le secteur des cimetières, l'hôpital Wolski et Fort Bem.

• Vers 07 h 00, les troupes du Général Reinefarth et la Brigade Dirlewagner lancent une attaque à grande échelle, essayant de se frayer un passage par les jardins Saski, d'ouvrir l'axe Est-Ouest depuis Wola jusqu'au Pont Kierbedz.



«... des massacres de masse commencent...»

• "Dimanche noir" à Wola – des massacres de masse commencent dans le district. Pendant les quelques jours suivants, environ 40 000 habitants du district sont massacrés. Quelques rares personnes parviennent à évacuer le secteur, passant par les rues Śródmieście et Okopowa. Les Allemands mettent le feu à tous les secteurs de Wola dont ils s'emparent.

• Vers 17 h 00 le bataillon "Zośka" s'empare du "Konzentrationslager Warschau", un camp de concentration situé sur Gęsia Street, et libère les captifs juifs – 324 hommes et 24 femmes, venant de différents pays européens.

- À Ochota, deux redoutes des insurgés, séparées l'une de l'autre, le Monopole du Tabac sur Kaliska,



Prisonniers libérés du camp de concentration de Gesia Street

commandé par le sous-lieutenant. Andrzej Chyczewski "Gustaw" et celle du n° 60 Wawelska ("Wawelska Redoubt") commandée par le sous-lieutenant Jerzy Gołombiowski "Stach", défendent les axes de progression principalement au Pont Poniatowski. Environ 300 insurgés défendent leur position face à des forces écrasantes de la brigade RONA.

- Le Col. Antoni Chruściel "Monter" décide de réorganiser les insurgés. Trois centres de bataille sont dessinés : Śródmieście, Sud et Nord.
- Le délégué du Gouvernement pour Varsovie, Marcei Porowski "Sowa" prend les pleins pouvoirs civils sur la ville de Varsovie et est nommé Président.
- Vers 19 h 00, le Lt. Gen. SS Erich von dem Bach, nommé par Himmler commandant en chef des forces allemandes combattant l'insurrection, arrive à Varsovie.



Barricade au pied du Building Prudential

06.08.1944

Au cours de la nuit du 5 Août, Mokotów préalablement isolé, parvient à rétablir les communications avec Śródmieście. L'officier commandant le dépôt sur Aleje Jerozolimskie, Elżbieta Ostrowska "Ela", se fraye un passage depuis Śródmieście vers Mokotów en passant par les égouts.

- À 06 h 00, les unités du Gen. Reinefahrt lancent une attaque contre les cimetières. Elles parviennent à repousser les insurgés, les troupes du groupe "Radoslaw" reprenant les cimetières Evangéliques et Calvinistes.
- Le Général Tadeusz Komorowski "Bór" décide d'évacuer de l'ancien poste de commandement - situé dans l'usine Kamler - son état-major ainsi que les

personnels du bureau du délégué, passant de Wola à la Vieille Ville. Le nouveau Poste de Commandement est situé dans une école au numéro six de la Rue Barokowa.

- Parallèlement à leur attaque contre Wola, les unités de Dirlwanger lancent un assaut contre la ligne des rues Chlodna et Elektoralna en direction de Żelazna Brama.
- Dans l'après-midi, les unités de dégagement allemandes se frayent un passage dans les jardins Saski. Elles font leur jonction avec le groupe du Général Stahel, isolé dans le Palais Brühl depuis le début de l'insurrection.
- Manquant cruellement d'armes et de munitions, le 9^{ème} Groupe, sous le commandement du Capitaine Gustaw Billewicz "Sosna", abandonne le quartier des brasseries sur Grzybowska et se replie sur Leszno. À partir de là, ils entament un repli vers la Vieille Ville au cours des jours suivants.

Après d'intenses combats, les troupes dirigées par le Capitaine Waław Stykowski "Hal" évacuent Wola et passent dans Śródmieście. Parmi leurs nouvelles affectations, se trouvent les bâtiments des Brasseries Haberbusch et Schiele sur Ceglana. Les stocks d'orge impressionnants se trouvant dans les entrepôts des brasseries sont les bienvenus pour les combattants et la population commençant à souffrir cruellement de la faim.

- La division de la ville en plusieurs secteurs est encore accrue, le Groupe du Nord se charge des secteurs des cimetières, de la vieille ville, Żoliborz et Kampinos Śródmieście est jointe à Powiśle et Czerniaków. Au Groupe du Sud, la charge de défendre Mokotów ainsi que Sadyba et les forêts de Kabacki et Chojnowski.



Jeune volontaire de l'AK. Les mineurs étaient théoriquement dévolues aux taches de messagers, estafettes et facteurs..

Dans Powiśle, le personnel de la Centrale produit du courant de façon incessante, tout en défendant ses positions sur Wybrzeże Kościuszkowskie.

Le service postal Scout commence à fonctionner dans Śródmieście, dirigé par le Sous-Lieutenant. Przemysław Górecki "Kuropatwa", lui-même chef scout.

À Pruszkow, dans un centre de tri ferroviaire, les Allemands ouvrent le premier camp de transit pour les civils évacués de Varsovie - le "Dulag 121". Plus d'un demi-million de civils évacués pas-seront par là.

07.08.1944

À Wola, les unités du Général Reinefarth attaquent depuis l'aube. Les insurgés sont repoussés depuis les secteurs des rues Chłodna Ogrodowa, Mirowski Square, le Marché Hale Miro-wskie et Żelaznej Bramy

Square. Les Allemands disposent de la haute main sur la ligne allant de Wolska et Chłodna jusqu'aux Jardins Sask. Les chemins d'accès aux Cimetières et à la Vieille Ville depuis Śródmieście sont coupés.



Photo: Jerzy Tomaszewski

«Le service postal Scout commence à fonctionner ...»

- Dans les secteurs des rues Chłodna et Elektoralna, les Allemands continuent les massacres de masse de civils. Les habitants de Varsovie sont transformés en « barricades vivantes ».
- Dans l'après-midi, la contre-attaque polonaise contre Mirowski Square débute, organisée par le Major Stanisław Steczkowski "Zagończyk". Au soir, les forces ennemies continuent de repousser les insurgés vers la rue Grzybowska et Grzybowski Square.
- Incapable de passer à Żoliborz, le Col. Karol Ziemski "Wachnowski" organise la défense de la Vieille Ville en tant que commandant du Groupe Nord.
- Dans Ochota, les unités RONA se déplacent vers l'est. La pacification violente du district continue.
- La construction d'une tranchée et d'une barricade commence au travers d'Aleje Jerozolimskie du nord au sud, entre les maisons 20 et 17. Jusqu'au dernier jour de l'insurrection, le franchissement d'Aleje Jerozolimskie par ce biais permettra de joindre les deux parties de Śródmieście, servant à évacuer les civils et à acheminer armes, munitions et ravitaillement.



Au début de l'insurrection, on fait encore des prisonniers

08.08.1944

- Dès les premières heures du jour, l'ennemi lance des attaques sur la Vieille Ville en provenance de

différentes directions, le long des rues Tłomackie et Bielańska, par le Teatralny Square vers l'Hôtel de Ville et depuis Rybaki. Au soir, les forces allemandes reculent sur leurs positions de départ.

- Les unités du Général Reinefarth attaquent le secteur des cimetières.
- À Żoliborz, les insurgés s'emparent des environs de l'Institut de chimie et de la caserne sur la rue Gdanska.
- À Ochota, la situation devient de plus en plus critique au fur et à mesure que les heures passent. Depuis la « Redoute Wawelska » les insurgés creusent un passage dans le sous-sol, permettant d'atteindre les égouts.
- À Kampinos, le Lt. Adolf Pilch "Dolina" organise le régiment "Palmiry-Młociny" composé des troupes venant de la forêt de Nalibocka, ainsi que des forces du VIII^{ème} secteur du VII^{ème} District "Obrozaé" et des districts avoisinants. Le Capitaine Józef Krzyczkowski "Szymon", commandant des forces de l'AK pour la forêt de Kampinos, recule avec ses hommes vers l'ouest et le Janówek - Brzozówka - Roztoka afin d'éviter de se retrouver isolé.
- Depuis le bâtiment de la Banque PKO à l'angle de Jasna et Świętokrzyska, la station de radio "Błyskawica" émet pour la toute première fois.

09.08.1944

- À Śródmieście, depuis un appartement surplombant Dabrowskiego Square, la Radio polonaise commence à émettre.
- À Śródmieście et Powiśle les insurgés repoussent les attaques ennemies les unes après les autres.
- Dans la Vieille Ville, les insurgés parviennent à contenir une attaque ennemie provenant du Pont Kierbedz par Zamkowy Square. L'Hôtel de Ville et la rue Miodowa sont sujets à des tirs incessants. Dans l'après-midi, la Luftwaffe bombarde la Place du Marché dans la Vieille Ville.
- L'état-major et les services du Groupe Nord entament les opérations.
- Une unité commandée par le Capitaine Gustaw Billewicz "Sosna" tente de détruire un train blindé tirant sur les positions insurgées depuis la Gare de Gdanski.



Récupération des parachutages alliés

- Les unités sous le commandement du Lt. Col. Jan Mazurkiewicz "Radosław" tiennent encore le secteur des cimetières, protégeant ainsi la Vieille Ville.
- À Ochota, les insurgés sont forcés d'évacuer les bâtiments de la "Redoute Kaliska". Pendant la nuit, une unité, sous le commandement du Sous-Lieutenant Andrzej Chyczewski "Gustaw", forte d'environ 90 hommes, passe dans la forêt de Chojnowskie. L'ennemi continue ses attaques contre la « Redoute Wawelska ».
- À Mokotów, le Régiment "Baszta" s'empare du secteur bordant les rues Puławska, Szustra, Aleje Niepodległości et Woronicza. Les insurgés dans Dolny Mokotów tiennent leurs positions dans le secteur de Mączna, Przemysłowa, Rozbrat, Szwoleżerów et Podchorążych.
- À Moscou, au cours des discussions avec le Premier Ministre Stanisław Mikołajczyk, Staline propose un pont aérien pour aider Varsovie.

10.08.1944

- À Wola, et malgré la pression ennemie, les insurgés parviennent à tenir leur positions sur Okopowa, le secteur des cimetières et la rue Stawki.
- À Powiśle, les insurgés renforcent leurs positions. L'artillerie allemande continue à bombarder la Centrale fournissant du courant à toute la ville.
- À Ochota, les unités de la RONA continuent à pacifier le quartier. La « Redoute Wawelska » continue à repousser les attaques ennemies. Au soir, après deux jours passés à creuser, les défenseurs du réduit établissent un passage par les égouts.
- Dans l'après-midi, l'aviation allemande lance des tracts appelant la population à évacuer la ville.
- Pendant la nuit du 9 août, les avions britanniques apparaissent au dessus de Śródmieście et Mokotów et effectuent des parachutages d'armes et de munitions. Le premier parachutage d'armes atteint les troupes dans Kampinos.



Mortier automoteur de 600 mm «Karl» utilisé pour détruire Varsovie

11.08.1944

- Les Allemands déclenchent une attaque générale sur la rue Okopowa, le secteur des Cimetières et les ruines du Ghetto. Face à la supériorité numérique écrasante de l'ennemi, les troupes, commandées par le Lt. Col. Jan Mazurkiewicz "Radosław" battent en retraite après

avoir essuyé de lourdes pertes vers la rue Stawki. La défense de Wola s'effondre, la rue Stawki devient le point de défense le plus éloigné sur l'ouest couvrant la Vieille Ville.

- Les Allemands attaquent la Vieille Ville depuis Mariensztat et les ruines du Château et depuis Teatralny Square. En plus des bombardements aériens quotidiens, la Vieille Ville est à son tour bombardée par l'artillerie allemande depuis Praga sur la rive orientale de la Vistule.
- Pendant la nuit du 11 août, la garnison de la Vieille Ville reçoit des parachutages d'armes et de munitions.
- Le dernier point de résistance dans Ochota, la "Redoute Wawelska" s'effondre. Les troupes commandées par le sous-Lieutenant Jerzy Gołembiewski "Stach" évacuent le secteur par les égouts en direction de Śródmieście et Mokotów. Les unités de la RONA s'emparent d'Ochota et descendent vers Aleje Jerozolimskie Street, se rapprochant de Starynkiewicza Square.

12.08.1944

- Violents combats pour les rues Stawki et Leszno sans interruption. Dans l'après-midi, les insurgés reprennent une école et les entrepôts sur Stawki, que les Allemands avaient pris quelques heures plus tôt. Le Maj. Waclaw Janaszek "Bolek" prend le commandement du groupe "Kedyw" après la blessure du Lt. Col. Jan Mazurkiewicz "Radosław".



Photo: Sabina Zdzianka

les combattants des égouts
Les femmes furent très actives dans les sous-sols.

- Les insurgés repoussent les attaques ennemies sur les barricades des rues Podwale, Świętojańska, Piwna, Senatorska et Miodowa, contre l'Hôtel de ville et le Palais Blanc. Les Allemands déclenchent une attaque de grande envergure contre les Jardins Krasinski, le Palais Mostowski et les barricades sur Leszno.

• Il est décidé de déplacer le Quartier Général de l'AK de l'école située au 6 Rue Barokowa, sous le feu ennemi, pour le bâtiment du Ministère de la Justice, au 7 Długa.

- Dans le secteur du Starynkiewicza Square, les unités de la RONA lancent une attaque. Après de violents combats, l'ennemi force les unités du groupe "Chrobry II" à reculer, passant par le réservoir d'eau, le poste central des égouts, l'Hôtel Tourist, l'Institut de

Géographie Militaire et le Bureau de District. "Chrobry II" tient encore le nord d'Aleje Jerozolimskie, s'accrochant au bureau des chemins de fer Dom Kolejowy et aux bureaux du tri postal ferroviaire. Au même moment, les troupes ennemies attaquent le long de la rue Grzybowska et depuis Chłodna le long des rues Żelazna et Waliców. L'attaque est repoussée.

13.08.1944

- Les Allemands lancent une attaque en force contre la Vieille Ville. Depuis Wybrzeże Gdańskie, ils attaquent la rue Bolesław, depuis la Gare de Gdańsk – la rue Bonifraterska, et le secteur des rues Dzika – Stawki et Pokorna. Depuis les ruines du ghetto, ils attaquent la rue Nalewki et les jardins Krasiński, depuis les rues Leszno – Długa, Tłomackie et Bielańska, et depuis Teatralny Square – l'Hôtel de ville. Après de violents combats, s'étendant sur plusieurs heures, et malgré de lourdes pertes, les insurgés réussissent à repousser l'essentiel des attaques ennemies. Ils finissent par abandonner la rue Stawki, et se replient sur la rue Rymarska. Avec la prise de la rue Stawki, les Allemands achèvent l'encerclement de la Vieille Ville.

- Au soir, les soldats du Bataillon « Gustaw battalion amènent rue Kilińskiego une voiture blindée abandonnée par les Allemands sur une barricade rue Podwale. Bourée d'explosifs, la voiture explose devant la maison au numéro 1 tuant 300 personnes, civils et combattants.

- Les communications entre la Vieille Ville, où se trouve le QG de l'AK, et Śródmieście, où est localisé le PC du Col. Antoni Chruściel "Monter", sont coupées. Vers 20 h 00, une attaque est lancée par des unités séparées, commandées respectivement par le Lt. Marian Krawczyk "Harnaś" et le Capitaine de Cavalerie Henryk Roycewicz "Leliwa" ainsi que des éléments du groupe "Chrobry II". L'objectif est de rétablir une connexion entre Śródmieście et la Vieille Ville. Vers 01 h 00, l'attaque s'épuise dans le secteur du Marché Mirowskie.

- Au cours de la nuit du 13 août, les troupes du régiment "Baszta" attaquent depuis Mokotów vers Śródmieście. L'attaque cesse face à des tirs ennemis incessants. Les insurgés subissent de lourdes peines. Ils ne parviennent pas à s'emparer de la caserne des SS située dans une école à l'angle des rues Kazimierzowska et Narbutta Streets, ainsi que de la Maison Wedel au coin des rues Puławska et Madalińskiego.

- Le Cinéma "Palladium", sur Złota Street, diffuse le premier film d'information sur l'insurrection.

14.08.1944

- Durant la nuit du 13 août, l'aviation alliée effectue plusieurs opérations de parachutage sur Śródmieście.

- À 10h30, le Commandant en chef de l'AK, le Général Tadeusz Komorowski "Bór", ordonne aux forces de l'AK stationnées en dehors de la capitale de voler au secours de leurs camarades dans Varsovie.

- L'attaque allemande contre la Vieille Ville en provenance de l'ouest continue. Les troupes ennemies frappent depuis Leszno le long de Tłomackie en direction de la rue Bielańska. De violents combats

continuent pour une barricade et le bâtiment PAST sur la rue Tłomackie. Au soir, les troupes du Major Gustaw Billewicz "Sosna" et du Capitaine Stefan Kaniewski "Nałęcz" repoussent l'ennemi sur sa ligne de la rue Przejazd.

- Vers midi, l'ennemi attaque Muranów, au départ de la forteresse Traugutt, de la Gare Gdański et de la rue Stawki en direction du dépôt de tramways situé rue Sierakowska. Les Allemands réussissent à placer un « coin » entre le groupe "Radosław" et celui commandé par le Lt. Col. Jan Szypowski "Leśnik". Vers 16 h 00, les insurgés reprennent les positions perdues, subissant néanmoins de très lourdes pertes dans la bataille.

- Dans la forêt de Kampinos, Le Capitaine Józef Krzyczkowski "Szymon" reçoit ses ordres du Colonel Karol Ziemiński "Wachnowski". Les troupes doivent se tenir prêtes et se porter sur leurs positions d'attaque initiale dans le secteur de Powązki et les cimetières juifs. La manœuvre a pour objet de joindre les forces de la forêt de Kampinos et celles combattant à Muranów.

- Le réseau de distribution d'eau cesse de fonctionner.

- L'évacuation dramatique de l'hôpital Maltański sur la rue Senatorska commence, les malades et les blessés sont dirigés sur Śródmieście.

- Rue Bartoszewicza, les soldats du groupe "Krybar" s'emparent d'un véhicule blindé de transport de troupes qu'ils surnomment "Jaś". Après la mort de leur chef, ils changeront le nom du véhicule en "Szary Wilk" – le nom de guerre de l'officier – afin d'honorer sa mémoire.



Kubus, véhicule blindé maison

15.08.1944

- Les insurgés célèbrent dignement le jour du Souvenir.

- Pendant la nuit du 14 août, l'aviation alliée reprend ses parachutages d'armes et de munitions sur Varsovie. Les Allemands parviennent à abattre trois des vingt appareils.

- L'ennemi attaque la Vieille Ville depuis les Jardins Krasiński en direction du Square Teatralny. Les troupes allemandes parviennent à s'emparer du Palais Mostowski, le bâtiment étant repris de nuit par les hommes du bataillon "Wigry". Au soir, les Allemands

attaquent une barricade érigée devant la Banque Polski sur la rue Bielańska et le Couvent des Canonnières sur le Square Teatralny. Les insurgés résistent avec l'énergie du désespoir.



Mortiers «fait-maison» par les insurgés

- À 10 h 00, les Allemands lancent une attaque contre la partie nord de Śródmieście, utilisant des moyens sans précédent dans cette partie de la ville. Ils attaquent depuis le nord le long des rues Żelazna, Waliców, Ciepła, Rynkowa et Graniczna, et depuis l'ouest le long des rues Srebrna, Sienna, Pańska, Prosta, Łucka et Grzybowska. Au même moment, les positions des insurgés sont soumises à un bombardement intensif, essentiellement autour de la Gare de tri postal et le bâtiment Dom Kolejowy. Les troupes commandées par le Capitaine Waław Stykowski "Hal" et les unités du groupe "Chrobry II" parviennent à repousser l'adversaire sur ses positions de départ.

- Depuis les Jardins Saski, l'ennemi continue à bombarder Napoleon Square. Le plus haut bâtiment de Varsovie, le Prudential, est la proie des flammes. Des incendies éclatent aussi rue Moniuszki, Sienkiewicza et Mazowiecka.

- Dans Mokotów, deux officiers hongrois sont arrêtés. Le Lt. Col. Stanisław Kamiński "Daniel" va les utiliser comme officiers de liaison pour établir le contact avec le commandement des troupes hongroises stationné à Zalesie, à proximité de Varsovie. L'unité "Jeleń" commandée par le Capitaine de Cavalerie Lech Głuchowski "Jeżycki" prend position dans le fort Legiony Dąbrowskiego.

- À 22 h 00, une unité d'environ 730 soldats, dirigée par le Lt. Col. Wiktor Ludwik Konarski "Victor", sort de la forêt de Kampinos et part au secours de la Vieille Ville. Dans le secteur de Powazki, le commandant doit abandonner son attaque, ayant perdu le contact avec les autres unités, tandis qu'un certain nombre de ses hommes parviennent à rejoindre Zoliborz. Le reste bat en retraite dans la forêt.

16.08.1944

- Au petit matin, l'ennemi fait pleuvoir sur la Vieille Ville un tonnerre de feu. Les Allemands parviennent à s'emparer du couvent des Canonnières sur Teatralny Square. Plusieurs tentatives pour reprendre le bâtiment échouent. Le Major Mieczysław Chyżyński

"Pełka" parvient à repousser de violentes attaques ennemies contre l'usine sur la rue Sanguszki Street venant des rues Rybaki et Zakroczymska. L'attaque allemande dirigée contre la Place du Marché dans la Vieille Ville échoue devant des barricades farouchement défendues sur les rues Podwale, Piwna et Świętojańska.

- Pendant la nuit, les bataillons "Czata 49" et "Zośka" lancent une attaque en vue de faire leur jonction avec les unités venant de la forêt de Kampinos. Le Bataillon "Czata 49" parvient à repousser les Allemands de la Rue Stawki et tient ses positions environ trois heures. Une attaque du bataillon "Zośka" s'effondre dans le secteur de la rue Nalewki.

- L'attaque ennemie contre la partie nord de Śródmieście se poursuit.

- Le Major Alfons Kotowski "Okoń" arrive à proximité de Laski pour prendre le commandement des troupes de la forêt de Kampinos, et est chargé d'organiser une attaque de dégagement de la ville.

- Deux poètes de premier plan, le Cadet Zdzisław Leon Stroiński "Chmura" et son ami Tadeusz Gajcy "Topór", sont tués dans les ruines d'une maison sur Przejazd .

- Staline notifie aux Premiers ministres Churchill et Mikołajczyk que les autorités Soviétiques se désolidarisent de la "Warsaw disturbance."



Sur la barricade

17.08.1944

- D'intenses tirs ennemis sur la Vieille Ville, de nombreuses maisons sont détruites. Des bâtiments tels que la Cathédrale Saint Jean, l'Église de la Visitation de la Vierge Marie dans la Ville Nouvelle, et l'Hôtel de Ville sur Teatralny Square sont la proie des flammes. La Luftwaffe bombarde la Place du Marché dans la Vieille Ville ainsi que les rues Miodowa, Kapucyńska et Hipoteczna. De violents tirs d'artillerie frappent le bâtiment de la Sécurité d'État sur la rue Sanguszki.

- Dans l'après-midi, des unités d'infanterie allemande, soutenues par des blindés attaquent le dépôt des tramways à Muranów depuis la gare de Gdański et la Forteresse Traugutt. Le dépôt est défendu par les troupes du Lt. Col. Jan Szykowski "Leśnik" et des membres du Bataillon "Czata 49". Les insurgés repoussent l'attaque ennemie.

- Au soir, les Allemands attaquent une barricade sur la Rue Leszno en utilisant un groupe de femmes comme bouclier humain. Les insurgés parviennent néanmoins à repousser l'ennemi.

- Les Allemands font une nouvelle tentative pour s'emparer de la partie nord de Śródmieście. Ils attaquent depuis la Rue Towarowa et par le nord, le long des rues Żelazna, Waliców, Ciepła, Rynkowa et Graniczna. Depuis le sud et les secteurs de Starynkiewicza Square ainsi que ceux de la Gare de Frêt, ils bombardent l'Hôtel des chemins de fer et la Gare Postale. Les insurgés parviennent – une fois de plus – à repousser les attaques ennemies. Les Allemands s'emparent de la caserne de la Police sur la rue Cielpa, ainsi que du dépôt de ravitaillement de la Compagnie « Pluton » sur la rue Grzybowska.



MG 42 Prise à l'ennemi...

- Dans l'après-midi, l'ennemi attaque depuis les Saski Gardens en direction des rues Królewska et Marszałkowska. Vers 21 h 00, grâce à l'arrivée in-extremis de renforts, les insurgés parviennent à reprendre leurs positions initiales.

- Au Sud de Śródmieście, les combats se poursuivent de façon incessante dans le secteur se trouvant compris entre la Rue Polna, l'Institut de Technologie et la Rue Wspólna.

- Dans Żoliborz, les insurgés parviennent à repousser une attaque lancée depuis l'Institut de Chimie en direction du Henkła Square mais subissent de très lourdes pertes dans la bataille.

- Dans Mokotów, sur ordre du Col. Antoni Chruściel



... mais les SS ont aussi les leurs

"Monter", les hommes du Lt. Col. Stanisław Kamiński "Daniel" prennent position dans les secteurs de Sielce et Sadyba. Il lui est ordonné de préparer des actions coordonnées avec les troupes venant de la forêt de Chojnowskie et essayant d'entrer dans Varsovie.

Les heures écoulées, aussi tragiques soient-elles, ne laissent pas présager l'horreur qui attend la ville martyre lorsque le siège prendra fin le 5 octobre 1944.

À suivre dans un prochain Histomag'44.

Bibliographie

Récits de survivants :

Chodarakowski - l'insurrection de Varsovie.

J. Kuliski - Morts, nous vivons.

J. Zapadko - Le bataillon parasl.

S. Likiernik - the devil's luck.

J. Rossman - in the warsaw sewers.

Ouvrages :

S. Korbonsky - Fighting Warsaw.

A Borowieck - Destroy Warsaw.

G. Bruce - the warsaw uprising.

N. Davies - Uprising.

Mc Lean - The cruel hunters.

Chodakiewicz - the Warsaw Uprising - perceptions & realities.

et une dizaine d'ouvrages photos sur le sujet.

Sources photos

<http://www.sppw1944.org>

<http://www.warsawuprising.com>



La chute des États baltes : de Narwa à Memel

Par Antoine Merlin

Cet article retrace les opérations militaires s'étant déroulées entre le 1^{er} février 1944 (date à laquelle l'Armée rouge, ayant récemment libéré Leningrad de son long siège meurtrier, arrive à la frontière estonienne de 1939) jusqu'en janvier 1945, quand de nombreuses unités allemandes sont enfermées dans la « Poche de Courlande », et quand, à part cette poche, la totalité des États baltes sont sous contrôle soviétique, après d'âpres combats, et malgré une résistance acharnée, qui perdurera sous forme de « maquis » jusqu'au début des années 50 !

Organigramme allemand de février 1944 :

XXVI Armee Korps

SS-Obergruppenführer Anton Grasser

11. ID
58. ID
214. ID
225. ID

XXXXIII Armee Korps

SS-Obergruppenführer Karl von Oven

61. ID
170. ID
227. ID
Feldherrnhalle Panzergrenadier Division (déplacée par la suite).

III. SS-Panzer Korps

SS-Obergruppenführer Felix Steiner

11. SS Panzergrenadier Division «Nordland» (volontaires européens, essentiellement scandinaves ou finlandais).
4. SS Panzergrenadier Brigade «Nederland» (volontaires néerlandais).
20. SS Division «Estland» (volontaires estoniens).

Autre unités :

2. et 3. Bataillons de police estoniens.
Régiment estonien «Reval».
Divers bataillons de gardes-frontières et de police estoniens.
752.PzJäg-Bat
502.sPz-Abt

La présence de plusieurs divisions au sol de la Luftwaffe (9^{ème}, 10^{ème} et 12^{ème} Luft-Divisionen) est datée du 1^{er} Janvier 1944 (OdB de la 18. Armee, comprenant les L. et LIV. Armee-Korps).
Soit environ : 123 540 soldats, 32 chars (Tigers I de la 502. SPz-Bat), 137 appareils en état de vol.

Organigramme soviétique :

2^{ème} Armée

Lieutenant General Ivan Fedyuninsky

43^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Anatoli Andreyev
109^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Ivan Alferov
124^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Voldemar Damberg

8^{ème} Armée

Lieutenant General Filip Starikov

6^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Semyon Mikulski
112^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Filip Solovov

59^{ème} Armée

Lieutenant General Ivan Korvnikov

117^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Vasili Trubachev
122^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Panteleimon Zaitsev

Autres détachements :

8^{ème} Corps de Fusiliers Estonien - Lieutenant General Lembit Pärn [17]
14^{ème} Corps de Fusiliers - Major General Pavel Artyushenko
124^{ème} Division de Fusiliers - Colonel Mikhail Papchenko
30^{ème} Corps de Fusiliers de la Garde - Lieutenant General Nikolai Simonyak
46^{ème}, 260^{ème} and 261^{ème} Régiments de Chars lourds de la Garde
1902^{ème} Régiment indépendant d'artillerie motorisée
3^{ème} Corps d'artillerie de choc - Major General N. N. Zhdanov
3^{ème} Corps Blindé de la Garde

Soit environ : 200 000 soldats, 2 700 canons d'assaut et chars (dont 100 chars lourds appartenant au 3^{ème} Corps Blindé), plus une couverture d'environ 800 appareils des VVS. Le nombre de pièces d'artillerie est estimé à 1 500.



Waffen-SS attendant l'ennemi dans leurs tranchées, février 1944

Le Front de Narwa.

Le 1^{er} février 1944, l'Armée rouge atteint les frontières de l'Estonie après la grande offensive lancée le 14 janvier. Le feld-maréchal Walter Model est nommé commandant du Groupe d'Armées Nord ou du moins de ce qu'il en reste.

Après l'effondrement du Front de Leningrad, les

Allemands ont stabilisé une nouvelle ligne défensive le long des berges de la rivière Narwa, qui depuis toujours représente la frontière historique et géographique entre l'Estonie et la Russie. C'est précisément sur ce fleuve que le commandement allemand a décidé de stopper l'offensive soviétique.



Position d'artillerie soviétique lors des offensives d'avril 1944 sur le front de Narwa

La 20^{ème} Division estonienne de la SS passe sous le commandement du III^{ème} SS-Panzerkorps de Félix Steiner, comprenant la 11^{ème} SS-Division Nordland et la SS-Brigade Nederland. Les unités estoniennes sont positionnées au sud, en protection du flanc méridional du dispositif défensif allemand.

Les attaques russes débutent le 2 février mais sont toutes repoussées au prix de lourdes pertes des deux côtés. Pendant deux semaines successives les attaques continuent et de nouveaux combattants sont engagés dont les unités estoniennes.

Entre le 14 et le 16 février, le 1^{er} Bataillon du 45^{ème} Régiment de la 20^{ème} SS-Division Estland, conduit par le SS-Hauptsturmführer Harald Riipalu, lance une contre-attaque pour repousser une pénétration des forces soviétiques qui ont traversé le lac Lammijarv proche de Meerapalu. Complètement prises par surprise les unités soviétiques sont massacrées sous le feu et l'impétuosité des Estoniens et laissent sur place plus de deux mille tués.

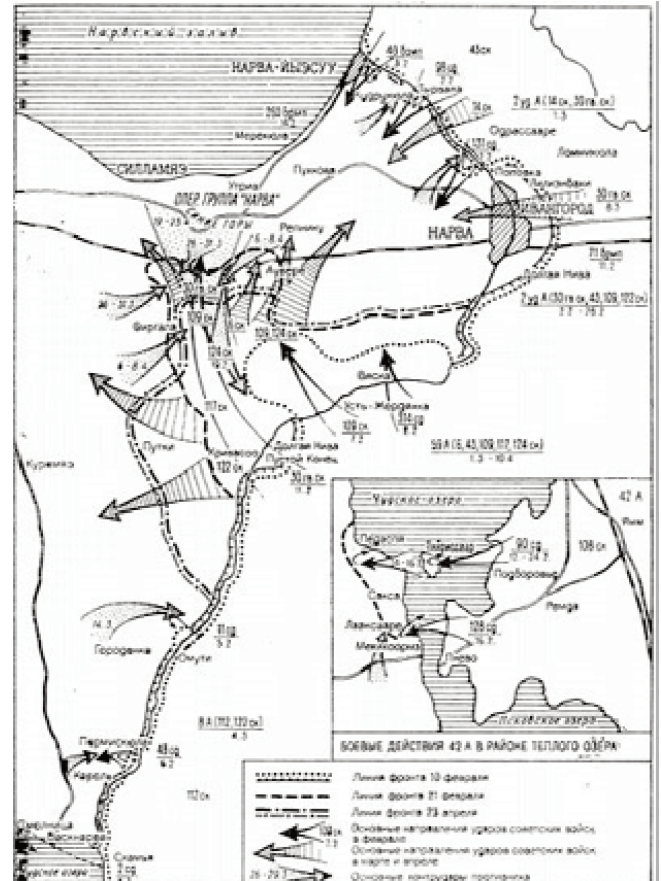
À partir du 24 février, toutes les unités de la 20^{ème} SS-Division Estland sont engagées dans la contre-offensive générale contre la tête de pont soviétique le long du front de Narwa.

Le 2^{ème} Bataillon du 46^{ème} Régiment sous les ordres du SS-Hauptsturmführer Rudolf Bruus détruit les unités



Mitrailleuse Maxim soviétique en position durant la bataille

soviétiques qui tiennent la tête de pont de Riigiküla.



Carte des opérations, correspondant aux opérations menées du 10 février au 23 avril 1944 (état-major soviétique)... les poussées soviétiques tant au nord qu'au sud de Narwa sont contrées par les défenseurs, avec de lourdes pertes des deux côtés, mais globalement, c'est une victoire défensive allemande. Les tentatives soviétiques de mars (voir plus loin) sont également un échec, malgré de lourds bombardements tant aériens que d'artillerie.

Harald Nugiseks

Le 1^{er} Bataillon de ce régiment, sous les ordres du SS-Obersturmbannführer Erwin Meri, est engagé quant à lui contre des unités ennemies positionnées entre Vaasa et Vepsaküla : l'infanterie russe ayant réussi à effectuer quelques pénétrations entre les positions allemandes.

Les Hollandais du bataillon du Génie de la Division SS Nordland parviennent à colmater ces brèches après de furieux combats et réussissent à repousser les Soviétiques sur la rive orientale.

Peu après, suite à une nouvelle attaque massive, les Russes reprennent pied sur la rive occidentale du fleuve à Ssiverti, menaçant ainsi le nord des positions allemandes à Narwa. Le commandement allemand envoie alors sur place toutes les unités encore disponibles de la Division SS Nordland. Il s'ensuit de durs combats au corps à corps dans le cimetière de Ssiverti qui change de mains à plusieurs reprises. Les combats se déplacent finalement dans le village où les Russes ont réussi à renforcer leurs positions. Les combattants de la Division SS Nordland, ayant besoin de renforts, voient finalement arriver des volontaires SS estoniens organisés dans un petit groupe de combat sous les ordres du SS-Unterscharführer Harald

Nugiseks (chef de la 1^{ère} Compagnie du 1^{er} Bataillon du 46^{ème} Régiment SS estonien).

Ce n'est qu'après de violents et sanglants affrontements que les unités russes de la rive occidentale de la Narwa sont encerclées et anéanties. Pour cette action, Harald Nugiseks, âgé de 22 ans, reçoit la Croix de Chevalier et est mentionné dans la revue allemande «Signal».

Défense désespérée.

Défaits sur le champ de bataille, les Russes tentent de faire peser leur supériorité en matériels et en hommes pour retourner la situation militaire en leur faveur.

Dès le début du mois de mars, l'artillerie et l'aviation soviétiques commencent à pilonner Narwa ainsi que les positions allemandes autour de la ville. Un déluge de feu et de flammes réduit la cité en un tas de décombres. Puis ils reprennent leur attaque avec infanterie et formations blindées, ne réussissant qu'à ouvrir de petites brèches dans la ligne de défense allemande.

Communiqué des Forces Armées allemandes du 9 mars 1944.

« Au sud-ouest de Narwa, notre contre-attaque continue de gagner du terrain et à briser la résistance ennemie. La 20^{ème} Division SS estonienne, sous les ordres du Commandant Augsburg, appuyés par les volontaires allemands du SS-Panzerkorps, a détruit la tête de pont ennemie sur le fleuve Narwa après de durs combats qui ont infligé de lourdes pertes aux Soviétiques. »

Communiqué des Forces Armées allemandes du 11 mars 1944.

« Au nord du Front oriental, les Bolcheviques ont attaqué au nord-ouest de Narwa, dans la zone d'Ostrov, à Pleskau et à Narwa, avec de très importants effectifs d'infanterie appuyés par des chars et par des chasseurs-bombardiers. Une tentative de rompre notre ligne de défense a échoué face à la forte résistance offerte par les unités de l'armée, de la Waffen-SS et des volontaires estoniens. Les pénétrations locales ont été immédiatement anéanties. L'ennemi déplore la perte de plus d'une centaine de chars... ».

Le 17 mars les Russes attaquent tout le long du Front de la Narwa avec vingt divisions et un appui massif de blindés et d'aviation, sans toutefois réussir à briser un tant soit peu la résistance allemande. Le 7 avril, les Allemands contre-attaquent en direction de la tête de pont de Auvere. À ces opérations prennent part également les unités du 47^{ème} Régiment de la Division SS Estland.

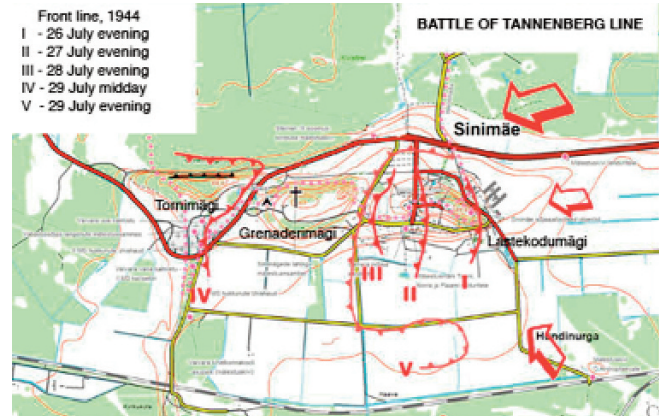
En juillet, les attaques soviétiques en Carélie sur le Front finlandais amènent la Finlande à la capitulation, et le Front estonien se trouve encore plus menacé. C'est ainsi que la décision est prise d'abandonner la ville à l'ennemi, après des mois de résistance acharnée et héroïque.

Juillet 1944, Tannenberg, Prise de Narwa

La décision est prise de déplacer plus à l'ouest le III^{ème} SS-Panzerkorps, à environ vingt kilomètres de Narwa près de Siminaed, le long d'une nouvelle ligne défensive appelée Tannenbergstellung sur la route

Narwa-Riga.

Le dispositif défensif allemand vient s'appuyer sur les Montagnes bleues, une série de trois collines appelées Orphelinat (Kinderheim), Grenadier (Grenadier) et 69.9 (ou colline de l'amour).



Carte des opérations sur la Ligne «Tannenberg» lors du début de l'offensive soviétique, entre le 26 et le 29 juillet 1944 : profitant de l'opération Bagration contre le Groupe d'Armées centre, l'Armée rouge, étant au courant du départ de plusieurs unités allemandes du front de Narwa, décide d'enfoncer les lignes allemandes au même moment. Suite à une lourde préparation d'artillerie et aérienne, 3 divisions de fusiliers soviétiques, soutenues par deux régiments de chars, s'élancent contre les lignes allemandes ; ces combats furent par la suite dénommés «bataille de la Waffen SS européenne», en effet, la moitié des effectifs (sur un total de 22 300 hommes) sont estoniens, et les autres bataillons sont composés de Flamands, Néerlandais, Danois, Suédois, Wallons.... Au total, très peu de soldats «allemands» !

Les volontaires estoniens et deux compagnies du bataillon de pionniers de la Division SS Nordland prennent position sur les collines Grenadier et 69.9. Fin juillet les Russes commencent à lancer des assauts contre la nouvelle ligne de défense allemande.

Sur la colline «Grenadier» les volontaires estoniens se battent valeureusement en repoussant les uns après les autres toutes les attaques ennemies, bien que chaque bataillon estonien doive affronter une division soviétique entière. Les jours suivants, après que la Luftwaffe ait durement frappé les positions soviétiques, les Russes lancent une nouvelle attaque qui inflige de lourdes pertes à toutes les unités, déjà très affaiblies, du III^{ème} SS-Panzerkorps allemand.

Une autre tentative soviétique de prendre de flanc les forces allemandes en direction de Auvere est stoppée par les volontaires estoniens du 1^{er} Bataillon du 45^{ème} Régiment de la Division SS Estland, sous les ordres du SS-Sturmbannführer Paul Maitla, et par le bataillon de fusiliers (ex Narwa), sous les ordres du SS-Hauptsturmführer Hando Ruus (le seul Estonien à être décoré de la Croix allemande en or).

Du 26 juillet au 10 août, le 45^{ème} Régiment estonien se bat de manière ininterrompue sur la colline «Grenadier», perdant malheureusement entre 50 et 60 % de ses effectifs. Mais les volontaires blessés et tous ceux qui peuvent encore tenir une arme continuent de se battre contre la horde soviétique. Pour témoigner de leur reconnaissance, les Allemands décerneront à Riipalu et Maitla la Croix de Chevalier.

Communiqué des Forces Armées allemandes du 1^{er} août 1944.

« À l'ouest de Narwa, l'ennemi n'a pas pu poursuivre la poussée de son offensive à cause des lourdes pertes subies les jours précédents. Le III^{ème} SS-Panzerkorps allemand, sous les ordres du SS-Obergruppenführer et Général der Waffen-SS Steiner, avec la Division SS Nordland, la Brigade SS Nederland, la 20^{ème} Division SS estonienne, la 11^{ème} Division d'infanterie et toutes les autres unités, a défendu vaillamment le Front. »



Éléments de la 20^{ème} SS Division estonienne en action près de Narwa, en juillet 1944

Les 22 000 hommes du groupe «Narwa», avec 7 Panthers, une soixantaine de StuGe, environ 80 pièces d'artillerie, et 49 appareils en état de vol parviennent à repousser pendant plus de 10 jours 136 000 soldats soviétiques, ces derniers déclarant la perte de 157-159 chars sur un total de 286 avant le début des opérations, le 25 juillet (plus environ 45 chars d'assaut).

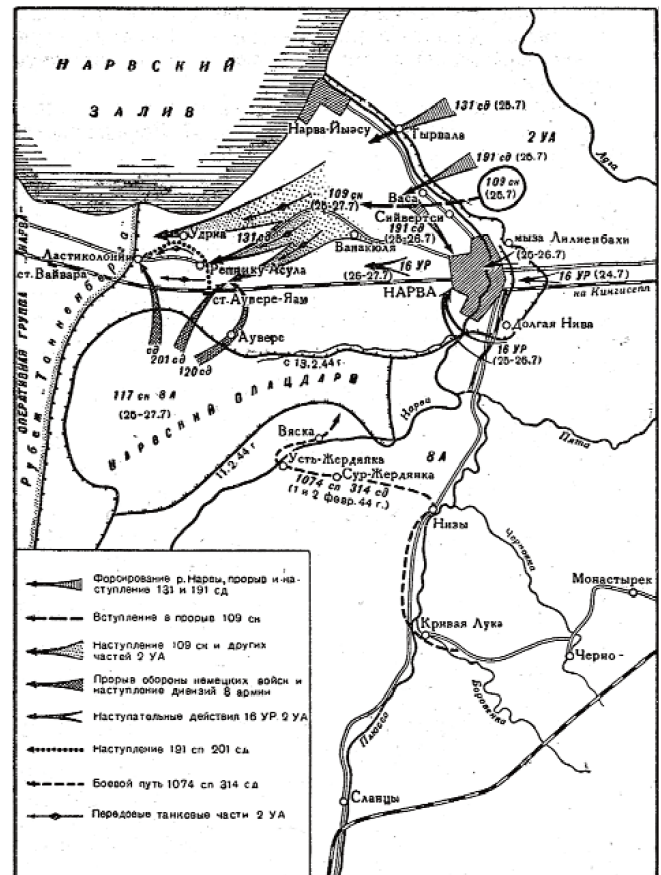
Les Soviétiques doivent faire face à une résistance acharnée, d'une rare violence, de la part des Waffen-SS... Ces derniers utilisent tout ce qui est en leur possession (Panzerfaust, mines, explosifs, canons antichar...) pour arrêter les chars soviétiques. Le manque de munitions oblige parfois les soldats SS à ramasser les armes soviétiques des soldats tombés. Les 70-80 pièces d'artillerie allemandes tirent le maximum d'obus sur les positions ennemies, certains observateurs allemands n'hésitant pas à faire tirer les pièces sur leur propre position une fois entourée de troupes ennemies.

Comme dit ci-dessus, la résistance fanatique des soldats SS donnera lieu à de nombreuses récompenses, et plusieurs citations à l'ordre du jour dans les journaux de propagande et sur les rapports d'Hitler.

1 700 hommes environ tués du côté allemand, plus 700 disparus, et 7 500 blessés, et ce, en perdant une grande partie des appareils disponibles (essentiellement des Ju 87 Stuka) ; les Soviétiques perdent environ 35 000 hommes (morts et disparus) et 135 000 blessés, ces derniers chiffres n'étant que des estimations basées notamment sur le pourcentage d'hommes valides en date du 7 août 1944 (date d'arrêt de l'offensive) par rapport au total du 25 juillet (en prenant en compte que les Soviétiques firent parvenir de nombreux renforts). Les archives russes ne semblent pas avoir encore donné de chiffres exacts.

Pourtant, la bataille de Tannenberg n'est qu'un «épisode» de l'offensive soviétique, qui est lancée à la fois au nord et au sud du dispositif allemand, et qui, malgré de lourdes pertes, est considérée comme une victoire russe, la ville de Narwa étant prise le 26 juillet, obligeant les Allemands à reculer en Estonie, se rapprochant de Tallin. Sur les 35 000 soldats alignés, les pertes s'élevèrent à 2 500 pour les Allemands... mais ceux-ci perdent la «Festung» Narwa ; côté soviétique, les pertes sont de 4 600 (morts et disparus) et 18 000 blessés. Les objectifs ne sont qu'à moitié remplis : la ville de Narwa est bel et bien prise, les Allemands reculent, mais le Groupe d'Armées Nord n'est en aucun cas anéanti, comme prévu, et les Allemands parviennent à s'accrocher sur plusieurs lignes de défense, notamment dans le secteur de Sinimäed, menant aux opérations actuellement connues sous le nom de «bataille de Tannenberg». Les dernières avancées cessent le 10 août, pour des gains relativement faibles et le groupe d'Armées Nord est peu «entamé».

---CARTE n°3---



Carte des opérations autour de Narwa entre le 25 juillet et le 10 août 1944 (rappelons que la bataille dite «de Tannenberg» se déroule conjointement avec les 201^{ème} et 256^{ème} Divisions de Fusiliers [plus de nombreux appuis] du 26 juillet 1944 au 6 août).

Manœuvres soviétiques de contournement

Pendant que les combats se poursuivent dans les Montagnes bleues, les Russes engagent une manœuvre de contournement au sud, en direction de la Lettonie et de l'Estonie. L'offensive soviétique a pour objectif Riga, la capitale de la Lettonie, afin de couper en deux le dispositif défensif allemand dans les Pays baltes.

Traversant le fleuve Narwa au sud du lac Peipus et de la ville de Pleskau, les Russes remontent au nord pour prendre à revers les forces allemandes d'Estonie septentrionale. Ils prennent Petseri le 11 août et Voru le 13 août. À Sangaste, un groupe blindé soviétique est repoussé par un régiment estonien de gardes-frontières. Afin d'éviter que le III^{ème} SS-Panzerkorps soit pris au piège, le commandement allemand ordonne le repli de la ligne Tannenberg pour établir une nouvelle ligne défensive le long de la voie ferrée Pleskau-Jacobstadt, avec au centre la ville de Tartu (Dorpat).

Précisément à Tartu, une contre-offensive est organisée pour mettre un terme à la retraite des troupes allemandes vers la Lettonie et pour contenir l'assaut soviétique lancé au sud du lac Peipus.

Le III^{ème} SS-Panzerkorps doit intervenir avec un groupe de combat sous les ordres du SS-Brigadeführer Jurgen Wagner, appuyé par les derniers Panther et Sturmgeschütz du bataillon blindé de la Division SS Nordland. Il y a aussi des volontaires hollandais, flamands et des Estoniens de la Omakaitse armés de vieux fusils.

Le 25 août commence la bataille pour Dorpat (Tartu en estonien). Les Russes sont arrêtés par un groupe de combat, sous les ordres du SS-Obersturmbannführer Rebane, et par les SS wallons de Degrelle. Les volontaires européens réussissent à contenir l'offensive russe pendant toute une journée, à la fin de laquelle la ville finit par tomber aux mains des Soviétiques. Les combattants se positionnent plus au nord.

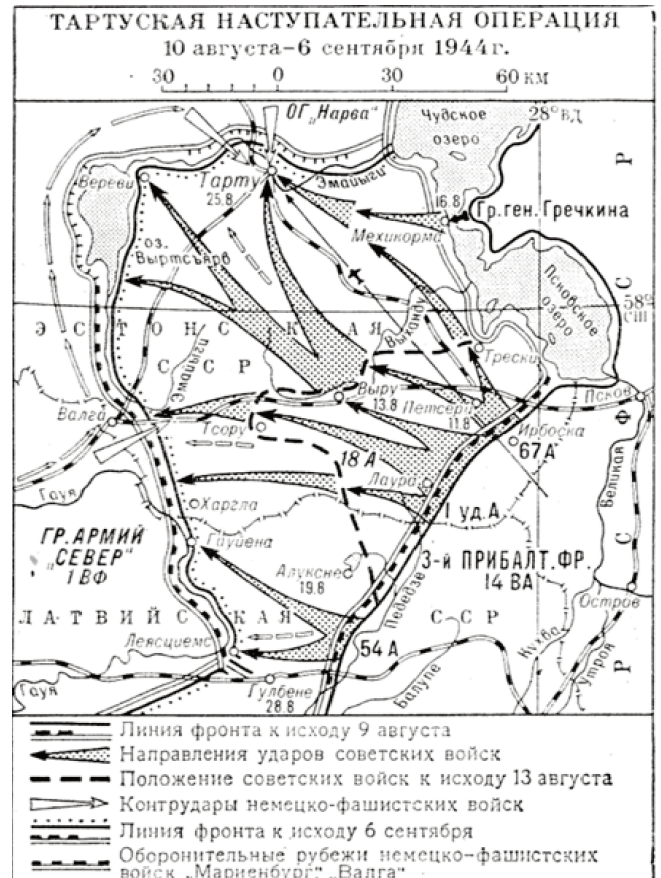


Obersturmbannführer Alfons Rebane (1908-1976)
Officier de réserve dans l'armée estonienne lors de l'invasion par les troupes soviétiques, emprisonné, évadé, il commande un groupe de partisans résistant à l'occupant russe. Il rejoint la Wehrmacht lors de l'arrivée des allemands en 1941 puis la 20^{ème} SS division «Estland» lors de sa création au début de 1944.

le 3^{ème} Bataillon du 46^{ème} Régiment SS estonien, sous les ordres du SS-Hauptsturmführer Voldemar Parlin, stoppe les Russes à l'intérieur de Pupatsvere, avec des pertes considérables, trente quatre tués et cent trente six blessés. À l'issue de ce combat quarante quatre Croix de Fer sont distribuées.

Cette offensive soviétique permet la capture de Tartu, le 26 juillet 1944, et l'établissement de têtes de pont dans la région... dès le 3 septembre 1944, les Allemands et les Estoniens contre-attaquent,

parvenant à atteindre la banlieue nord de Tartu, mais sans réussir à prendre la ville, bloqués notamment par les 128, 291 et 321^{ème} Divisions de Fusiliers soviétiques. Néanmoins, les Soviétiques ne parviennent pas à avancer vers l'ouest, et une prise rapide de l'Estonie n'est pas possible, malgré les efforts. Outre les lourds dégâts causés à la ville de Tartu (notamment son Université, très reconnue), les Allemands/Estoniens perdent environ 20 000 hommes (blessés, morts et disparus), et les Soviétiques 70 000 hommes (dont 13 000 morts).



Carte des opérations 10 août - 6 septembre 1944

(Si le document est en russe, nous pouvons nous repérer grâce aux dates et n° indiqués sur la carte ; «Тарту», traduction de l'alphabet cyrillique depuis la carte, signifie «Tartu» !)

Évacuation

L'offensive soviétique se poursuit sans interruption : ses trois objectifs principaux sont Reval au nord, Pernau au centre et Riga au sud. Le 4 septembre, les Finlandais concluent un armistice avec les Russes, compliquant la situation militaire sur le Front balte.

Le 10 septembre, le SS-Obergruppenführer Felix Steiner doit se rendre au Quartier Général de Hitler à Rastenburg. Le Führer lui ordonne d'abandonner l'Estonie et dans le même temps de stabiliser une tête de pont à Reval pour permettre l'évacuation par la mer de toutes les forces allemandes quittant le Front estonien. L'opération d'évacuation de Tallin par la mer continue jusqu'au 22 septembre quand les derniers navires allemands lèvent l'ancre avec à bord soldats et civils, grâce au sacrifice des volontaires européens et aux Waffen-SS estoniens. En peu de jours la Kriegsmarine réussit à évacuer plus de 80 000 soldats avant que la ville tombe aux mains des Russes. 43 000

soldats estoniens et 24 000 civils abandonnent leur propre patrie pour se réfugier en Allemagne. Certaines unités estoniennes, surtout celles de Omakaitse, préfèrent rester combattre jusqu'à la fin, se sacrifiant dans une ultime défense de leur Nation. Environ 30 000 soldats estoniens restent cachés dans les forêts pour reprendre la guérilla contre les forces d'invasion soviétiques.

Le 23 septembre, le port de Pernau tombe à son tour aux mains des Soviétiques après avoir été défendu pendant trois jours par les volontaires hollandais de la Brigade SS Nederland. Les unités du III^{ème} SS-Panzerkorps et les unités de la 20^{ème} Division SS estonienne se retirent vers Riga, engageant immédiatement de durs combats contre les avant-gardes soviétiques au sud-est de la ville.

Invasion de la Lettonie

Laisant la 227^{ème} Infanterie-Division et quelques unités secondaires défendre la ville de Riga, le gros des forces allemandes se replie en Courlande, dynamitant les ponts et voies ferrées derrière lui, ce qui mène aux combats dans la poche de Courlande jusqu'en mai 1945.

La ville de Riga est prise entre le 10 et le 12 octobre, pour être entièrement sous contrôle le 13, et le 17 octobre les dernières forces allemandes sont repoussées. Malgré la séparation entre le Groupe «Narwa» (évacué depuis les ports estoniens) et le reste du Groupe d'Armées «Nord», les Soviétiques ne parviennent pas à anéantir les deux fronts allemands, bien qu'ils prennent Tartu, Tallin, Riga, aboutissant à la réoccupation soviétique de l'Estonie, d'une grande partie de la Lettonie, et plus au sud, d'une partie de la Lituanie.

Entre le 27 septembre et le 24 novembre 1944, les îles, notamment dans le Golfe de Riga, sont prises par les Soviétiques, après des débarquements amphibies réussis.



14 octobre 1944 - L'armée rouge occupe Riga

Invasion de la Lituanie

En Lituanie, le 3^{ème} Front de Biélorussie lance une offensive contre la 4^{ème} Armée et la 5^{ème} PzDiv. (reclassée comme XXXIX. Panzer-Korps) et la 3^{ème} Panzer-Armee (WXXXVI. Armee-Korps et quelques unités affectées à la défense de Vilnius) ; les 33, 31, 39 et 5^{ème} Armées lancent l'offensive le matin du 5 juillet 1944, avec la 5^{ème} Armée Blindée de la Garde et la 11^{ème} Armée de la Garde, bien que ces unités soient déjà en action lors des offensives sur et dans la

région de Minsk. La ville et sa garnison (dont de nombreux Waffen-SS et des soldats de la Brigade Kaminski) sont encerclées entre le 7 et 8 juillet, et doivent s'appuyer sur des défenses datant de la Première Guerre mondiale.



2 SU-76 soviétiques sur une route lituanienne, non loin de Vilnius

L'aérodrome de la ville, défendu par des éléments du 16^{ème} Régiment de Parachutistes (Luftwaffe) est pris le 10 juillet, pendant que les unités soviétiques s'approchent du centre-ville, face aux Panzer-Grenadiere 399 et à l'Artillerie-Regiment 240 de la 170^{ème} Infanterie-Division, ainsi que des éléments de la 256^{ème} ID.

Le 12 juillet, les éléments non-encerclés de la 3^{ème} Panzer-Armee, et de la 6^{ème} Panzer-Division contre-attaquent à l'est/sud-est de Vilnius, prenant à revers les forces soviétiques affaiblies par des semaines de combat, et n'ayant pas eu le temps de protéger leurs flancs. Au soir, la liaison est établie avec la garnison de Vilnius, et environ 4 000 hommes parviennent à quitter la ville avant que le couloir ne soit définitivement fermé le 13 juillet, durant l'après-midi, par la 5^{ème} Armée Blindée de la Garde ; 12 000 soldats sont néanmoins piégés dans la ville, répartis entre deux poches, dont les derniers combats ont lieu le 15 juillet, avant que les derniers hommes ne se rendent aux Soviétiques.

À noter que des soldats des forces de résistance polonaise tentent de bloquer la 6^{ème} PzDiv, bien que les Soviétiques n'aient jamais pris en compte la tentative polonaise de bloquer les renforts allemands.

Durant la bataille, l'officier Karl Plagge (http://en.wikipedia.org/wiki/Karl_Plagge) tente de sauver les Juifs du camp de travail HKP 562, bien qu'un grand nombre aient été assassinés par la Waffen-SS avant l'arrivée de l'Armée rouge.

Le même 3^{ème} Front de Biélorussie (5^{ème} Armée Blindée de la Garde en tête) lance une offensive en direction de Kaunas, autre grande ville lituanienne, le 28 juillet 1944, repoussant la 3^{ème} Panzer-Armee (XXVI et IX Korps, et les restes de la 6^{ème} PzDiv.), le flanc nord de la 4^{ème} Armee (XXXIX. Panzer-Korps et 7^{ème} PzDiv.), et les restes des divisions anéanties par l'opération Bagration. Le 1^{er} août 1944, la 33^{ème} Armée soviétique parvient aux premières maisons de Kaunas, la ville étant prise le lendemain. Les forces soviétiques continuent vers l'ouest, avançant de presque 50 kilomètres, avant de s'arrêter, le 29 août, affaiblies pour réorganiser leurs lignes de ravitaillement et passer à la défensive.



Soldats allemands dans le secteur de Memel (actuellement Klaïpeda en Lituanie).

Les Soviétiques mènent plusieurs offensives, notamment contre Memel et les ports lituaniens afin de séparer les Groupes d'Armées Nord et Centre, chose faite à la mi-octobre 1944, ce qui oblige les dernières troupes allemandes à s'organiser en Courlande (jusqu'à la fin de la guerre) et sur Memel (poche anéantie en janvier 1945 suite aux offensives en Prusse Orientale), malgré plusieurs tentatives allemandes de conserver un couloir entre les deux groupes d'Armées, notamment l'opération «César», entre le 16 et le 27 septembre 1944.



Position de FlaK détruite à Kaunas, après la prise de la ville par l'Armée Rouge

Cet isolement du groupe d'Armées Nord, composé essentiellement des 18^{ème} et 16^{ème} Armée, mène à la création de la «poche de Courlande», dans laquelle 200 000 soldats allemands et lettons sont bloqués jusqu'au 9 mai 1945... Hitler n'acceptera jamais de l'évacuer, pensant en faire une base de départ pour d'éphémères contre-offensives.

Ces opérations, globalement connues comme «l'offensive de la Baltique», permettent aux Soviétiques de réoccuper les États baltes, et d'en faire des RSS (Républiques Socialistes Soviétiques) pendant presque 60 ans, malgré une dure résistance de la part des combattants baltes, notamment au sein de la Waffen-SS, durant toute l'année 1944. Ces combats, parmi les plus violents de la guerre, virent l'occupation de trois États, subissant une colonisation russe jusqu'en 1991, et encore considérée comme un traumatisme de nos jours. Actuellement, la «reconnaissance» des combattants Waffen-SS comme soldats baltes à part entière, considérés parfois comme «libérateurs», fait beaucoup de bruit,

notamment vis-à-vis des associations de mémoire (Holocauste notamment). Certains de ces événements ont entraîné des «heurts» diplomatiques entre la Russie, qui aujourd'hui encore nie sa politique imposée dans les États baltes, et les gouvernements estonien, lituanien et letton.



Carte des opérations dans les États baltes, correspondant à «l'offensive de la Baltique», entre le 14 septembre 1944 et le 24 novembre 1944.

SOURCES

M. Afiero, *Nordland : i volontari europei sul fronte dell'est*, Marvia Edizioni.

M. Afiero, *I volontari stranieri di Hitler*, Ritter editrice.

W. Tiedeke, *Tragedy of Faithful : a history of the III° SS-panzer-Korps Fedorowicz* Publishing.

Daniel Laurent, *Volontaires Estoniens dans la Waffen-SS*, in

Bundesarchiv

http://en.wikipedia.org/wiki/Alfons_Rebane

<http://www.histoquiz>

<http://www.antraspasaulinis.net>

www.flamesofwar.com

<http://www.feldgrau.com>

<http://www.valka.cz>

<http://www.battlefield.ru>

Les espagnols de l'Armée rouge

Par Philippe Chollier

Nous accueillons dans ce numéro la première contribution de notre ami Philippe Chollier, connu sur notre forum sous le pseudo de philo931. Hispanophone, Philippe s'intéresse à l'histoire des Espagnols et nous parle ici de ceux qui étaient sur le front de l'Est. Non, pas de la Division Azul de Franco, mais de ceux qui étaient « en face »...

Daniel Laurent

Avant de parler de l'invasion allemande et du conflit qui suivit, il est nécessaire de présenter la communauté espagnole sur le territoire soviétique. La plus grande part des 6 402 espagnols installés en URSS sont les enfants réfugiés (« niños de la guerra »), répartis dans des grandes villes, dans des familles d'accueil et des institutions (2 895 garçons et filles) et leurs accompagnateurs (122 personnes). Sont aussi présents, des militants politiques et leurs familles (891 adultes et 87 enfants), des officiers supérieurs de l'armée républicaine en formation à l'académie militaire supérieure de Frunze, la majorité des membres d'une promotion d'élèves pilotes en formation (157 présents depuis 1939), des marins de la marine marchande (67). La majorité des autres pilotes de l'armée de l'air républicaine est venue, par ses propres moyens, dans leurs avions, d'Espagne en URSS lors de la défaite républicaine.

Après la fin de la guerre civile espagnole, en France, on peut voir des représentants de l'ambassade soviétique sillonner les camps de réfugiés de mars à septembre 1939 pour proposer des emplois en Union soviétique. Ainsi, un certain nombre d'ex-combattants de l'armée républicaine rejoignent leurs compatriotes en Russie. Certains d'entre eux entrent dans des écoles techniques, d'autres intègrent l'académie de Frunze. Il faut aussi ajouter 2 103 autres personnes venues vivre en URSS entre 1920 et 1940, recensement effectué par l'historien russe Andréï Elpatevski.

Dès les premiers jours de juillet 1941, est créée à Moscou la 4^{ème} compagnie spéciale formée exclusivement d'Espagnols. Cette compagnie est partie intégrante du 1^{er} régiment de la division spéciale motorisée du ministère de l'Intérieur. La majorité des engagés sont des vétérans de la défense de Madrid. Fins politiques, leurs chefs savent faire accepter tant leur organisation « autonome » que leur présence au sein des dispositifs de défense soviétique. Cette compagnie, dirigée par Peregrín Pérez Galarza et son commissaire politique Celestino Alonso, célèbres pour leur courage lors de la bataille de Madrid, est rapidement déployée autour de Moscou. D'autres Espagnols sont regroupés au sein d'une section de mortier du 79^{ème} régiment de la Garde de Moscou, des officiers espagnols encadrent le 2^{ème} bataillon de la 1^{ère} brigade autonome chargée des missions spéciales. Des volontaires espagnols sont sur le front devant la fabrique de locomotive Kolonna, près de Moscou au sein d'autres unités de la Garde.

En quelques semaines, ils et elles sont présents dans tous les contingents constitués pour l'urgence, la défense des villes. Certains participent à la défense de la fabrique de tracteurs de Jarkov. D'autres sont positionnés autour des usines d'automobiles à Moscou, à Gorki et devant le Kombinat électrique de Leningrad.

Les premiers engagés au combat sont les pilotes. Au moment de l'invasion, trois pilotes espagnols sont en formation à l'académie militaire de Frunze afin d'intégrer l'armée soviétique : Antonio Arias Arias, Domingo Bonilla et Juan Lario Sánchez. Comme leurs compatriotes, ils insistent pour participer à la bataille du fait de leur statut d'ex-pilotes de l'armée républicaine espagnole, ce qui leur est finalement accordé en août 1941. On regroupe avec eux 15 ex-pilotes de la République espagnole dans une unité sous la responsabilité du NKVD. Envoyés à l'aérodrome Chkalov près de Moscou, ils reçoivent une rapide instruction et sont envoyés dans l'Oural. Basés initialement à Aramil, du fait de l'avancée allemande, ils s'installent à Svedlovsk, où se trouvent les installations de l'Institut d'expérimentation scientifique des forces aériennes. Dès le lendemain de leur arrivée, les pilotes espagnols apprennent la mission qui leur est confiée. Organisés en « guérilla » aérienne, ils doivent attaquer l'arrière des troupes allemandes avec des avions maquillés. Ces avions, acquis avant 1940, étaient des Messerschmitt Bf 109 E-3, des Bf 110 C-4, des Junkers Ju 88 K-1 et des Dornier Do 215 B-3. La vie de cette mission est courte : après quelques sorties, les pilotes sont déplacés à l'aérodrome de Bykovo pour participer à la défense de Moscou, intégrant la 1^{ère} brigade aérienne fin 1942. Par la suite, de nouveaux pilotes espagnols intègrent cette unité, pour la plupart des jeunes réfugiés ayant atteint l'âge de s'engager. L'un des plus jeunes, Luis Lavín Lavín, enfant réfugié arrivé en 1937 en URSS, entre à l'école de pilotage à 15 ans en octobre 1940. En avril 1941, avec sept de ses compatriotes, il rejoint l'académie supérieure d'aviation de Chkalov. Huit de ces pilotes seront même qualifiés d'As soviétiques car ils auront de nombreuses victoires à leur actif. Une partie des pilotes formés entrent en action à bord de Pe-2 et de II-2 pour soutenir les régiments d'assaut tandis que les autres effectuent de nombreuses missions d'observation de nuit. Sur un total de 88 pilotes espagnols qui participent aux combats, on peut évoquer certains parcours.

Antonio Arias Arias, né en 1915, engagé dans les milices qui défendent Madrid, reçoit une formation de pilote et s'illustre durant la guerre civile espagnole au sein de la 4^{ème} escadrille. Après la défaite, il séjourne dans les camps d'Argelès et de Gurs pour finalement rejoindre l'URSS en août 1939. Il y participe à la défense de Moscou au sein de la 1^{ère} brigade aérienne et termine la guerre comme chef d'escadrille près de Vologda.

Manuel Zarauza Clavero est né en 1917, il s'engage comme volontaire dans l'aviation républicaine et

s'illustre aux commandes de biplans I-15 « Chato ». Il rejoint la France avec son avion et est détenu au camp d'Argelès. Il rejoint ensuite l'URSS et se fixe à Jarkov. Il se présente aux autorités soviétiques dès les premiers jours de la guerre. As de l'aviation, il est crédité de 20 victoires personnelles et participe à plus de cent combats aériens. Il termine le conflit avec le grade de colonel.

Après la « stabilisation » du front, le contingent espagnol, la 4^{ème} compagnie spéciale du 1^{er} régiment de la division spéciale motorisée du ministère de l'Intérieur, est envoyé en formation quelques mois pour acquérir les techniques du combat partisan : déraillement de trains, attaques d'arrière garde, organisation de sabotages divers, renseignements stratégiques...

Quinze espagnols sont à l'origine du premier détachement partisan en Ukraine en mai 1942. Les Espagnols sont présents au sein des groupes de partisan dans le Kouban (haut Caucase), en Crimée, en Biélorussie, dans la région de Moscou, dans la région baltique et vers les lacs autour de Leningrad.

Parachutés à l'arrière des lignes allemandes, ces combattants sans uniforme constituent, avec les populations locales et les soldats dispersés, les premiers groupes de combat. Miguel Boixó termine le conflit comme major de l'Armée rouge et chef d'un détachement partisan. Miguel Bascañana est lui chef d'un bataillon partisan, Joaquin Feijó, chef de détachement. José Fusimana Fabregas, capitaine de l'armée rouge et d'un détachement de partisan en Crimée ; Matéo Merino, colonel de division ; Marcelino Usatorre, major de division ; Alejo Vela, major de bataillon. On dénombre plus de 700 combattants espagnols intégrés au sein des groupes de partisans.

Du nord au sud du front, derrière les lignes, les combattants espagnols organisent, encadrent, commandent d'importants groupes de combat. Ils s'y illustrent par leur vaillance et il n'est pas très étonnant de constater que de nombreux Espagnols rejoignent l'état-major général des groupes de partisans.

Issu de l'académie militaire supérieure de Frunze, Santiago Aguado, ancien officier supérieur de l'armée populaire espagnole, devient lieutenant-colonel dans l'armée soviétique, professeur à l'école de guérilleros de la région de Moscou et plus tard instructeur de l'armée yougoslave. Vicente Carrión est, lui, colonel à l'état-major des groupes de partisans ; Enrique Soler, capitaine à l'état-major ; Jerónimo Casado, major chef de brigade est nommé à l'état-major ; José Asuncion, capitaine à l'état-major.

D'autres Espagnols issus de la 4^{ème} compagnie, intègrent des unités soviétiques comme par exemple Rafael Alhama qui termine la guerre comme major dans une unité de blindés. Ils sont présents durant toutes les batailles de Moscou à Berlin, particulièrement dans les unités de sapeurs et de mortiers de la Garde.

Durant tout le siège de Leningrad, des Espagnols, pour la plupart de jeunes adultes, anciens « niños de la guerra » combattent au front ; les jeunes femmes et accompagnatrices intégrant, elles, les services sanitaires. On en retrouve notamment au Kombinat textile « Drapeau rouge » de Leningrad. Sur ce front, le 13 septembre 1941, 74 jeunes Espagnols, membres

du 3^{ème} régiment de volontaires, sont engagés dans une tentative de rompre l'encerclement. Seuls sept s'en sortent vivants. Les femmes ne sont pas inactives, l'une d'entre elles, Maria Pardina (Marusia), reçoit pour sa bravoure la médaille de l'Ordre du Drapeau rouge. On trouve aussi des Espagnols au sein du 4^{ème} régiment de volontaires, de la 20^{ème} Division, du 264^{ème} bataillon spécial de mitrailleurs, de la 1^{ère} et 2^{ème} Division de volontaires et le 4^{ème} régiment de la Garde.

Même à Stalingrad, des Espagnols combattent et meurent. Ainsi Rubén Ruiz Ibarruri, fils de la secrétaire générale du parti communiste espagnol Dolorès Ibarruri, est tué en combattant au sein de la 43^{ème} Division d'ingénieurs ; un de ses neveux combattra lui jusqu'à Berlin.

Des 700 combattants espagnols engagés dans le conflit côté soviétique, on compte 151 morts au combat, 15 disparus et 420 victimes civiles des bombardements. Deux reçurent la médaille de Héros de l'Union soviétique, deux celle de l'Ordre de Lénine, 70 furent décorés de l'Ordre du Drapeau rouge, de l'Étoile rouge, de la Guerre patriotique et de Guérillero de premier et second degré et 650 reçurent des médailles de la Défense de Moscou, de Leningrad, de Stalingrad, du Caucase, de la Libération de Varsovie, de Prague et de la bataille de Berlin. Ils furent aussi honorés par les gouvernements polonais, hongrois, roumain, yougoslave et tchécoslovaque.

Le dernier combattant espagnol vivant en Russie est décédé le 25 mars dernier : Angel Grandal Corral, marin ayant patrouillé dans le détroit de Gibraltar, participa aux services secrets soviétiques. En décembre dernier, est décédé à Madrid l'un des derniers pilotes, accompagnateur de Staline à la conférence de Téhéran, José Maria Bravo, formé comme pilote en URSS (médaille du Courage, de l'ordre de la Guerre patriotique et de l'Étoile rouge).

Références

Republicanos españoles en la segunda guerra mundial, Eduardo Pons Prades, La Esfera de los Libros, 2003.

Sebastian», un clandestin contre Franco, Natacha Lillo, Félix Pérez, L'Humanité, 17-18 novembre 2001.

Les ultimos « niños de la guerra », Pilar Bonet, El País, 9 mai 2010.



Espagnols dans l'Armée rouge

Armée Rouge contre Chemises Noires La 63^{ème} Legione CC.NN. d'Assalto Tagliamento

Par Alexandre Sanguedolce

La création du CSIR

Les déboires du Regio Esercito, l'armée de terre italienne, en Grèce et en Libye (opération Compass) mettent fin aux espoirs du Duce d'une « guerre parallèle ». Mussolini décide de participer à « la croisade contre le bolchevisme » pour des motifs idéologiques. L'Italie fasciste avait été néanmoins un des premiers pays à reconnaître l'Union Soviétique.

Le Duce ordonne à Ugo Cavallero, chef d'état-major du Regio Esercito de mettre sur pied le *Corpo di Spedizione Italiano in Russia* ou CSIR, sous les ordres du général de Corpo d'Armata Francesco Zingales.



Le général Messe

Composition du CSIR

3^{ème} divisione Celere Principe Amedeo Duca d'Aosta (PADA) commandée par le général Mario Marazzani ;

- 3^{ème} Regt. Bersaglieri (colonel Caretto) ;
- Rgt Savoia Cavalleria (colonel Weiss Poccetti) ;
- Rgt Lancieri di Novara (colonel Giusana) ;
- 3^{ème} Rgt Artiglieria a cavallo (colonel Colombo) ;
- Gruppo Carri Veloce San Giorgio ;

9^{ème} Division «autotrasportabile» Pasubio commandée par le général Giovanelli ;

- 79^{ème} Rgt inf. Roma (colonel Blasioli) ;
- 80^{ème} Rgt inf. Roma (colonel Chiaramonti) ;
- 8^{ème} Rgt Art. Mot. (colonel Reginella) ;

2^{ème} Division «autotrasportabile» Torino commandée

par le général Manzi ;

- 81^{ème} Rgt inf. Torino (colonel Piccini) ;
- 82^{ème} Rgt inf. Torino (colonel Fioravanti) ;
- 52^{ème} Rgt Art. Mot. (colonel Ghiringhelli).

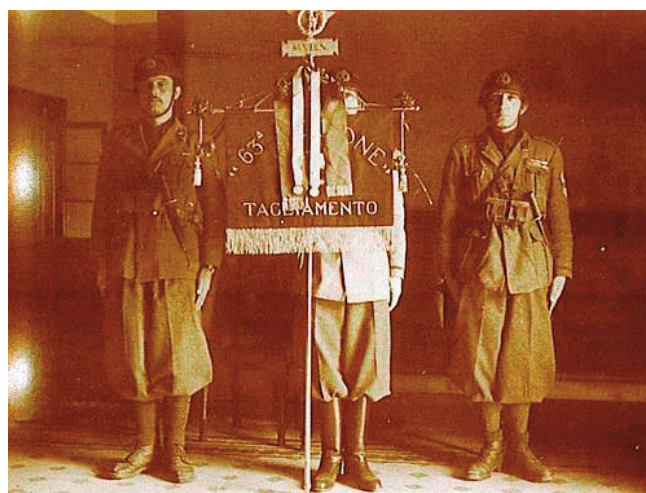
Afin de donner un caractère idéologique à cette croisade, une Légion de Chemises Noires est intégrée au CSIR : la 63^{ème} Légion CC.NN. d'assaut « Tagliamento ».

Le transfert des unités du CSIR débute le 10 juillet 1941. En cours de route, le général Zingales tombe malade et est remplacé par le général Giovanni Messe.

Si ces unités appelées « autotrasportabile » sont dotées de moyens de transport supérieurs à la moyenne des divisions italiennes, il n'y en aura pas suffisamment, et pour beaucoup d'hommes, c'est à pied que s'effectuera le trajet jusqu'au front.

La 63^{ème} Legione CC.NN. d'Assalto Tagliamento

Elle a son centre de mobilisation à Udine, les recrues des bataillons CC.NN. provenant de la même région.



Tagliamento avec étendard

Son commandant est le Console Niccolo Nicchiarelli. Elle est constituée du :

- LXIII Bat. CC.NN. « Udine », commandé par le Primo Seniore Ermacore Zuliani ;
- LXXIX Bat. CC.NN. « Regio Emilia », commandé par le Primo Seniore Alberto Patroncini ;
- 103^{ème} Comp. CC.NN. Mitrailleuses lourdes ;
- 183^{ème} Comp. CC.NN. Mitrailleuses lourdes ;
- 1^{ère} compagnie de commandement ;
- 4 Carabinieri ;
- 66 véhicules de transport provenant du 4^{ème} Reg.

Train Verona et 133 conducteurs ;

- LXIII bataillon Armi d'Accompagnamento, lieutenant-colonel Vittorio de Franco ;
- 171^{ème} Reg. Fanteria de la Brigada Sassari (Regio Esercito) qui sera inclus ultérieurement dans la légion.

(afin de faciliter la lecture, les bataillons CC.NN. sont numérotés en chiffres arabes, ceux du Regio Esercito demeurant en chiffres romains).

En tout, 1 191 Chemises Noires et 284 militaires de l'armée régulière.



Départ pour le front russe

<http://www.littorio.com/mvsn/camprus.htm>

Le départ

La 63^{ème} Legione CC.NN. d'Assalto Tagliamento quitte l'Italie le 12 août 1941 par chemin de fer, en 6 convois. Après la traversée de l'Autriche et de la Hongrie, elle est débarquée à Turasti en Roumanie où elle est rassemblée.

Le départ pour le front s'effectue par camions, le 21 août, traversant les routes poussiéreuses d'Ukraine, en direction du Dniestr, qui est franchi à Jampol. Le 26, c'est au tour du Bug (méridional) en direction de Pervoyarsk. Depuis son départ de Roumanie, la légion a parcouru 750 km sans avoir tiré un coup de feu.

Le 28 août, Mussolini et Hitler en personne, passent en revue les unités italiennes, devant le général Messe.

Le lendemain, c'est à pied que les légionnaires doivent reprendre la route, à la dépendance de la division Principe Amedeo Duca d'Aosta, les véhicules devant servir à transporter la division Torino.

Le baptême du feu

Le front est atteint finalement le 9 septembre 1941 : la Légion doit tenir un front de 17 km sur la rive droite du Dniepr où elle connaît son baptême du feu lors d'un pilonnage de l'artillerie soviétique des positions italiennes qui voit tomber les premières Chemises Noires.

La légion se voit assigner la mission de soutenir le flanc gauche de la division Wiking lors des combats du franchissement du Dniepr, qui est traversé le

21 septembre tandis que l'unité gagne la tête de pont de Dniepropetrovsk pour relever le régiment Westfalia de la division Wiking.



Chemises noires et Waffen SS de la Division Viking

La manœuvre de Petrikovka

L'état-major du CSIR, qui peut enfin compter sur toutes ses unités en ordre de bataille, élabore un plan visant à encercler d'importantes forces soviétiques à partir de la tête de pont de Dniepropetrovsk et le cours de l'Orel. Le village de Petrikovka est le point de jonction de la division Pasubio au nord-ouest et de la division Torino au sud-est, la division Celere devant franchir le Dniepr pour ratisser et fermer la poche.



« pour beaucoup d'hommes, c'est à pied que s'effectuera le trajet jusqu'au front »

<http://www.littorio.com/mvsn/camprus.htm>

Le 28 septembre, la Division Torino se met en marche sur deux colonnes : à droite son 81^{ème} Reg.Fant. avec la Legione Tagliamento, à gauche le 82^{ème} Reg.Fant.

Le 2 octobre, la colonne de gauche fait la jonction avec le 79^{ème} Reg. Roma de la Pasubio à Petrikovka, alors que les bersaglieri de la Celere, une fois le Dniepr franchi referment la nasse sur 10 000 soldats soviétiques. Les pertes italiennes sont peu élevées et s'élèvent à 291 hommes dont 87 tués.

Avec cette incontestable victoire du CSIR s'achève le premier cycle opérationnel sur le front de l'Est.

La conquête du bassin du Donetz

Après le succès de la bataille de Petrikovka, le CSIR se voit confier la tâche d'occuper le bassin industriel du Donetz, sur l'aile gauche du I.Panzergruppe de von Kleist.

Démarrant l'offensive à partir de la tête de pont Pavlograd conquis le 11 octobre par la Legione Tagliamento et la 198 I.D., la ville industrielle de Stalino est atteinte le 26 octobre, les Italiens occupant l'aérodrome de Stalino, base pour le 22^{ème} gruppo CT, le groupe de l'aviation de chasse, équipé de Macchi 200.



Chemises noires en action
<http://www.littorio.com/mvsn/campus.htm>

Cependant, les premiers froids se font sentir, surprenant les légionnaires qui n'ont pas reçu l'équipement adapté, et l'éloignement des bases provoque un problème de ravitaillement.

Un nouvel effort est demandé au CSIR afin de s'emparer des villes sidérurgiques de Gorlovka et Rykovo.

La Legione, appelée à la rescousse du 80^{ème} régiment d'infanterie Roma de la division Pasubio menacé d'encerclement à Gorlovka, parvient à rétablir la situation.

La bataille de Noël

Le 6 décembre, la 63^{ème} Legione est mise à la disposition de la division PADA dans le secteur Krestovka – Malo Orlovka – Novaia Orlovka. L'unité est disposée de la manière suivante :

- Poste de commandement de la Légion : Krestovka, avec une compagnie de commandement ;
- Malo Orlovka : PC du 63^{ème} Bat avec les compagnies 1/63 et 3/63 ;
- Novaia Orlovka : comp. 2/79, 1 peloton d'artillerie (canons 47/32), 1 peloton de mortiers ;
- Shevschenko : 2/63 et 1 compagnie de mitrailleuses lourdes ;
- Mikhailovka : PC 79 Bat, 1 et 3/79.

Les premiers affrontements débutent le 18 décembre avec une attaque repoussée par le 79^{ème} Bat. CCNN à Novaia Orlovka avec l'aide de l'artillerie italienne. Une patrouille russe est capturée et fournit de précieux renseignements notamment sur la présence de blindés permettant de prendre de nouvelles dispositions pour positionner des canons antichars. Il faut compter aussi sur un froid intense : le thermomètre affiche des températures avoisinant -30° et les légionnaires ont toutes les peines pour construire des abris dans un sol gelé.

L'offensive débute le jour de Noël 1941, à 6 h 30. L'objectif de la Staka est de s'emparer de la ville stratégique de Stalino en enfonçant les défenses du CSIR à la jonction des divisions Torino et PADA, positions défendues par la 63^{ème} Legione CCNN.



À Ivanovka, les bersagliers du XVIII^{ème} Bat. du 3^{ème} Reg. Bersaglieri doivent se replier sur Mikhailovka.

À Novaia Orlovka, le village est investi par la 296^{ème} division d'infanterie et après d'âpres combats, à court de munitions, le 79^{ème} Bat. CCNN se replie sur Mikhailovka, abandonnant ses blessés qui seront tous achevés.

À Malo Orlovka, le 63^{ème} Bat. CCNN réussit à repousser toutes les attaques et peut compter sur des renforts envoyés par la division Torino.

En fin d'après-midi, les fantassins du 962^{ème} régiment d'infanterie (296^{ème} division) investissent Krestovka mais sont repoussés par l'artillerie de la Pada.

À la tombée de la nuit la situation est la suivante : Malo Orlovka et Mikhailovka sont encerclés, Novaia Orlovka et Ivanovka sont perdus.

Le 26 décembre, l'attaque reprend sur Mikhailovka à 9 h 00. La 2/63 compagnie quitte Schevschenko pour marcher sur Novaia Orlovka, appuyée par le 81^{ème} Reg. Fant. (division Torino). Novaia Orlovka est repris à 11 h 30. L'aviation italienne, qui a réussi à faire décoller quelques avions, mitraille les Russes au sol, permettant de dégager ainsi Krestovka.

Le 27, toutes les positions d'avant l'offensive ont été reconquises. Les pertes sont néanmoins très importantes. Dans l'élan le village kolkhozien de Voroschilo est atteint, mais il ne reste plus au sein de la Légion que 31 officiers et 538 hommes de troupes valides.



Colonel Ermacore Zuliani
 1897-1958

En récompense de sa défense, le primo seniore Ermacore Zuliani, chef du 63^{ème} Bat. recevra la Medaglia d'Argento al Valore Militare.

Les combats continuent autour du village de Voroschilo et de la côte 331,7 (ou Kourghan Ostrij), où les légionnaires assiégés avec des parachutistes allemands repoussent toutes les attaques durant 23 jours. Épuisés, souffrant de

gelures, les légionnaires sont relevés le 20 janvier et le 23, les bersaglieri perdant le village, les positions se retrouvent dans le même état qu'avant l'offensive de Noël.

Épilogue

Le 25 avril 1942, la 63^{ème} Legione devient le Gruppo Battaglioni CCNN M Tagliamento, l'élite des bataillons des Chemises Noires. Sa mostrine (patte de collet consubstantielle à l'armée italienne) représentant un fascio est remplacée par un M de Mussolini entrelacé avec un fascio.



**Mostrine
bataillon M**



**Mostrine
bataillon MSVN**

Avec le Gruppo CCNN Montebello, ils forment le Raggruppamento CCNN 3 Gennaio.

Composition du Gruppo CCNN M Montebello :

- VI Btg CCNN M Vigevano ;
- XXX Btg CCNN M Novara ;
- XII Btg CCNN M Aosta.

Le second raggruppamento fut le Raggruppamento CCNN 23 Marzo, composé des bataillons suivants :

Gruppo di battaglioni CCNN M Leonessa

- 14 Bgt CCNN M Bergamo ;
- 15 Bgt CCNN M Brescia ;
- 38 Btg CCNN M Asti ;

Gruppo di battaglioni CCNN M Valle Scrigna

- 5 Btg CCNN M Tortona ;
- 34 Btg CCNN M Savona ;
- 41 Btg CCNN M Trento.

Soit en tout 11 bataillons M sur 22 luttant sur le front de l'Est.

En juin 1942, le console Nicchiarelli est remplacé par le console Domenico Mittica. Le CSIR devient le XXXV Corpo d'Armata et fait partie de l'ARMIR (ARMata Italiana in Russia), la 8^{ème} armée italienne dirigée par le général Italo Gariboldi. L'unité se distingue lors des combats défensifs du Don en août 1942. Lors de l'opération Petite Saturne, elle se replie en luttant aux côtés des Allemands pour extraire les troupes de l'Axe enfermées à Tchertkovo.

Dans son livre *La Plupart ne reviendront pas*, Eugenio Corti, lieutenant d'artillerie dans la Division Pasubio raconte : « [...] certaines Chemises Noires avaient même grimpé sur les chars russes pour glisser leurs

grenades à main à travers les meurtrières. »



En 1942, dans la zone du Don

<http://www.littorio.com/mvsn/camprus.htm>

Le retour en Italie et la fin

La Tagliamento est reconstituée après son retour d'URSS et est intégrée à la Division Corazzata Legionara M, l'unique division blindée de la Milice.

Après l'armistice du 8 septembre 1943, la Légion est reconstituée et intègre la GNR pour participer à la féroce lutte contre les partisans.

Lors de l'effondrement de la République Sociale Italienne, les survivants se rendent, le 28 avril 1945, aux partisans qui fusillent 43 légionnaires à qui on avait promis la vie sauve, parmi eux, Giuseppe Mancini, neveu du Duce et fils d'Edvige Mussolini.



Spectacle en l'honneur des chemises noires de retour de Russie - Bologne - avril 1943

<http://www.littorio.com/mvsn/camprus.htm>

Sources

Dal Dniepr al Don, la 63^{ème} Legione CC.NN. Tagliamento nella campagna di Russia, Édition Volpe.

L'Italie en Chemise Noire, Enzo et Laurent Berrafato, Édition L'Homme libre.

La plupart ne reviendront pas, Eugenio Corti, Éditions de Fallois.



Récit d'évasion du 1st Lt. Paul Herring, tombé à Glabais, au lieu-dit "Trou au Sable", le 4 mars 1944.

Par Paul Herring, traduit de l'américain par Philippe Save

Le Lt Herring était le pilote du B17 n° 43 30412 «Mischief Maker II» appartenant à la 339^{ème} escadrille du 96^{ème} groupe de bombardement de la VIII^{ème} Air Force.

Nous en étions à notre quinzième mission, le premier raid américain de jour sur Berlin. Nous avons eu des problèmes de moteur et nous n'étions plus capables de maintenir la vitesse, nous avons dû quitter la formation. Nous avons rencontré des chasseurs allemands qui causèrent pas mal de dégâts à l'avion, détruisant un moteur et en incendiant un autre. Nous avons pu éteindre le feu et mettre le moteur en drapeau mais nous n'avons pu nous maintenir à une vitesse suffisante et nous avons décidé d'abandonner l'avion. J'ai enclenché le pilotage automatique en position de descente douce et nous avons sauté.



Bombardier quadrimoteur Boeing B17 dit «forteresse volante» du type que pilotait le Lt Herring

Il était aux environs d'une heure de l'après midi. J'ai dit une prière en quittant l'avion, tiré sur le cordon d'ouverture du parachute et regardé en l'air pour voir le parachute se déployer au-dessus de moi. C'était une très belle vision. Je me souviens avoir pensé combien il faisait calme alors que je descendais vers le sol au travers des nuages. Il neigeait et le sol, sans doute gelé, était très dur et j'ai ressenti une forte secousse à l'atterrissage. Je ne me suis pas relevé, mais j'ai rassemblé mon parachute et rampé jusqu'à une meule de foin. Il y en avait beaucoup dans le champ où j'ai atterri. Les meules étaient grandes et je n'eus aucun mal à m'y introduire avec mon parachute. J'étais protégé de la neige qui recouvrait par ailleurs les traces de j'avais pu laisser. Lorsque je quittai le champ, j'abandonnai, bien enfoncé dans la meule, mon parachute, ma Mae West, mon pistolet et mon ceinturon. Je suis certain qu'il y eut un fermier bien surpris lorsqu'il les découvrit.

Je n'étais dans la meule que depuis quelques minutes lorsque j'entendis un grondement que je pris pour le bruit d'un train de marchandises qui démarre ou qui renverse la vapeur, mais c'était probablement mon avion qui atterrissait puisque je me rendis compte, lorsque je revins à Genappe, que l'avion avait touché le sol tout près de l'endroit où j'étais. Il y avait un cimetière près du champ, avec un petit mausolée,

mais je n'ai pas vu d'église.

Je restai caché dans la meule de foin jusqu'au crépuscule et je descendis la route proche vers une maison, distante d'environ un quart de mile. Il y avait une grange proche de l'habitation, j'y entrai et montai dans le grenier. Je me fis un lit dans la paille et passai la nuit.

Le lendemain 5 mars au lever du jour, j'entendis des voix. Je descendis et m'approchai de la porte de la grange. Il y avait deux femmes dans le jardin, occupées à quelque besogne, et bien sûr, ma présence les effrayant, elles crièrent et gesticulèrent m'enjoignant de m'en aller. Un homme plus âgé entendit le tintamarre et sortit de la maison. Utilisant le langage des signes, je lui fis comprendre que j'étais un aviateur qui était tombé dans les environs et que j'avais besoin d'aide. Il me fit signe d'entrer dans la maison.

La RAF avait des années d'expérience dans la manière d'éviter la capture aux aviateurs tombés dans les pays européens occupés. On nous avait inculqué différentes choses à faire et surtout à ne pas faire en pareilles circonstances.

Nos chances de ne pas être capturés dépendaient de l'aide que nous recevions et la première personne rencontrée était de la plus haute importance. S'il s'agissait d'un sympathisant nazi, nous tombions dans les mains des Allemands. J'étais béni car le premier Belge rencontré était amical et n'aurait pu être d'une plus grande aide. J'étais affamé et il me donna du pain, du beurre et du café. Ensuite il m'apporta des vêtements civils. J'étais alors vêtu d'une combinaison de vol chauffante, d'une veste de vol et de bottes chauffantes. Il me donna des chaussures, un pantalon, une chemise, un pardessus et une casquette. J'étais habillé en civil. Mes chances d'échapper à la capture atteignaient près de 100 % !!!

Je lui montrai mes plaques d'identité et lui donnai mon nom et mon adresse. Il me donna une croix chrétienne et sa bénédiction et me montra la direction de Bruxelles. (J'ai gardé la croix avec mes plaques militaires durant tout le reste de ma carrière dans l'US



L'épave du B17 « Mischief Maker II » sous bonne garde

Source photo : Société d'Histoire de Genappe

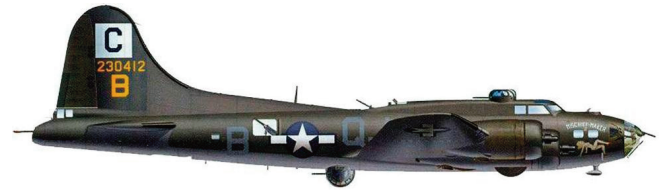
Air Force). J'ai reçu un courrier de lui après la guerre. J'ai correspondu avec lui pendant un certain temps et je lui ai envoyé quelques cadeaux. Mon regret est d'avoir perdu le contact et de ne pas me souvenir ni de son nom ni de son adresse.

Ma « promenade » commençait. Nous avions reçu un kit d'évasion qui contenait quelques francs français, des comprimés pour purifier l'eau, des biscuits vitaminés au chocolat (des biscuits pour chien auraient eu un meilleur goût !) une carte de l'Europe de l'Ouest imprimée sur un foulard en soie et une boussole de la taille de l'ongle de mon index. J'essayai de me diriger vers l'ouest, en direction de la France. Je fis des « zigzags » afin de brouiller ma piste. Je passai par Neville¹, Charleroi et Binche. Dans l'après-midi je vis un homme sur le pas de sa porte, personne d'autre en vue. Je lui demandai donc à boire. J'étais fatigué, j'avais faim et soif. Il me fit entrer dans la maison où sa femme préparait le repas. Apprenant quel étranger j'étais, elle fut effrayée et elle se mit à pleurer. Elle pleura tout le temps que je suis resté dans la maison. L'homme insista et je restai pour le repas que je pris avec eux. J'en fus très heureux. Il me donna du pain emballé dans du papier. Je les remerciai et pris congé. Plus tard dans l'après-midi je vis un autre B17 qui s'était écrasé non loin de la route sur laquelle je marchais². Il y avait bon nombre de spectateurs autour de l'avion et plusieurs soldats allemands qui le gardaient. Plus haut sur la route, devant, il y avait beaucoup plus de soldats. Je tournai donc dans une petite route qui descendait vers un cimetière³. Je traversai le cimetière et du côté dont j'étais le plus éloigné, j'aperçus un petit mausolée de quatre pieds sur quatre et huit de haut. Quelqu'un avait fait un trou de deux pieds sur deux dans un coin du mausolée, pensant sans doute y trouver des objets de valeur. Le crépuscule approchait. Je rassemblai des herbes sèches et me fit un lit à l'intérieur du mausolée où je passai la nuit. Je dois admettre que la situation était assez angoissante mais j'estimais que les soldats ne penseraient pas à chercher dans un cimetière, la nuit, quelqu'un qu'ils ne savaient pas être là. J'étais protégé du mauvais temps et je passai une bonne nuit.

Je me mis en route tôt le matin suivant, dans la direction approximative de l'ouest. Je passai par Mons et sus que j'approchais de la frontière française en début d'après midi. La route sur laquelle je me trouvais traversait une voie de chemin de fer et, à peu près à cent yards plus bas sur la voie, il y avait une petite gare⁴. J'avais fort soif, fort faim et j'étais très fatigué. Je me dirigeai vers la gare où un jeune garçon d'une quinzaine d'années était en train de nettoyer. Il n'y avait personne en vue. J'indiquai un robinet sur le côté du bâtiment et demandai un peu d'eau au garçon. Il me jeta un regard amusé (je ne savais pas à l'époque que personne en Belgique ni en France ne buvait de l'eau !!!) Je lui dis que j'étais un aviateur

américain. Il me fit signe de ne pas bouger. Il rentra dans la gare, vraisemblablement pour voir son père. Il ressortit après quelques minutes, prit sa bicyclette et m'indiqua de le suivre. Nous nous dirigeâmes vers sa maison, à un quart de mile de la gare. Sa mère me nourrit, me donna à boire et me conduisit dans une chambre où je dormis un bon moment. À mon réveil, on me dit d'attendre. Un peu plus tard, un homme apparut avec deux bicyclettes. On m'en donna une et on m'indiqua de suivre ce monsieur. Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes au n° 134 de la rue de Monsville à Quaregnon, la maison d'Henri Lechien. J'étais vraiment béni des dieux car chaque Belge que j'avais approché m'avait aidé et maintenant, je me trouvais dans une famille qui faisait partie de l'Armée Blanche, un mouvement de résistance belge.

Les Lechien n'auraient pu être plus gentils avec moi.



Silhouette du B17 « Mischief Maker II »

Leur maison était du type « maison de ville » avec deux chambres à l'étage. Henri était tailleur, et Adrienne tenait une petite boutique de mode dans la « pièce de devant », au rez-de-chaussée. La cuisine-salle à manger se trouvait à l'arrière de la maison. Quant aux toilettes, elles se situaient dans une cour murée adossée à l'arrière de la maison. Ils avaient un fils de huit ans, Henri junior que l'on surnommait Lulu. C'était une lourde charge que de m'avoir chez eux, mais ils firent tout pour que je me sente comme chez moi. Henri se mit à réparer le pantalon et le pardessus que le premier homme que j'avais rencontré m'avait donnés. Il me fit cadeau de chaussures pour remplacer ma première paire que j'avais usée jusqu'à la corde.

Ils firent venir à la maison un homme qui parlait un peu anglais et qui me posa un tas de questions. Ils me photographièrent et un peu plus tard me donnèrent une carte d'identité. Mon métier était tailleur et j'étais sourd-muet ! En fait, j'entendais très bien !

Je passais le plus clair de mon temps assis dans un grand fauteuil dans la cuisine. Je n'allais jamais dans la « pièce de devant » et ne montais à l'étage qu'à la nuit tombée. Je ne vis jamais personne d'autre que les gens que les Lechien faisaient entrer pour me voir et, de toute façon, je ne pouvais jamais converser avec eux.

Un matin, je fus invité à me tenir prêt à partir. Nous allâmes, telle une famille qui rend visite à des amis, quelques portes plus loin dans la rue. Après peu de temps, Henri et moi primes congé et montâmes dans un bus à bord duquel nous roulâmes une dizaine de minutes (c'était la première fois que je sortais de la maison des Lechien). Nous n'étions pas montés et nous ne nous sommes pas assis ensemble dans le bus. Nous n'avons pas marché côte à côte, mais bien dans la même direction. Nous avons marché pendant à peu près deux miles et nous rencontrâmes, dans un parc, un homme qui avait deux vélos. C'est là qu'Henri me quitta. Je ne devais plus jamais le revoir. En juin, Henri et Adrienne cachaient un autre aviateur et ils furent

1 : Lire « Nivelles »

2 : Il s'agit du B17 42-31565, 95th BG, tombé à Saint-Symphorien, "la pannetie", le 4 mars vers 17 h.

3 : Il s'agit vraisemblablement du cimetière de Saint-Symphorien.

4 : Il s'agit vraisemblablement de la gare de Cuesmes-État.

pris. Henri fut tué et Adrienne put s'échapper. Elle dû se cacher jusqu'à la Libération.

Je ne me souviens plus du nom de l'homme aux deux vélos, mais je l'ai suivi jusqu'au village de Blaregnies, à quelques miles de la frontière française, chez madame Biron et madame Mislian. C'était une grande maison à deux étages, à l'extérieur du village⁵ dans une zone agricole. Madame Biron avait 63 ans et sa sœur, Madame Mislian 72 ans⁶. Elles m'accueillirent comme le Fils Prodigue. Je m'émerveille encore de leur courage, leur bravoure et leur dévouement à la Résistance. Lorsque je suis arrivé à Blaregnies, quatre aviateurs de l'équipage d'un même B17⁷ étaient chez Mesdames Biron et Mislian depuis plusieurs semaines. Il y avait là Robert «Bob» Walther, le pilote, de Bayonne, New Jersey ; Donald Dahlin, le navigateur, de Choteau, Montana ; Monroe «Waxie» Gordon, bombardier, de Brooklyn, New York ; Lester «Smitty» Smith, mitrailleur latéral de Chicago, Illinois.

Un certain monsieur Godart, un officier de la Résistance s'occupait de nous. Il venait à Blaregnies



Mesdames Anna Mislian et Julia Biron.

Source photo : Cercle d'Histoire "Les dix clochers", Quévy

toutes les deux semaines et apportait de la nourriture et diverses denrées aux dames afin de leur permettre de nourrir les cinq jeunes affamés que nous étions. J'ai rapidement compris que la plupart de ces provisions provenaient de trains allemands et de magasin « pillés » par la Résistance.

À l'origine, la maison des sœurs était une ferme avec une grange à l'arrière. La maison avait été remodelée et l'espace entre la maison et la grange avait été transformé en véranda où se situaient les toilettes. Dans une partie de la grange, on avait inclus une grande pièce dont le sol était en ciment, et un faux mur. C'est dans cette pièce que nous passions toutes nos journées. La maison était proche de la route, mais très sûre et aucun passant ne pouvait voir ni la véranda ni la partie arrière du bâtiment.

Nous essayions d'aider les dames aux diverses besognes ménagères, mais il n'y avait pas grand-chose que nous puissions faire puisque nous ne pouvions accéder à la partie avant de la maison, sauf le soir pour aller nous coucher à l'étage. madame

5 : Route d'Aulnois à Blaregnies.

6 : Le nom de famille des deux sœurs est Alterman.

7 : B17 "Dollie Madison", 42-31109 tombé aux environs de Péruwelz le 4 Février 1944.

Biron faisait la plus grande part du travail et s'activait dans toute la maison comme l'aurait fait une personne deux fois plus jeune qu'elle. Les dames étaient toutes deux excellentes cuisinières, et je les remercie de n'avoir jamais eu faim.

Il y avait une dame de Frameries qui venait assez souvent à Blaregnies. Je ne me souviens pas de son nom. Je crois qu'il s'agissait d'une relation de madame Biron ou madame Mislian. Elle n'était pas membre actif de la Résistance. C'était plutôt une sympathisante qui aidait le mouvement selon ses moyens. Alors que nous étions à Blaregnies depuis presque un mois, un membre de la Résistance qui savait où nous étions fut arrêté. Monsieur Godart craignait que cet homme soit contraint à parler et nous dûmes être déplacés. Un homme et une femme de Frameries vinrent en camion et nous montâmes à l'arrière, au milieu de denrées diverses, recouverts de carpettes et de bâches. Nous fûmes ainsi conduits à la maison de la mère de la femme, à Frameries. C'était une grande maison à trois étages et nous restâmes cachés au troisième pendant deux semaines, c'est à dire jusqu'au moment où l'homme arrêté fut relâché et qu'il était possible de retourner à Blaregnies en toute sécurité, ce que nous fîmes de la même manière qu'à l'aller.

Le camion était très intéressant. Les Belges ne



Blaregnies les six évadés

(De gauche à droite) Lester SMITH, Anna MISLIAN, Robert WALTHER, Don DAHLIN, Gerald MILLER, Julia BIRON, le chien Flika, Waxey GORDON, Paul HERRING.

Source photo : Gerlad Miller, Desmoine, Iowa, USA

pouvaient pas obtenir d'essence et l'homme avait converti son camion en une espèce de machine à vapeur ! Il y avait une chaudière derrière la cabine et au-dessus, côté chauffeur. Il y avait un foyer au-dessous de la chaudière que le chauffeur entretenait avec des petits morceaux de bois. Le camion roulait régulièrement mais pas très vite. Nous sommes rentrés à Blaregnies sans le moindre incident.

Un matin, madame Mislian était partie faire des courses. Elle téléphona à madame Biron et lui dit de rentrer les chats car il y avait un chien enragé dans le village. Cela voulait dire qu'il y avait des soldats allemands qui inspectaient les maisons et les bâtiments dans le village. Nous nous rendîmes tous derrière le faux mur de la pièce dans laquelle nous passions nos journées. Nous disposâmes un meuble

en face du mur et nous restâmes cachés quelques temps, jusqu'à ce que les Allemands quittent le village. Ils ne vinrent pas à la maison où nous étions.

Madame Biron avait un poste de radio à ondes courtes que nous gardions dans la pièce à l'arrière et nous écoutions la BBC le matin à sept heures et le soir à six heures. C'était les seules nouvelles diffusées en anglais. Un matin, un des gars, je crois que c'était Dahlin, s'était levé plus tôt et avait allumé la radio. Il revint quatre à quatre à l'étage ; les Forces Alliées avaient débarqué, c'était le jour J, le 6 juin. Nous avions une carte sur laquelle nous suivions l'avance des Américains et des Anglais. Après ça, nous n'avons plus manqué une seule émission de la BBC et nous avons passé des moments pleins d'anxiété. Plus les Alliés avançaient, mieux nous nous sentions.

On devait être à la mi-juillet lorsqu'un autre aviateur américain abattu nous a rejoint. C'était Gerry Miller, un mitrailleur de Des Moines, Iowa. (C'est le seul de ceux qui étaient avec moi à Blaregnies avec lequel j'ai pu rester en contact. J'ai assisté à une réunion de la 8th Air Force à Des Moines il y a quelques années et j'y ai rencontré quelques-uns des compagnons d'équipage de Miller. Gerry et son épouse, Maureen, avaient passé l'hiver à Sebring en Floride, non loin de Fort Myers où je réside. Nous nous sommes rencontrés à maintes reprises)

Lorsque Paris tomba aux mains des Forces Alliées en août nous sentîmes que le moment de notre libération était proche. Les Allemands reculaient en débandade en se dirigeaient vers l'Est utilisant tous les moyens de transports possibles et ne présentant qu'une résistance sporadique. Le 2 septembre, vers 9 heures du matin, nous entendîmes et vîrent une colonne blindée descendant la route. Les premiers Alliés à entrer en Belgique passaient devant la maison. Lorsque nous eûmes réalisé qu'ils étaient américains, nous nous ruâmes à l'extérieur pour les accueillir. C'était une patrouille de reconnaissance de la 3^{ème} division Blindée et le sergent qui la commandait ne savait que penser de ces six gars se ruant à l'extérieur de la maison et hurlant qu'ils sont des aviateurs américains. Il prévint un officier de la compagnie qui arriva rapidement et commença à nous poser des tas de questions de façon à s'assurer que nous étions bien ce que nous prétendions être. Il interrogea Miller sur Des Moines. Où avait-il été à l'école ? Miller répondit : à l'école supérieure. L'officier demanda alors où il avait été à l'école primaire. L'école qu'il avait fréquentée portait le nom du grand-père de l'officier. L'officier nous dit que nous étions OK mais que nous ne pouvions rester car nous nous étions exposés et nous mettions en danger la sécurité des personnes qui nous avaient aidés. Nous devons partir. Ainsi, après cinq mois, j'ai étreint madame Biron et madame Mislian en les remerciant à n'en plus finir et je suis parti.

Nous sommes montés à bord d'un Half-track. On nous a donné une arme et un casque et plus tard un uniforme. La colonne a rejoint le reste de la compagnie et nous avons pénétré au cœur de la Belgique. Je suis resté avec la compagnie pendant quatre jours et nous n'avons rencontré que peu de résistance. Les Allemands se rendaient par milliers. J'étais surtout débordé, envahi par les citoyens belges qui, alignés le long de la route nous faisaient signe, nous congratulaient, nous tendaient des fruits et du vin. Quelques-unes des plus jeunes filles montaient

sur les chars et les véhicules et embrassaient les soldats. À certains moments, la colonne avait peine à avancer. Ces gens avaient été sous l'occupation allemande pendant cinq ans et nous pouvions comprendre leur réjouissance. Je me réjouissais moi aussi !

Les camions d'approvisionnement transportaient continuellement du ravitaillement vers le front et au retour chargeaient les prisonniers allemands pour les conduire dans un camp au sud de Paris. Nous fûmes désignés comme gardes sur chaque camion et nous avions la charge de trente à quarante prisonniers pour le voyage vers Paris qui durait à peu près quatre heures. Nous avions une carabine, mais les camions étaient équipés d'une mitrailleuse calibre 50. Nous n'eûmes donc aucun problème avec notre chargement. Une fois arrivé au camp de prisonniers, on m'emmena vers un hôtel à Paris où se trouvaient bon nombre d'aviateurs libérés dont notre navigateur et notre mécanicien de bord.

Après deux jours passés à Paris je me suis envolé pour Londres où j'ai reçu mon uniforme d'officier et mes insignes et où je fus interrogé. Plus tard, j'ai rejoint ma base, celle du 96^{ème} groupe de bombardiers auquel j'appartenais en tant que membre de la 339^{ème} escadrille. J'ai reçu des ordres pour rentrer aux USA et à la mi-octobre j'étais chez moi.

Durant la période au cours de laquelle je me trouvais en Belgique, je n'ai été proche de l'action que deux fois. Lorsque j'étais à Frameries, les Anglais ont bombardé une gare de triage à un demi-mile de la maison où je me trouvais. Il n'y eut pas de dégâts à la maison, mais nous pouvions entendre et ressentir les explosions et voir les incendies qui en résultaient. Une semaine avant notre libération, des chasseurs américains mitraillèrent un petit train de voyageurs qui passait devant la maison⁸. Il n'y eut pas de dégâts à l'habitation, mais le train fut arrêté et plusieurs personnes furent tuées.

Je suis encore à ce jour impressionné et profondément reconnaissant à l'égard de ces braves gens de Belgique qui ont tant risqué pour aider les aviateurs américains abattus. Six d'entre eux étaient de notre équipage. Cinq de cet équipage sont tombés aux mains des Allemands et faits prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. Je suis infiniment reconnaissant que tous les onze membres de notre équipage aient pu rentrer sains et saufs chez eux et que la guerre en Europe ait pris fin.

Sources

Missing Air Crew Report 3425.

Témoignage de Paul Herring.



⁸ : Il s'agit en fait du tram, encore à vapeur à cette époque.

Les montres et la Seconde Guerre mondiale

Par Frédéric Bonnus

Sil est un sujet très rarement abordé c'est bien l'importance des montres et de leur précision durant la Seconde Guerre mondiale qui, avec ses opérations combinées et ses opérations commando, demande désormais une très haute précision.

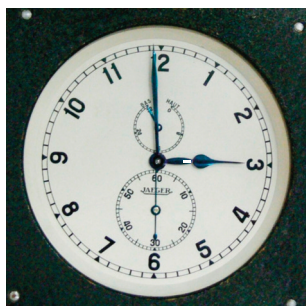
De plus le silence radio imposé remet au goût du jour la navigation astronomique.

Toutes les manufactures horlogères sont sollicitées : Omega, Rolex, Breitling, IWC... Plus spécifiquement dédiées à la Royal Air Force, les « 6B/159 » sont principalement produites par Omega, Longines et surtout Jaeger-LeCoultre.

1 - Les Montres dans l'action

Durant la Seconde Guerre mondiale, la grande maison de la Vallée de Joux « Jaeger-LeCoultre » fabrique plusieurs calibres destinés à la chronométrie de marine, parmi lesquels le calibre Jaeger-LeCoultre 162.

En parallèle, la manufacture livre à l'armée britannique un important lot de montres de poche en acier, équipées du calibre Jaeger-LeCoultre 467, dont une partie fut destinée à l'armée de terre (gravure G.S.T.P. et Broad Arrow - symbole de l'appartenance du garde-temps à l'armée britannique), et l'autre partie fut livrée à la Royal Air Force (gravure 6E/50), pour le personnel au sol.



Chronomètre Jaeger-Lecoultre calibre 162

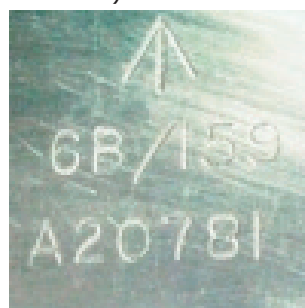
Mais Jaeger-LeCoultre fournit surtout des montres de pilotes dont la qualité et la précision comptent pour partie dans la réussite des opérations de la RAF. Alors que l'aviation est appelée à jouer un rôle décisif sur tous les fronts, le système de navigation pose encore d'importants défis. Naturellement, le système de guidage satellitaire (GPS) n'existe pas encore...

Si l'aviation civile utilise la transmission radio pour faire le point en vol, l'armée ne peut recourir à ce mode opératoire au-dessus du territoire ennemi, au risque d'être repérée. Lorsque la navigation visuelle ne permet pas de faire le point (nuit, couvre-feu, vol au dessus de la mer, brouillard...), celui-ci est effectué en calculant la distance parcourue à partir du lieu de départ, la vitesse, la direction et la durée du vol. Baptisée « deduced reckoning » ou « dead reckoning », cette méthode implique de posséder une montre très précise et résistante aux vibrations de l'avion.

Fabriqué à partir de 1940, le premier modèle de montres de pilotes Jaeger-LeCoultre répond aux spécifica-

tions A 11 de l'US Army Air Corps et aux normes Mark VIIA 6B/159 de la Royal Air Force.

Il offre un calibre Jaeger-LeCoultre 450. Dotée d'une seconde au centre, la montre est équipée d'une lunette tournante externe, sécurisée par une couronne spéciale. Ce dispositif permet au pilote ou au navigateur de synchroniser la montre avec le dernier bip horaire reçu par radio, avant d'entrer en mode « dead reckoning ». Ce système est communément appelé « Weems », du nom de son inventeur, le pilote militaire américain Philip Van Horn Weems (1889 - 1979), qui déposa un important brevet en 1935 (US 2008734).



Montres de pilote Jaeger-LeCoultre Mark VIIA - A11,

À partir de 1943, la Royal Air Force introduit des modèles Mark VIIA 6B/159 dépourvus de la lunette dite « Weems », majoritairement équipés du calibre Jaeger-LeCoultre 470. Tous ces garde-temps jouent un rôle capital dans le déroulement des opérations aériennes. Ils complètent les appareils de bord, en particulier le célèbre le Chronoflight de Jaeger-LeCoultre.

2/ La fabuleuse histoire des Rolex « POW »

De nombreux documents d'époque montrent que Rolex fournit régulièrement des montres aux POW (*Prisonners Of War* en anglais) lors de la Seconde Guerre mondiale, même si cette pratique est probablement limitée à certains camps tels que le fameux Stalag Luft III.

À l'époque, la fourniture de ces garde-temps aux POW est une opération financière pour le moins risquée. En effet, le fabricant adresse ses montres gracieusement à ses clients gradés, considérant qu'un officier, en véritable « gentleman » ne manquera pas de régler sa facture après sa libération.

Voici donc la fabuleuse histoire de ces montres historiques achetées par le caporal Clive Nutting et le major R.J. Henderson.

Ces montres sont commandées à Rolex dans les années 40/41 par deux soldats, pendant qu'ils sont retenus prisonniers au **Stalag Luft III** situé près de Bagan (actuelle Pologne). L'un est Canadien et l'autre, **Clive James Nutting** est un sujet britannique.

C'est plus spécifiquement de la montre de ce dernier dont nous allons parler... Le caporal Nutting est capturé le 28 mai 1940 puis détenu au Stalag Luft III -

celui-là même qui fut le théâtre de « *La Grande Évasion* » mise en scène par Hollywood en 1962. Clive Nutting passe donc toute la guerre dans ce camp de prisonniers où il exerce le métier de cordonnier.

De son côté, Hans Wilsdorf, Fondateur de Rolex, horloger de nationalité allemande installé à Genève depuis 1919 pour des raisons fiscales, participe ainsi à sa manière à l'effort de guerre, « *mais cette action permet également à Rolex de tester ses montres dans des conditions extrêmes* ». D'ailleurs, dans ses correspondances avec ses clients, la marque genevoise demande souvent des informations quant au fonctionnement de ses montres.

Plus concrètement, la Rolex 3525 Oyster Chronographe en acier inoxydable de Clive Nutting est commandée le 10 mars 1943. Lorsque Rolex reçoit l'ordre d'achat de ce Chronographe Oyster No. 122 de la part du caporal Clive Nutting (prisonnier 738), la direction de la marque genevoise souligne « *un inévitable délai dans la fabrication de cette pièce, non pas à cause des conditions de guerre ou des restrictions, mais à cause d'un grand nombre de commandes de la part des officiers* » qui bénéficient alors de l'offre « *achetez maintenant et payez quand vous le pourrez* ».



Clive Nutting (à droite) avec ses camarades du Stalag Luft III

<http://www.timezone.com/library/extras/200704246126>

Clive Nutting est libéré le 28 mai 1945. À son retour en Grande-Bretagne, le caporal écrit à Rolex pour réclamer sa facture et demander l'adresse d'un horloger où faire régler sa montre qui prend une heure par jour « *mais qui a bien résisté au froid* » précise-t-il.

Ce n'est que trois ans après la guerre, en 1948, que M. Nutting reçoit enfin une facture de Genève d'un montant de 15 livres, 12 shillings et six pence. Il conserve sa montre jusqu'à sa mort en Australie en 2001, à l'âge de 90 ans. Elle est ensuite achetée aux enchères par un Australien.

Le dernier « *enregistrement* » de la montre POW de Clive Nutting dans les archives de la Manufacture Rolex date du 28 mars 2003. Il s'agit d'une révision pour un montant de 2 356 dollars australiens... 63 ans après que son propriétaire d'origine fut fait prisonnier de guerre.

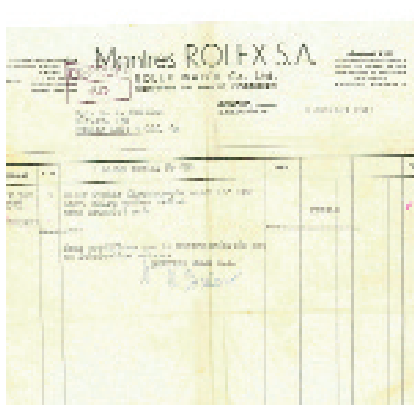
Sources

- Forum "ForumAMontres" dont l'auteur est membre forumamontres.forumactif.com
- Archives de la Manufacture "ROLEX" à Genève.



La Rolex 3525 de Clive Nutting

La montre est probablement envoyée le 10 juillet suivant accompagnée d'une facture portant la mention « *gratuit* ». « *La montre coûte actuellement 250 francs en Suisse mais ne vous préoccupez pas de payer pendant la durée de la guerre* », écrit alors à son client le fondateur de Rolex, Hans Wilsdorf, en soulignant la deuxième partie de la phrase.



Facture de Clive Nutting

<http://www.timezone.com/library/extras/200704246126>

Richard Automatic
THE WATCH OF THE FUTURE
Please send for our free booklet on watches.
This booklet contains the following information:
- How to choose a watch.
- How to care for a watch.
- How to buy a watch.
- How to sell a watch.
- How to repair a watch.
- How to make a watch.
- How to use a watch.
- How to love a watch.

MY SPECIAL OFFER TO "EVADEES"

These watch owners in England & all "Evadees" (holders of a passport) are invited to purchase a RICHARD AUTOMATIC WATCH for their personal use, at exceptional value of 25% off Swiss Retail price.

All you need do is fill the coupon below and post it to Messrs. The Richard Automatic Watch Co. Ltd., 10, Abchurch Lane, London, E.C. 4.

Please send for our free booklet on watches. This booklet contains the following information:
- How to choose a watch.
- How to care for a watch.
- How to buy a watch.
- How to sell a watch.
- How to repair a watch.
- How to make a watch.
- How to use a watch.
- How to love a watch.

If you wish to purchase one of our watches, I shall be pleased to send you a coupon for a choice of high-class watches at competitive prices. This includes watches for ladies and gentlemen, with stainless steel or gold cases. Prices range from 55/6/0 to 100/0/0.

When filling coupon, give your present home address. This will be registered in our records and you will be advised in due course of the nearest British office where you can apply for application of All-Stub Certificates.

COUPON

To: RICHARD Automatic, Messrs.

Please send per return on 8 days free trial with All-Stub Certificates for the following RICHARD Automatic Watches:

MODEL FOR GENTLEMEN	Richard Street Model	Fr. 100	Richard St. Lee Model	Fr. 100	Module special 25% rebate for evadees.
MODEL FOR LADIES	Richard Lady Model	Fr. 100	Richard Lady Model	Fr. 100	

Please send per return a check or money order for high-class watches on 8 days free trial maximum price approximately.

If I wish to purchase the watch (or watches) selected I shall pay the amount to your postal charge account (if 10/0/0) (or in own passport) (or by weekly instalments).

Signature: _____ Name: _____
 Christian Name: _____ Nick name: _____
 Home Address: _____ Street Address: _____
 City: _____

Please fill coupon in ink. Distributing centres for watches selected, when I fill coupon of watch selected, will be completed.

D'autres marques suisses ont recherché la clientèle des prisonniers de guerre

Winston Churchill (1874-1965) et ses dentiers

Par Xavier Riaud

Winston Churchill, Premier ministre du Royaume-Uni de 1940 à 1945, fait Compagnon de la Libération par le général de Gaulle en 1958, était connu pour ses bons mots. Alors que la guerre bat son plein, un jour, Charles de Gaulle convie Churchill à petit-déjeuner : « *Disons 7 heures, monsieur le Premier ministre.* »

N'aimant pas se lever aux aurores, Churchill se serait exclamé : « *Pourquoi pas 6 heures, mon général ? Nous pourrions prendre notre douche ensemble !* »

Ou encore, toujours à Londres, lors d'une rencontre avec un militaire français qui se serait exclamé en le voyant apprêté comme un dandy : « *Mais, c'est le carnaval de Londres !* », il aurait rétorqué : « *Mon cher, tout le monde ne peut pas s'habiller en soldat inconnu !* »



Mais, il a aussi été un fervent défenseur du sol anglais contre les nazis. Il a représenté une certaine idée de la liberté et de la démocratie en Europe, tout au long du conflit.

Pourtant, il était aussi connu pour avoir de véritables difficultés d'élocutions. Causé par un problème dentaire qu'il avait depuis l'enfance, il était fréquent qu'il zézaie, ce qui lui rendait difficile l'exercice du discours. Malgré tout, les Britanniques ont eu le loisir d'écouter, tous les jours qu'a duré la Seconde Guerre mondiale, sa voix martiale à la radio, dans des monologues incitant ses concitoyens à poursuivre la lutte contre l'opresseur allemand.

Après avoir essayé de s'en départir sans succès pendant de nombreuses années, Churchill a demandé à son dentiste que ses prothèses dentaires soient un

peu moins ajustées que de coutume pour combattre ce défaut dans l'art de la diatribe. Il souhaitait en effet que ses concitoyens l'identifient sans aucune hésitation lorsqu'il s'exprimait, rendant essentielle chacune de ses allocutions.

Ses appareils dentaires ont ainsi été confectionnés spécialement pour lui dans le respect de ses directives. Il avait donc, toujours avec lui, deux prothèses amovibles de rechange. Faites en alliage précieux, elles remplaçaient ses quatre incisives supérieures (12, 11, 21, 22) et ses deux prémolaires supérieures gauches (24, 25). Par ailleurs, elles ne présentaient pas de crochet sur la canine supérieure gauche (23) ou sur la molaire supérieure gauche (26).

En outre, son prothésiste dentaire, Derek Cudlipp, aurait, sur ordre du Premier ministre anglais, été exempté de combat. Lorsqu'il a présenté sa demande de mutation pour rejoindre un régiment, Churchill lui aurait arraché des mains ce document considérant que la présence du prothésiste était bien plus importante à Londres pour l'effort de guerre, occupé à réparer ses prothèses.

Dans une interview récente à la BBC, le fils du prothésiste se souvient que Churchill avait l'habitude d'éjecter son appareil de sa bouche lorsqu'il recevait de mauvaises nouvelles du front. Il témoigne : « *Mon père racontait des tas d'anecdotes sur la façon dont Churchill mettait son pouce derrière ses dents pour les éjecter. Il disait qu'il pouvait savoir où en était l'effort de guerre à la distance qu'elles parcouraient dans la pièce.* »

Le 19 janvier 2011, à Londres, lors d'une vente aux enchères, une prothèse amovible de Churchill, appartenant à la famille Cudlipp, a été vendue 19 000 euros.

Une autre prothèse est exposée au Hunterian Museum, Royal College of Surgeons de Londres. Offerte par la même famille, cette pièce constitue un des éléments les plus regardés du musée et, comme l'affirme son conservateur : « *Voici les dents qui ont sauvé le monde. Sans elles, "Fight them on the beaches" n'aurait pas eu la même intonation. Elles ont été vitales pour l'effort de guerre.* »

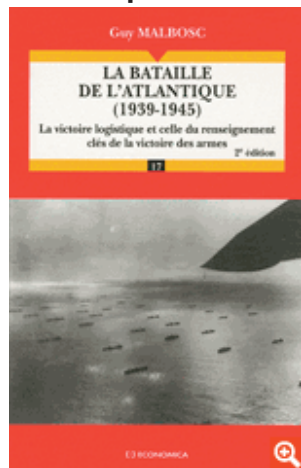


Le coin lecteur

Par Philippe Massé

Calme plat chez les éditeurs : très peu de sorties, ceci dit le quantitatif est supplanté par le qualitatif. Nous voyagerons beaucoup et nous parlerons Bataille de l'Atlantique grâce à l'excellent livre de Guy Malboscq mais aussi de l'Amiral Döenitz suite à la publication de sa biographie. Je vous propose un parcours dans les coulisses de la Cour des Comptes, célèbre institution française. Le mois prochain direction le Front de l'Est avec la réédition du livre d'Eddy de Bruyne consacré à Léon Degrelle. Bonne lecture à tous.

La bataille de l'Atlantique (1939-1945) - La victoire logistique et celle du renseignement, clés de la victoire des armes. 2^{ème} édition. Guy Malboscq. Éditions Economica.



Un livre sur la Bataille de l'Atlantique qui n'est pas écrit par un marin mais par un ancien officier de l'armée de Terre. J'ai eu l'occasion de rencontrer l'auteur il y a quelques années et les premières pages lues montrent que ce livre est très complet sur le sujet. La Bataille de l'Atlantique a fait l'objet de nombreux ouvrages, dont le volume est à la mesure du sujet.

Mais l'approche chronologique habituelle, appliquée à un sujet aussi vaste, aussi varié et aussi complexe que celui-ci, rend les synthèses difficiles. Cet ouvrage propose au lecteur des chapitres chronologiques et des chapitres de synthèse sur les points nécessaires à l'acquisition d'une vue d'ensemble du sujet : sous-marins et chasseurs de sous-marins, corsaires de surface, guerre des communications, etc.

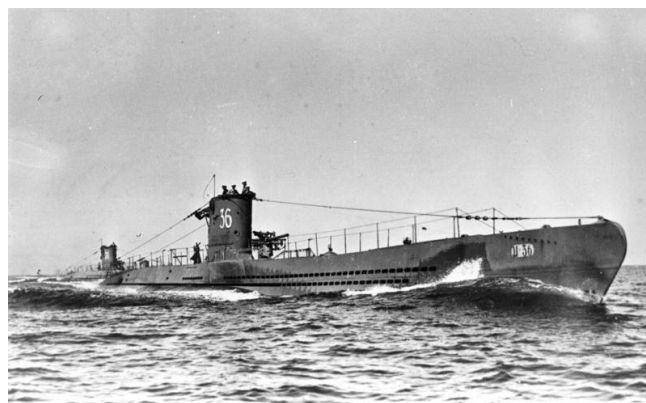
Un effort particulier a été accompli pour montrer de manière aussi claire que possible le rôle des états-majors, celui du renseignement et des décryptages, pour essayer de préciser la logique ayant conduit aux prises de décisions les plus importantes. Ce qui permet également d'apprécier la part de logique ou de hasard intervenant dans la marche des événements. La victoire remportée par les Alliés sur toutes les mers a été la condition indispensable à leurs victoires sur terre.

Dans la guerre moderne, la logistique prime l'habileté tactique des meilleurs généraux, comme l'exprime si bien un expert comme Rommel. Cet ouvrage s'attache donc à montrer l'imbrication des stratégies navales et terrestres, si visible en Méditerranée. La Bataille de l'Atlantique est d'abord une affaire d'organisation n'impliquant d'ailleurs que quelques dizaines de milliers d'hommes. Mais les organisations des deux camps ont été animées par un petit nombre d'hommes, dont certains furent exceptionnels. Leur personnalité est présente tout au long de cet ouvrage

Le livre est largement documenté par des tableaux et des graphiques. (Commentaires éditeur)

À posséder, à mon sens, au même titre que le livre de Warren Tutes et John Costello portant sur ce sujet.

Prix : 33 €.



Bundesarchiv, DLM 10 866-23-63-65
Foto: o. Reg. | 102011020 ca.

Döenitz Le dernier «Führer». François-Emmanuel BRÉZET.

François-Emmanuel Brézet

La biographie de celui qui a longtemps occupé une place à part parmi les hiérarques du Troisième Reich, l'un des seuls à avoir bénéficié d'un jugement favorable de la postérité.

DÖNITZ
- Le dernier Führer -



Karl Döenitz, né en 1891, grand amiral de la Kriegsmarine à partir de janvier 1943, incarne à lui seul la guerre sous-marine systématique menée par les Allemands contre les Alliés. Derrière l'organisateur hors pair se dessine, sous la plume de François-Emmanuel Brézet, un incondicional de Hitler, qu'il poussera à la résistance envers et contre tout.

À la mort du Führer et à sa demande, il lui succède à la tête du Reich pendant huit jours au cours desquels il tente sans succès de rapatrier les troupes du front de l'Est afin qu'elles se rendent aux Alliés et non pas aux Russes. Il ne fait rien, bien au contraire, pour infléchir le régime, multipliant les ordres d'exécution de déserteurs. À Nuremberg, il est condamné à dix ans de prison. Après sa libération de la prison de Spandau et jusqu'à sa mort en 1980, il bénéficie d'une véritable aura chez beaucoup de ses compatriotes, tant pour son rôle militaire que pour avoir mis fin à la guerre, et cultive avec habileté la « palme du martyr » qu'on lui avait décernée.

S'appuyant sur de nombreux travaux allemands récents, l'auteur démonte, preuves à l'appui, le mythe

Döenitz, celui d'un grand amiral qui aurait mené une « guerre propre » tout en conservant ses distances avec le nazisme.

Ancien officier de marine, docteur en histoire de l'université Paris-IV-Sorbonne, François-Emmanuel Brézet a publié chez Perrin une Histoire de la marine allemande (1939-1945). (Commentaires éditeur)

Prix : 22.50 €.

La Cour des Comptes pendant les années noires (1939-1945). Édition la documentation française, Jean François Potton.

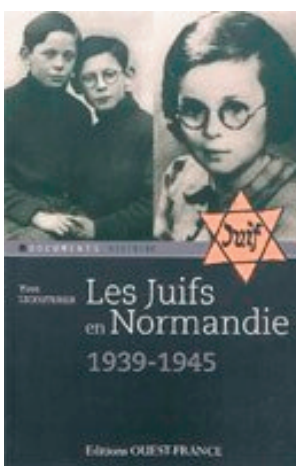


Voici une étude inédite, sur un pan méconnu de l'histoire de la Cour des Comptes. Après une présentation de la situation de la Cour en septembre 1939 et durant les années d'occupation, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'ouvrage aborde les questions suivantes : quelle a été l'attitude de Vichy envers la Cour ? Quelle a été l'attitude de la Cour à l'égard de Vichy ? L'étude distingue ce qui concerne les magistrats et ce qui

concerne l'institution. On y suit l'ensemble de ses activités de contrôle de la comptabilité publique. Il est question de collaboration mais aussi de la Résistance en son sein, puis, de la Libération et des commissions d'épuration administrative. Une étude factuelle, sur le rôle de cette institution durant ces années obscures. Les annexes, très riches, ajoutent encore à l'intérêt de cet ouvrage. (Commentaires éditeur)

Prix : 12 €.

Les Juifs en Normandie (1939-1945). Éditions Ouest France, Yves Lecouturier.



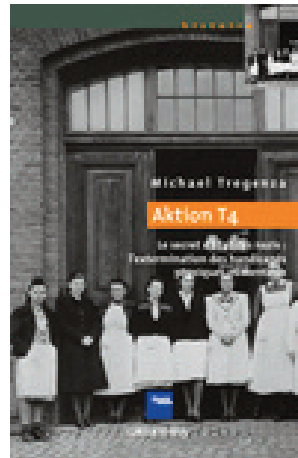
Une étude complète et chiffrée sur le statut des Juifs en Normandie de 1940 à la fin de la guerre : à partir de 1942, arrestations et rafles ont conduit près d'un millier de Juifs vivant en Normandie vers des camps d'internement. Parmi eux, près de 800 ont été envoyés vers des camps de concentration et surtout d'extermination. Seuls soixante déportés en sont revenus vivants. Un témoignage sur l'application brutale des lois françaises et

des ordonnances allemandes. On y trouve non seulement les aspects néfastes de ces mesures mais aussi des actes d'une grande générosité. (Commentaires éditeur)

Prix : 22 €.



Aktion T4. Éditions Calman Levy. Michaël Tregenza.



Considérés par Hitler et ses proches comme des poids morts dans l'économie de guerre, les handicapés physiques et mentaux furent décrits auprès de l'opinion publique comme des êtres dont « la vie ne vaut pas d'être vécue ». De 1939 à 1943, le III^{ème} Reich mena à leur rencontre une vaste entreprise de mise à mort. Le programme dit d'« euthanasie », ou T4 – en référence à l'adresse de l'administration : Tiergartenstraße 4, à Berlin –, fut

élaboré par l'entourage du Führer dans une semi-clandestinité. Médecins, infirmiers, membres de la SS participèrent à cette opération, sous le contrôle du Kriminal-inspektor Christian Wirth, et sous l'égide de proches d'Adolf Hitler (Philipp Bouhler, Viktor Brack, Martin Bormann...).

Arrachés à leurs asiles, les malades furent conduits dans des centres spécialement aménagés en Allemagne et en Autriche (Grafeneck, Hartheim, Brandeburg, Hadamar...), où ils furent gazés puis incinérés. Plus de 100 000 personnes furent ainsi assassinées. L'« euthanasie » des malades mentaux et des handicapés allemands préfigure ainsi l'extermination systématique des Juifs mise en œuvre à partir de 1942.

Michael Tregenza apporte ici une remarquable contribution à la connaissance du programme T4, basée sur l'étude approfondie de sources allemandes, autrichiennes et polonaises, et notamment sur les témoignages et les interrogatoires menés lors des procès des années 1940 à 1960. Il décrit l'élaboration de l'entreprise d'euthanasie, son fonctionnement et surtout ses responsables et ses exécutants. (Commentaires éditeur)

Prix : 27 €.



Propagande nazie : « Un handicapé vivant 60 ans coutera 50 000 reichsmarsks »

Revue Histoire de la shoah N 194- L'horreur oubliée : la shoah roumaine, Mémorial de la Shoah.



La Shoah en Roumanie a pu être caractérisée comme une Shoah « oubliée » et son historiographie comme un « trou noir ». Pour les discours officiels roumains, il n'y aurait pas eu de Shoah dans un pays qui aurait protégé ses Juifs, et la responsabilité n'aurait incombé qu'aux seuls Allemands.

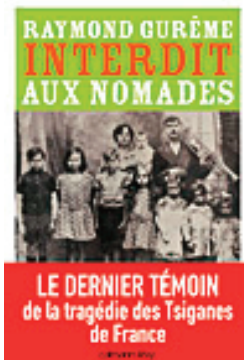
La réalité est toute autre. Oui, il y a eu une Shoah en Roumanie et elle fut, très majoritairement, une Shoah roumaine. Une violente

législation antisémite, promulguée dès 1937, s'est durcie en 1940. Même si les initiatives liées à la déportation et à l'extermination des Juifs ont pu porter les marques distinctives de l'entreprise nazie, leur mise en œuvre et leur exécution ont relevé pleinement du fascisme roumain, qui d'ailleurs les a revendiquées sans équivoque. Les Roumains n'ont-ils pas eu leurs *Einsatzgruppen*, ces unités de gendarmerie qui ont fonctionné pendant toute la guerre comme des unités de tueries mobiles, leurs *Aktionen*, menées de manière si brutale que même les Allemands, choqués, déclarèrent que le problème juif, dans ces régions, avait été placé en de « mauvaises mains ».

La Shoah en Roumanie fut le théâtre de massacres de Juifs parmi les plus massifs de la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, ils demeurent largement méconnus, depuis le pogrom de Bucarest (janvier 1941,) celui de Iasi (juin 1941), jusqu'aux massacres d'Odessa (octobre 1941), de Bessarabie et de Bucovine (1941-1942). Pour finir par les déportations en Transnistrie (près d'un demi-million de victimes), dans un territoire que le régime du maréchal Antonescu considérait comme son « dépôt ethnique ». La mémoire de ces massacres à la mise en œuvre atypique (marches de la mort, extermination par la faim, par le feu), est au cœur de ce volume qui en analyse aussi l'impact dans la Roumanie d'aujourd'hui. (Commentaires éditeur)

Prix : 19 €.

Interdit aux nomades - Raymond Gurême et Isabelle Ligner. Éditions Calman-Levy.



Raymond Gurême est l'un des rares survivants d'une page occultée de l'histoire de France : celle de l'internement de familles « nomades » de 1940 à 1946.

Né dans une caravane, Raymond marche dans les pas de ses ancêtres sur la piste du cirque familial. Tout disparaît brutalement lorsque sa famille est enfermée, sur ordre de la

police française dans les camps de Darnétal, près de Rouen, puis de Linas-Monthéry, dans l'Essonne. Là, la famille Gurême vit coupée du monde, sans nourriture, sans hygiène, sans chauffage. Mais Raymond réussit à s'en échapper et entre dans la Résistance. Il ne retrouvera les siens que neuf ans plus tard.

Aujourd'hui, ce patriarche d'une famille de 15 enfants et de 150 descendants brise soixante-dix ans de silence pour dénoncer les discriminations toujours vives à l'égard des nomades.

Un témoignage exceptionnel pour comprendre la tragédie des tsiganes. (Commentaires éditeur)

Prix : 17 €.



L479 « Anton » PC de chasse de nuit

Par Jean Cotrez

Avec ce blockhaus on s'attaque au très lourd des réalisations de l'organisation Todt. Sa dénomination officielle est : *Unterstand für FunkmeßgeräteAuswertung Jafü*. Ici Jafü est le raccourci de *Jagdführer*. Son petit nom est L479 Anton. Son rôle, PC de chasse spécialisé dans la chasse de nuit. Il servait aussi bien sûr de jour mais son équipement, en particulier ses Seeburg tisch, était une technologie qui permettait de repérer les avions alliés la nuit mais surtout de guider les chasseurs allemands non équipés pour la chasse de nuit vers leurs cibles. Le détail de cet équipement a été décrit dans l'article sur les radars allemands dans la rubrique BTP du HM 68.

Construit à 17 exemplaires entre les AOK1, 7 et 15, il se trouve généralement à proximité ou au centre d'une station radar. Celui que je vous présente est celui de la station Skorpion dans la Somme. Cette station faisait partie de la ligne de défense anti-aérienne Himmerbett. (voir HM 68).

Description :

D'une longueur de 26,8 m par 18,2 de large, il est d'une hauteur de 8,30 m car il comporte 2 étages. Son toit et ses murs sont au standard de 2 mètres et le radier de 80 cm.

Pas moins de 16 pièces différentes auxquelles il convient d'ajouter les couloirs et l'escalier. Pour construire tout ça il fallait 2 610 m³ de béton, 155 tonnes de ferraille. L'ouvrage ne comprenait pas moins de 22 portes blindées de 4 types différents selon leur emplacement et leur rôle. Enfin il était ventilé et chauffé.

Visite guidée :

Sur la vue de face extérieure ci-contre, on aperçoit, en partant de la gauche vers la droite, une première ouverture qui est l'extraction de l'air vicié de l'intérieur de l'ouvrage. Juste à côté se situe l'accès extérieur au tobrouk de défense du blockhaus dont on devine la légère protubérance sur le toit du blockhaus. L'orifice suivant est la bouche d'aspiration d'air frais qui arrive à l'étage inférieur du bloc. Sous le trou beaucoup plus petit situé toujours plus à droite dans la partie haute de la façade se trouve la porte « de service » murée par laquelle on faisait entrer dans le blockhaus les matériels de grandes

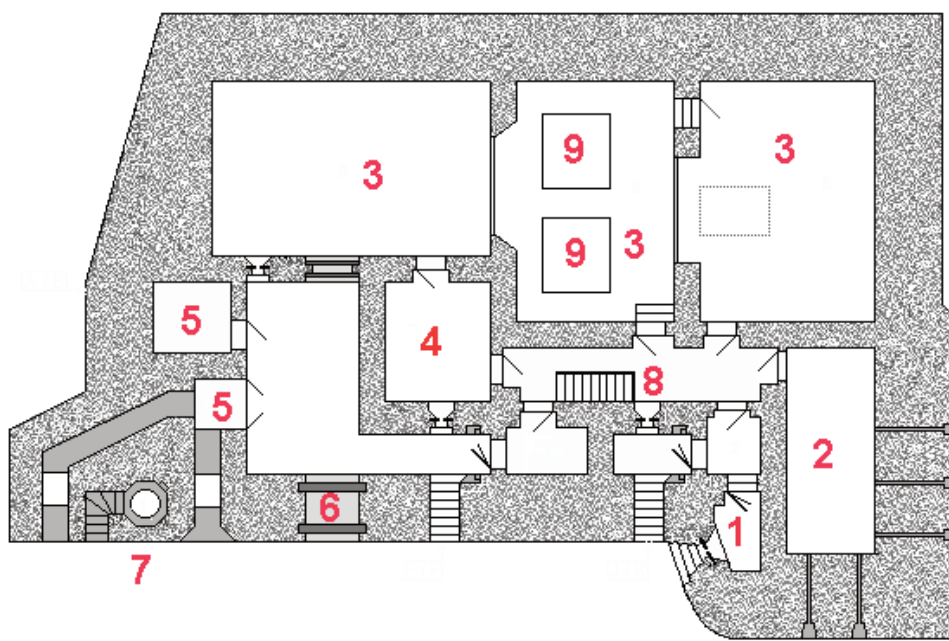
dimensions. Toujours en glissant vers la droite on arrive sur la première entrée pour les hommes qui a été murée (les parpaings sont plus clairs) ensuite sous la visière la seconde entrée, elle aussi murée. Les 2 orifices côte à côte tout à droite sont les orifices communiquant avec la salle radio. Deux orifices similaires sont situés sur le côté droit du blockhaus.



L479 vue extérieure de face

Visite intérieure :

Nous allons commencer par ce qui pourrait laisser penser qu'il est le rez-de-chaussée, puisque les entrées protégées par la caponnière **1** sont au niveau du sol. En fait c'est l'étage supérieur, puisque l'autre niveau est enfoui dans le sol. Cette caponnière sert en outre de poste de garde car le local est assez vaste et l'on trouve des traces de fixation de câbles téléphoniques qui laissent à penser que cette pièce en temps de paix servait également de salle d'accueil aux



Etage supérieur (niveau RdC)

visiteurs. Les 2 entrées sont également protégées par des créneaux de défense intérieurs. Celui de l'entrée de droite donne dans le couloir **8** où se trouve l'escalier permettant l'accès au niveau inférieur. Celui de l'entrée de gauche donne dans la salle **4**, que l'on pourrait comparer aux salles de corps de garde de nos vieux châteaux.

Le tobrouk **7** permet une surveillance des environs du blockhaus. Comme d'habitude ce dernier possède un accès extérieur indépendant et sans communication avec l'intérieur de l'ouvrage.

Le repère **6** est une entrée provisoire dont la taille importante permet de faire entrer et sortir les matériels encombrants qui ne peuvent passer par les entrées du personnel.



Vue de l'entrée

Un peu comme les issues de secours dans les blockhaus de combat après utilisation, cette sortie est obstruée de manière solide mais provisoire par des matériaux que l'on pourra retirer à la demande pour une future utilisation.

Dans la présentation, il est indiqué que le blockhaus est aéré et ventilé. Vous pouvez voir les bouches d'aspiration et de rejet d'air extérieur. Celle à droite du tobrouk aspire l'air frais qui est envoyé à l'étage inférieur où après être passé à travers des filtres, il



Salle 3 : A noter les trous des Seeburg Tish

est distribué dans tout l'ouvrage par des gaines de ventilation. L'air vicié est récupéré à l'étage supérieur dans le petit local **5** d'où il est renvoyé vers l'extérieur par le conduit situé à gauche du tobrouk. Afin d'éviter au maximum les désagréments de l'humidité, les 2 étages communiquent entre eux à plusieurs endroits afin d'assurer une circulation continue de l'air (voir

photo plus bas).

L'autre local repéré **5**, un peu plus grand, est un local technique depuis lequel s'effectuait la distribution électrique provenant du groupe électrogène quand celui-ci était en fonctionnement. Le blockhaus est alimenté électriquement par une source extérieure mais en cas de panne ou de coupure, l'ouvrage peut fonctionner en autarcie grâce à ce groupe. Ce dernier est situé dans la salle sur laquelle donne les 2 locaux **5** ainsi que l'entrée **6**.

De là on pénètre dans une grande salle d'exploitation des données **3**. Cette pièce fait 40 m² et son entrée est protégée par un créneau de défense. L'accès est très large et ne comporte pas de porte. Cette salle possède une très large ouverture avec l'une des salles repérée **3**, de 35 m², dans laquelle on trouve 2 trous béants sur lesquels étaient installées les Seeburg tish **9** dont on retrouve la structure à l'étage inférieur. Cette pièce communique avec l'autre pièce repérée **3**, également de 35 m², à travers une large ouverture qui était obstruée par une grande vitre sur laquelle était représentée la région concernée et qui permettait aux opérateurs de pointer sur cette carte les informations reçue des radars en liaison avec le PC. C'est pourquoi vous notez la présence d'un passage entre les 2 pièces afin qu'elles communiquent entre elles.

Ces 2 pièces donnent sur le couloir **8** qui permet l'accès à la salle des transmissions radio **2** et la descente à l'étage inférieur par l'escalier.

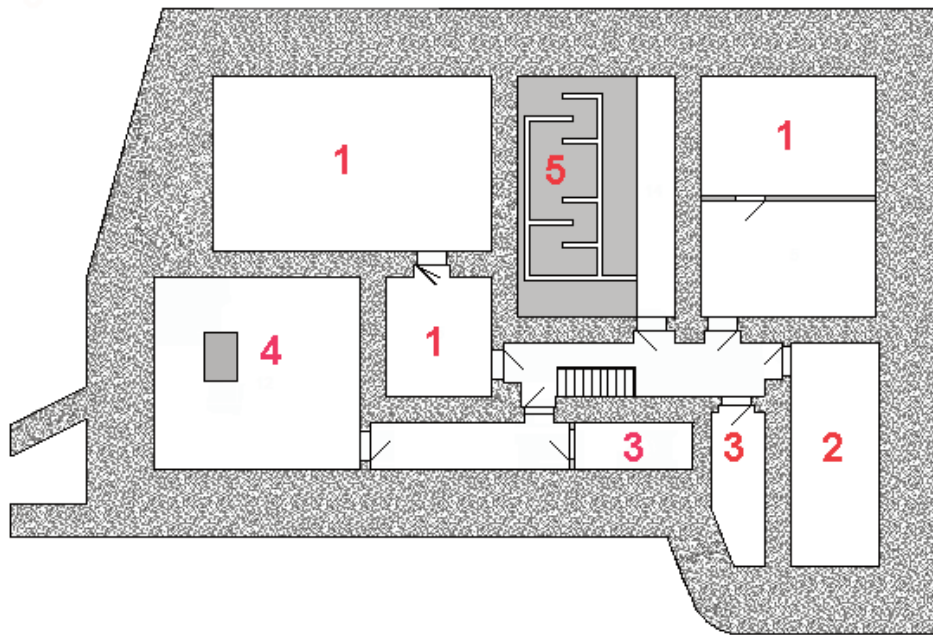
Ici se termine la visite du « rez-de-chaussée ».



Local technique



Orifice de circulation d'air entre les pièces



orifices situés en haut des murs afin d'autoriser la circulation libre de l'air. De plus les deux étages communiquent également par d'autres orifices situés au bas des murs. Ce système de ventilation concerne aussi les pièces fermées par des portes. Les 2 bouches d'aspiration et d'évacuation d'air visibles sur la façade de l'ouvrage, permettent aussi d'alimenter le groupe électrogène en air frais et de permettre l'évacuation des gaz d'échappement quand le groupe est en fonctionnement.

Etage inférieur (sous-sol)



Pièce 1 de droite



Pièce 5 (embase Seeburg tish)

La visite continue par le sous-sol dans lequel on trouve 3 pièces repérées **1** pour le logement des hommes. La plus grande, celle de gauche, mesure 8 m x 5 m. Dans le blockhaus visité la salle **1** de droite n'est pas coupée en 2 comme sur le plan. Elle fait 35 m² environ. On peut malgré tout en déduire que cette pièce-là était réservée aux officiers et sous-officiers présents dans le blockhaus, tout comme la plus petite des 3 qui communique avec la grande mais en est séparée par une porte.

La pièce **2** est, comme à l'étage supérieur, un local de transmission, mais téléphonique cette fois. Les deux pièces **3** sont des pièces de stockage possibles de victuailles.

La salle **4** est un grand local technique dans lequel arrive l'air frais aspiré de l'extérieur. L'air est filtré avant d'être distribué dans toutes les pièces de l'ouvrage. Quant à la partie **5**, ce sont les embases des Seeburg tish (repères 9 à l'étage supérieur).

Toujours au sujet de la ventilation et de l'aération dans ce mastodonte, il est à noter que toutes les pièces d'un même niveau communiquent entre elles par des



Vestiges de gaines électriques dans la salle de transmission au sous-sol

**Photos et texte de l'auteur.
Plans de Patrick Fleuridas.**

Modelisme : Le KV2, un colosse aux pieds d'argile

Par Michel Wilhelme et Alexandre Prétot

A la rencontre de l'Histoire et du jouet, le modèle réduit permet à certains de concilier leur passion pour la seconde guerre mondiale et l'esprit d'enfant qui sommeille, paraît-il, en chacun de nous. Développant un savoir-faire extraordinaire et un étonnant sens de la « débrouille », le modeliste expérimenté arrive parfois à donner naissance à de véritables chefs-d'oeuvre recréant, au travers d'un diorama ou d'une décoration personnalisée, de petits moments d'histoire. Histomag'44 a demandé à l'un d'entre-eux, Michel Wilhelme, dont vous pouvez admirer les créations sur le forum « un monde en guerre » sous le pseudo « Michel 76 » de nous faire profiter de son travail et de ses conseils. Il a gentiment accepté de nous faire partager sa passion.

A la fin des années 30, l'armée rouge était quasiment la seule à posséder des chars lourds. Parmi ceux-ci, le KV1 (KV signifiant Kliment Vorochilov, nom du commissaire à la défense de l'époque) fut mis au point en février 1940. Testé avec succès lors de la guerre d'hiver en Finlande, il fut mis en production et utilisé jusqu'en 1943. Il s'agissait d'un engin de 48 tonnes armé d'un canon de 76 mm et de trois mitrailleuses de 7,62. A cette époque, le blindé allemand le plus lourd, le Pz IV ausf D, pesait 20 tonnes.



Char KV1

Durant la guerre d'hiver, l'armée rouge ressenti le besoin d'une artillerie mobile capable de détruire les bunkers de la ligne Mannerheim. Cela conduisit au développement d'une version spéciale équipée d'une tourelle énorme destinée à abriter un obusier de 122 puis de 152 mm.

Ce nouveau modèle, baptisé KV2 connu de très nombreux problèmes liés à la conception de la tourelle, et en particulier des bloquages et parfois une désolidarisation de la tourelle sous l'effet du recul du canon, ce qui força les ingénieurs russes à opérer de multiples modifications de cette partie de l'engin et à tenter de développer des obus perforants entraînant un faible recul.

Par la suite, la confrontation avec la Wehrmacht montra que la silhouette du KV2, beaucoup trop haute, en faisait une cible facile pour l'artillerie allemande. Les limitations de son canon interdisait le tir d'obus perforants, il n'était donc pas apte au combat contre les chars.

Il fut rapidement constaté que le KV2 n'apportait pas grand chose sur le champ de bataille tout en absorbant une main d'oeuvre et des matières premières qui pourraient avoir une bien meilleure utilité. La production fut donc stoppée en octobre 1941, 334 exemplaires avaient été construits.

Caractéristiques techniques :

Longueur : 6,88 m
 Largeur : 3,32 m
 Hauteur : 4 m
 Poids : 52 tonnes
 Équipage : 5 hommes
 Moteur : V-2K V12
 Vitesse : 32 km/h
 Armement : obusier de 152 mm



KV2 capturé par les allemands

La Maquette : KV2 TRUMPETER ECHELLE 1/72

J'ai choisi le kit de chez Trumpeter, mais on trouve le kv2 chez "Hobby Boss", PST, et certainement chez d'autres marques. Avec Trumpeter, le choix est large et les maquettes sont en général de bonne qualité et d'un montage simple



Le montage

On commence toujours par le montage des galets du train de roulement, opération qui, bien que simple, ne m'amuse pas trop car elle est très répétitive. Après collage des galets sur le châssis, on pourra monter la caisse du blindé. En général, je monte toujours un blindé comme cela. Sur la caisse, je monte tous les accessoires (lot de bord, mitrailleuses, écoutilles etc.). Je passe ensuite au montage de la tourelle, même principe que pour la caisse.

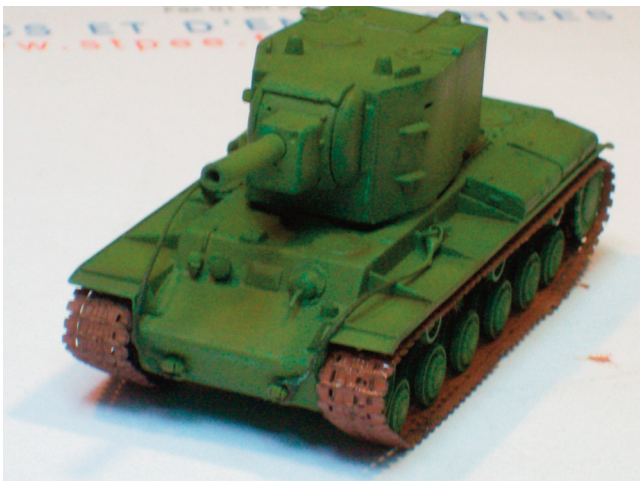


La peinture

Ayant 3 ensembles à peindre, le châssis, la caisse et la tourelle, j'utilise des teintes de chez Humbrol à savoir du vert 117 pour l'ensemble du kit, ensuite j'ajoute quelques gouttes de jaune 154, pour éclaircir ma base et donner un effet de profondeur (différence de teintes). Au camouflage du char, j'ai souvent constaté lors d'expositions, qu'un blindé dont la peinture est très uniforme ressemble plus à un bloc de plastique qu'à un char, mais ce n'est que mon opinion.

Après avoir joué sur les teintes, il reste à repiquer tous les petits détails au pinceau (échappements, lots de bord etc.)

Ensuite il faudra monter les chenilles qui seront collées à la colle cianoacrylate. Elles sont en plastique souple, donc fragiles. Pour la mise en peinture, j'utilise du 133 et du 53 toujours de chez Humbrol. Après séchage il faudra les monter sur le châssis, après vérification du bon positionnement des chenilles il ne restera qu'à coller la caisse, et ajouter la tourelle.



Patine

On passera pour débiter un petit jus de noir mat (Humbrol 33) sur l'ensemble du blindé. Après séchage, on pourra reprendre la teinte de base éclaircie de jaune et effectuer un brossage à sec (utilisation de très peu de peinture, pour cela bien essayer le pinceau) et on brossera toujours dans le même sens toutes les surfaces pour faire ressortir tous les détails du blindé.

Reste la pose des décalcomanies, passer un vernis mat sur l'ensemble de la maquette et ensuite la mettre en situation si vous voulez l'ajouter à un diorama

Voilà pour terminer le kit Trumpeter, d'un montage simple, qui ne pose pas de problème et que nos jeunes maquetistes pourront monter sans difficulté majeure.

Sources :

- Le guide des chars de la 2ème guerre mondiale
Christopher F Foss - Bordas
- Encyclopédie des armes - Editions Atlas

Contacteur Michel : michel76@bbox.fr



**Le slogan sur la tourelle dit à peu près :
« La victoire est à nous »**

Site Mémoire d'Oradour sur Glane

Présenté par Daniel Laurent

Nous vous présentons dans ce numéro de votre Histomag'44 un site qui mérite très largement le détour.

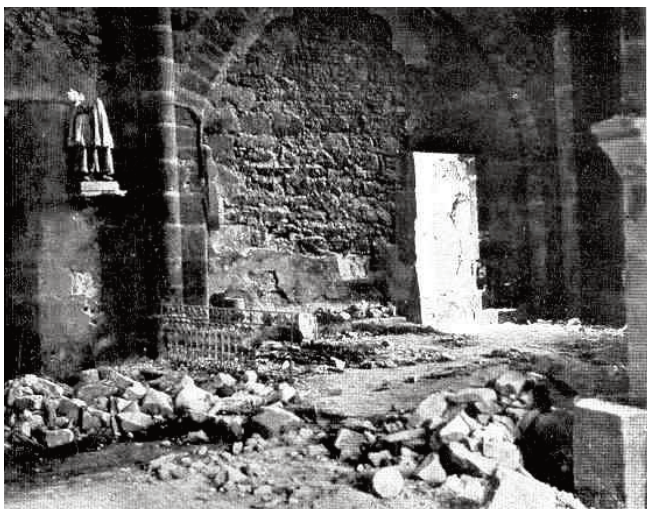
Il s'agit d'Oradour-sur-Glane de notre ami Mahfoud qui accomplit un travail énorme tant sur son site qu'au travers de reconstitutions époustouflantes d'unités de l'Armée Française.

C'est avec un très grand plaisir que l'Histomag'44 encourage ses lecteurs à aller signer le livre d'or de Mahfoud, il le mérite largement.

Daniel Laurent



Ouvert en février 2007, ce site regroupe le résultat de mes recherches tournant autour de la tragédie d'Oradour sur Glane le 10 juin 1944 où 642 hommes, femmes et enfants ont été massacrés par des éléments de la 2ème division blindée SS *Das Reich*.



Cependant je ne me limite pas au récit des faits de la journée du 10 Juin et j'explore tout Oradour, de la vie du village, j'essaie de retracer les biographies de ses habitants, une vision du village, avant, pendant et après le massacre, en résumé tout ce que j'ai pu récolter depuis mes premiers travaux de recherches qui datent d'avril 2006.



De ce qu'était Oradour à l'antiquité, de la vie de ses habitants à la tragédie du 10 Juin 1944 revivez à travers ce site ce qu'a été ce qu'est et ce que restera Oradour dans la mémoire collective : Un symbole de la barbarie humaine.

Mahfoud Salek Prestifilippo

<http://memoiredoradour.voila.net/>



Le forum du Front de l'Est

Présenté par Daniel Laurent

Nous vous présentons dans ce numéro de votre Histomag'44 un forum spécialisé dans l'histoire du Front de l'Est.

Signalons une riche rubrique concernant les crimes commis sur ce front.

L'un des animateurs de ce forum, dont l'épouse est russophone, est également contributeur de l'Histomag'44, qu'il en soit ici remercié.

Daniel Laurent

Russie, Ukraine, Biélorussie et d'autres pays de l'ex-URSS, se préparent à célébrer ce qui fut, il y aura 70 ans le 22 juin prochain, le début du plus important conflit terrestre de l'Histoire.

La guerre à l'Est n'a ressemblé à aucune autre dans tous les domaines, ce qui justifie amplement qu'un forum en français lui soit consacré.

Les sujets sont infinis : des batailles titanesques dans des conditions climatiques souvent très difficiles à l'évolution des matériels, des diverses unités engagées dans les deux camps, en passant par l'inévitable côté politique de cette lutte à mort entre les deux plus



importantes puissances totalitaires continentales de l'Histoire.

Les intervenants sont des passionnés d'histoire militaire, de matériels, de reconstitution, de modèles réduits...

Certains sont russophones, ou connaissent des natifs de l'ex-URSS, ce qui permet d'avoir des informations intéressantes et souvent méconnues du conflit souvent réduit, jusqu'à la chute de l'URSS, à des généralités faute de sources fiables.

D'autres enfin ont voyagé à l'Est, rapportant des photos de musées ou de lieux de combats, des livres rares.

Les autres fronts et leur incidence sur la guerre à l'Est ne sont pas oubliés non plus, même s'ils sont traités de manière moins approfondie (Prêt-bail, bombardements stratégiques sur l'Allemagne, guerre dans le Pacifique)

Un forum à visiter, et où chacun peut amener sa pierre

L'équipe du forum du Front de l'Est.

<http://ostfront.forumpro.fr/>





Éditions Édite
79, rue Amelot
75011 Paris

Communiqué de presse

Tant que je vivrai

Frانيا Eisenbach Haverland & Dany Boimare



Le livre

Septembre 1939, Frania Eisenbach est une jeune adolescente de 13 ans lorsque l'armée allemande envahit la Pologne.

« Avec ma musique je vais te faire rire et te faire pleurer », disait son père, musicien et chef d'orchestre. Il a disparu dans la tourmente nazie comme plus des soixante membres de la famille de Frania. Meurtrie à jamais par l'enfer du ghetto et de la vie concentrationnaire, six longues années durant, c'est en France qu'elle se trouve réfugiée puis choisit de s'installer après l'ouverture des camps. Elle attendra plus de cinquante ans avant de pouvoir témoigner. Sa rencontre avec Dany Boimare, l'amitié et la confiance qui en naîtront, auront permis la naissance de ce livre, dans une première édition, fin 2007, aujourd'hui épuisée. Il est illustré de quelques photographies et documents d'histoire relatifs aux quatre ghettos et camps où Frania a été déportée, de la Pologne vers l'Allemagne.

Ce livre est inscrit sur le Chemin de mémoire par le gouvernement (site du ministère de la Défense) depuis 2008.

La 2^e édition est augmentée d'une préface signé par Rémi Picard, ancien médecin et « passeur de mémoires ».

Les Auteurs

Frانيا Eisenbach Haverland a donné son témoignage à l'association de Steven Spielberg suite au film La Liste de Schindler. Elle participe encore aujourd'hui à de nombreuses conférences, et participe à des rencontres scolaires.

Dany Boimare est née en 1950. Issue d'un milieu ouvrier, elle est vite confrontée aux réalités sociales, à l'injustice, qui font naître ses révoltes et son militantisme. C'est cette ouverture aux autres et cette écoute attentive qui la conduiront à prendre la plume pour écrire l'histoire de Frania Eisenbach Haverland.

NOUVEAUTE

Parution : 17 Juin 2011

Collection : Biographie
Classification : Biographie, document
Format: 13,5 x 21 cm Broché

Nb de pages : 260 p.
Prix TTC : 18 €

Diffusion Distribution Vilo

Contact Presse - H2ACOM

Alice Sabi - alice.sabi@h2acom.fr - 07 86 00 74 03